

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 18

#### A CARTÉRIE

*Cucuse, 404.*

Que vous nous écriviez souvent, que vous nous écriviez rarement, nous aurons toujours de votre charité l'idée que nous en avons eue dès le principe. Nous le savons en effet, soit que vous nous écriviez, soit que vous gardiez le silence, vos sentiments à notre égard ne changent pas. Daigne le Seigneur vous accorder un prompt rétablissement et vous délivrer de votre maladie ! Nous avons été fort inquiet en apprenant que vous étiez malade. Aussi nous vous prions de nous donner de vos nouvelles toutes les fois que vous le pourrez, et de nous dire si vous vous portez mieux. Vous n'ignorez pas combien nous nous affligeons de vous savoir malade, quelle joie nous éprouvons au contraire, de quel plaisir nous sommes rempli, quand nous vous savons bien portante. Puisqu'il en est ainsi, noble et généreuse dame, toutes les fois que vous le pourrez, n'hésitez pas à nous écrire, et dites-nous dans quel état de santé vous vous trouvez. Vos lettres, croyez-le bien, nous feront toujours le plus sensible plaisir.

### LETTRE 19

#### A MARCIEN ET A MARCELLIN

*404 ou 405.*

Notre plus vif désir serait de vous voir, vous qui nous aimez si tendrement. Mais nous ne le pouvons point; la distance, l'hiver, la crainte des brigands sont autant d'obstacles qui s'y opposent. Nous voudrions au moins trouver de fréquentes occasions de vous écrire, pour satisfaire pleinement le besoin que nous avons de nous entretenir avec vous. Mais nous habitons un désert, éloigné de toute grande route, et nous sommes privé même de la consolation de vous écrire souvent. Vous nous pardonneriez donc. Mais soit que nous vous écrivions, soit que nous gardions le silence, soyez persuadés de notre bienveillance envers vous. Imputez notre silence prolongé au désert que nous habitons, et nullement à notre indifférence à votre égard.

### LETTRE 20

#### A AGAPET

*Cucuse, 404.*

Je connais votre affection sincère, ardente et franche pour notre personne; je sais que rien ne peut l'affaiblir, ni les préoccupations, ni le temps, ni la distance; je sais combien vous souhaitez de nous voir et de nous entretenir. Mais puisque la longueur du chemin, la rigueur de la saison, les Isauriens ne le permettent pas, réjouissez notre cœur par vos lettres, donnez-nous de vos nouvelles et des nouvelles de votre maison. Si vous nous écrivez souvent, nous en éprouverons beaucoup de joie et notre âme sera heureuse, même dans ce désert où nous vivons. Vous n'ignorez pas en effet, illustre et vénéré seigneur, les vœux que nous formons pour votre santé.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 21

#### A ALPHIUS

*Peut-être 405.*

Heureux, trois fois heureux, mille fois heureux, vous qui, vous appliquez à des travaux, à des affaires, qui vous mériteront une grande récompense, un riche trésor dans les cieux. Oui, vous nous avez comblé de joie, en nous apprenant que vous avez fait tous vos efforts pour déterminer le prêtre Jean à se rendre en Phénicie. Vous ne nous dites pas que vous lui avez donné de l'or; votre piété vous imposait silence; mais cet acte de générosité, et tant d'autres encore n'ont pas nous rester inconnus. C'est pourquoi nous ne cessons de vous admirer :et nous vous, félicitons, d'amasser ces richesses qui sont les seules véritables richesses, et nous vous conjurons, de nous écrire fréquemment. Nous achèterions bien, cher le plaisir de vous voir, si cela, était. possible. Aloïs puisque nous sommes privé de ce bonheur, écrivez-nous de temps en temps, pour nous donner des nouvelles de votre santé et de la santé de toute votre famille. Nous aurons toujours beaucoup de plaisir à apprendre que vous vous portez bien. Vous en êtes persuadé, et c'est pourquoi vous ne voudrez pas nous priver de cette joie.

### LETTRE 22

#### AUX PRÊTRES D'ANTIOCHE, CASTUS, VALÉRIUS, DIOPHANTE ET CYRIAQUE

*Cucuse. 405.*

Je ne suis pas surpris que vous appeliez brève une lettre pourtant si longue. C'est en effet le propre de ceux qui aiment de ne pouvoir être rassasiés. Plus ils reçoivent de ceux qu'ils aiment, plus leur désir s'accroît. Nous vous aurions adressé une lettre dix fors plus longues que vous l'auriez encore appelée courte; non seulement vous l'auriez ainsi appelée, mais en réalité, vous l'eussiez trouvée trop courte. Nous aussi, quel que soit le degré de votre affection, nous ne le trouverons jamais assez élevé, nous souhaiterons toujours qu'elle augmente encore : l'amour est une dette que l'on paye sans cesse, et que l'on doit toujours. *Ne vous devez jamais rien les uns aux autres, sinon un amour mutuel.* (Rom 13,8) Cette dette, nous ne cessons d'en réclamer le paiement : vous vous acquittez abondamment, il est vrai, et cependant nous ne croyons jamais être complètement payé. Ah ! je vous en conjure, cette dette précieuse, qui produit tant de charmes, ne vous laissez point de l'acquitter. De part et d'autre on goûte un égal bonheur, soit en acquittant cette dette, soit en recevant le paiement : car de part et d'autre on s'enrichit.

Il n'en est pas ainsi des dettes pécuniaires celui qui les acquitte devient plus pauvre; celui qui reçoit le paiement devient plus riche. Bien de semblable dans ce contrat de l'affection mutuelle. Quand il s'agit d'argent, le débiteur n'a plus rien en sortant de chez son créancier. Mais l'âme n'est jamais vide, quand elle a soldé la dette de l'affection : au contraire elle s'est enrichie. Puisqu'il en est ainsi, pieux et vénérés seigneurs, ne cessez de montrer ces dispositions à mon égard. Sans doute vous n'avez pas besoin de cette exhortation; mais nous vous aimons trop pour ne pas attirer sur ce point votre attention et pour ne pas vous recommander de nous écrire souvent et de nous donner de vos nouvelles. Oui, votre santé nous est trop chère pour que nous cessions de vous faire cette demande, qui, je l'avoue, n'est lias absolument nécessaire. Il ne vous est pas facile, il est vrai, de nous écrire la rigueur de la saison, la difficulté des chemins, la pénurie des messagers s'y opposent. Vu tant d'obstacles, écrivez-nous du moins le plus souvent que vous le pourrez : nous pros. sons votre charité de nous accorder cette grâce. Sur votre demande, nous avons écrit à notre pieux seigneur, le

## LETTRES DIVERSES

prêtre Romain; et nous vous savons beaucoup de gré de nous y avoir invité. C'est la vivacité de votre affection pour nous qui vous a portés à nous donner, avec tant d'empressement, ce conseil de nous unir plus étroitement avec ces hommes si distingués. Quand vous aurez reçu la lettre que nous lui avons écrite, nous vous prions de la lui remettre. Avant même de l'avoir reçue, saluez-le de notre part. Il y a longtemps que nous ressentons pour lui beaucoup d'affection. Je souhaite que vous lui disiez vous-mêmes que cette affection ne s'est pas affaiblie, et que c'est pour nous un vrai bonheur de l'entretenir dans notre âme. Dites-lui que, si nous ne lui avons pas écrit, ce n'est pas négligence de notre part; c'est que nous attendions une lettre de lui. Il nous a prié de lui écrire le premier; nous le faisons, et nous le prions à notre tour de nous écrire souvent.

### LETTRE 23

#### AU PRÊTRE ROMAIN

*Curse, 405.*

Très-pieux et très-vénéral seigneur, vous savez quels sont. nos sentiments à votre égard, et quel lieu étroit la charité a formé entre nous. Nous admirons la douceur de vos moeurs, nous sommes ravi de l'éclat de cette vertu, qui vous gagne les coeurs de tous ceux qui vous approchent. C'est pourquoi; malgré la distance qui nous sépare; vous occupez sans cesse notre pensée; et dans quelque désert qu'on nous entraîne, nous ne pourrions oublier votre charité. Mais nous vous voyons, comme si vous étiez ici; nous nous représentons vos traits par les yeux de la charité; ou plutôt nous vous contemplons vous-même et nous faisons partout l'éloge de votre piété. Nous vous demandons à notre tour de vous souvenir de nous, d'entretenir dans votre coeur cette vive affection que vous nous avez toujours témoignée; de prier avec ardeur pour notre humilité, enfin de nous écrire et de nous donner des nouvelles de votre santé. Ce sera pour nous une grande consolation dans la solitude où nous sommes, que de jouir, même à une si grande distance, du secours de vos prières.

### LETTRE 24

#### A HÉSYCHIUS

*Cucuse, 404.*

Vous me demandez pardon de n'être pas venu me trouver, et vous me dites que la maladie vous en a empêché. Je vous loue de votre bonne volonté, et je vous en félicite. Vous êtes venu autant qu'il dépendait de vous, et vous n'occupez point dans notre coeur moins de place que ceux qui nous ont visité de leur personne. Dieu vous délivrera, je l'espère, de votre maladie, rétablira votre santé, et nous aurons le bonheur de vous voir et de jouir de votre présence. Nous désirons vivement vous voir, vous embrasser et baiser votre tête chérie. Tant que votre maladie et le mauvais temps nous priveront de ce bonheur, nous ne cesserons de vous écrire et de puiser dans cette expression de nos sentiments une joie véritable.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 25

#### A L'ÉVÊQUE ELPIDIUS

*Cucuse, 404.*

Nous voudrions vous écrire bien souvent, et vous n'en doutez pas, très-vénéré seigneur. Mais nous sommes privés de ce bonheur, parce que rarement on vient jusqu'ici; c'est un pays désert que nous habitons; ce qui le rend plus désert encore, c'est la crainte des voleurs, et la mauvaise saison; Cucuse est pour ainsi dire inaccessible. Toutes les fois que nous rencontrons un voyageur, nous satisfaisons notre désir, et c'est pour nous une bien grande joie. Cette lettre, nous vous l'envoyons par des prêtres, nos vénérés seigneurs, pour offrir à votre piété nos salutations empressées, et vous prier de nous écrire et de nous donner des nouvelles de votre santé aussi souvent que vous le pourrez. Vous n'ignorez pas, en effet, très-pieux et très-vénéré seigneur, combien nous serons heureux d'en recevoir. Bien que retiré aux extrémités du monde, nous ne pouvons cependant oublier votre sincère et ardente charité. Mais quelque part que nous allions, elle nous y suivra pour répandre la consolation dans notre cœur.

### LETTRE 26

#### A L'ÉVÊQUE MAGNUS

*Cucuse, 404.*

Vous ne nous avez pas envoyé de lettres par les prêtres qui sont venus ici. Toutefois, en souvenir de notre ancienne amitié, plein d'admiration pour la douceur de vos moeurs et la fermeté de votre âme, profondément touché de votre amour pour nous, nous nous empressons de vous écrire le premier, pour vous remercier de votre bienveillance à notre égard; car, malgré la distance qui nous sépare, cette bienveillance nous est connue. Nous vous prions de nous écrire aussi souvent que vous le pourrez et de nous donner des nouvelles de votre santé. C'est pour nous une grande consolation de savoir en bonne santé ceux qui nous aiment et qui s'occupent des Eglises avec vigilance et avec ardeur. Informé de tout cela, très-pieux et très-vénéré seigneur, ne craignez pas de nous importuner par vos lettres, quand même on nous entraînerait aux extrémités du monde, ce sera pour nous un grand soulagement à nos peines que de recevoir de vos nouvelles.

### LETTRE 27

#### A L'ÉVÊQUE DOMINUS

*Cucuse, 404.*

Nous remercions votre piété, très-vénéré seigneur, de nous avoir envoyé ce digne prêtre et de nous avoir écrit. C'est une double preuve de votre charité sincère et de votre ardente affection pour nous. Aussi, au fond de cette solitude, avons-nous éprouvé la plus vive consolation. Se sentir aimé par des hommes tels que vous, ce n'est pas une faible jouissance. Je souhaiterais beaucoup de vous voir, et de me rassasier de votre bienveillante tendresse. Mais cela n'est point possible; nous, cela ne nous est point permis; pour vous, il vous est difficile de venir ici, à raison des soins que réclame votre Eglise. Nous sommes donc forcé de

## LETTRES DIVERSES

nous contenter de cette joie que vos lettres nous procurent. Une lettre où respire une affection sincère, contribue puissamment à consoler d'une longue séparation. Daignez donc nous écrire et nous informer de votre santé, aussi souvent que vous le pourrez. Votre amitié, nous la regardons comme un trésor abondant, comme la source d'un bonheur ineffable. Faites que nous en jouissions fréquemment. Nous ne nous croirons plus dans un désert, quand nous recevrons de vos lettres, tant nous en éprouverons de joie.

### LETTRE 28

#### AU PRÊTRE BASILE

Cucuse, environ 404.

Nous n'avons pas eu le bonheur de vous voir, mais nous avons entendu parler de vos vertus, du zèle que vous mettez à renverser les erreurs des gentils, à les convertir à la vraie religion, et c'est pourquoi nous vous estimons, nous vous vénérons comme si nous vous avions vu, comme si nous avions longtemps vécu dans votre familiarité. Nous nous empressons donc de vous écrire, pour vous féliciter des succès que vous obtenez, pour vous témoigner toute notre admiration et vous prier de nous écrire, dès que vous le pourrez. Nous sommes loin de vous par le corps, mais nous sommes unis ensemble par les liens de la charité, quand nous songeons à votre piété. Bien persuadé de nos dispositions, écrivez-nous de temps en temps, faites-nous connaître vos succès, et apportez ainsi quelque soulagement aux maux que nous endurons dans ce désert.

### LETTRE 29

#### A CHALCIDIE ET A ASYNCRITIE

Cucuse, 405.

Ne vous laissez pas abattre par les afflictions qui vous surviennent; que les flots si multipliés des affaires ne jettent point le trouble dans vos âmes. Telle est en effet cette voie étroite et resserrée dont parle l'Évangile; elle n'offre que difficultés, sueurs et fatigues. Mais tout cela passe et s'écoule avec la vie présente. Sans doute c'est une voie étroite, mais cependant c'est une voie. Supporter ces maux avec résignation et générosité, c'est mériter des palmes immortelles, digne récompense des fatigues passées. Envisagez d'une part le peu de consistance, la brièveté de l'affliction, d'autre part la perpétuité, la durée infinie des récompenses, et supportez avec courage la tribulation, sans vous laisser troubler par aucun événement fâcheux. Il n'y a vraiment rien de fâcheux que le péché. Tout le reste, exil, confiscation des biens, prisons, embûches, c'est une ombre, une fumée, une toile d'araignée, moins encore. Par le passé vous vous êtes habituées à supporter de nombreuses épreuves, montrez encore aujourd'hui la même patience. Elle aura pour effet de vous établir dans une grande sécurité, dans un calme parfait, et de vous combler de gloire. Écrivez-nous par l'entremise de ceux que leurs affaires amènent jusqu'ici, et informez-nous de l'état de votre santé. Vous savez tout l'intérêt que nous y prenons, et combien nous souhaitons d'en avoir des nouvelles.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 30

#### A L'ÉVÊQUE HEORTIUS

Cucuse, 404.

J'aurais voulu recevoir une lettre me donnant des nouvelles de votre santé. Vous savez en effet, très-vénéré seigneur, quelles ont toujours été mes dispositions à votre égard. Vous n'avez sans doute pas trouvé de messagers que vous pussiez charger de vos lettres. Pour nous, plus heureux en cela, nous pouvons vous écrire, et vous prier de nous écrire à votre tour et de nous donner de vos nouvelles. Dans ce pays, le plus désert qu'il y ait, nous avons sans cesse à redouter les voleurs, et à souffrir mille douleurs, inévitables en pays étranger, dans un désert comme celui-ci. Cependant si vous nous écrivez souvent, vous qui nous êtes si cher, pour nous informer de votre santé, malgré tant d'ennuis, nous nous sentirons consolé. Vous savez en effet quelle est la puissance de l'amour; vous savez que ce n'est pas seulement la vue des amis, mais aussi leurs lettres qui sont remplies de consolations. Puisqu'il en est ainsi, donnez-nous bien souvent ce plaisir, et faites-nous parvenir de vos nouvelles. Rien de plus agréable pour nous que de savoir que vous vous portez bien.

### LETTRE 31

#### A MARCELLIN

Cucuse, 405.

Nous avons tous deux, il est vrai, gardé longtemps le silence. Toutefois nous n'avons point perdu le souvenir de cette vieille et sincère amitié qui nous unit. Votre amour est toujours vivant et plein de force dans notre coeur, et, quelque part que nous allions, il nous suit et nous console dans nos maux. Aussi, comme nous avons rencontré des voyageurs qui se rendent dans votre pays, nous en avons profité pour vous adresser nos salutations. Fussions-nous emmené aux extrémités du monde, votre souvenir demeurera profondément gravé dans notre âme. Avec de pareils sentiments, on est heureux non seulement d'écrire à ceux que l'on aime, mais aussi de recevoir de leurs nouvelles. Accordez-nous donc cette seconde joie, vénéré seigneur. Toutes les fois que vous le pourrez, écrivez-nous et informez-nous de l'état de votre santé. Vous savez quel intérêt nous y prenons, et quelle joie c'est pour nous, dans le désert où nous sommes, d'apprendre que vous vous portez bien.

### LETTRE 32

#### A EULALIE

Cucuse, 404.

Je reçois de vous moins de lettres que je ne vous en envoie. Néanmoins je continue à vous écrire. Je me satisfais moi-même en m'adressant à une âme qui me porte une affection si ardente et si sincère. Mais comme je suis très-désireux de connaître l'état de vos affaires, je voudrais recevoir de vos lettres, et apprendre ce que je souhaite de savoir, c'est-à-dire, que votre coeur est calme et sans inquiétude. S'il en est ainsi, je ne doute pas que vous ne donniez tous vos soins à votre âme, et que méprisant les choses temporelles vous ne marchiez dans la route des cieux, car la noblesse de votre âme nous est connue : elle sait bien s'affranchir du tumulte des affaires et des pensées mondaines. Dites-vous donc que vous nous faites plaisir, chaque fois que vous nous écrivez, et écrivez-nous aussi souvent que vous le pourrez. Donnez-

## LETTRES DIVERSES

nous cette consolation au milieu de ce désert que nous habitons. Oui, en nous écrivant, en nous informant de votre santé de la santé d'une personne qui nous aime, vous nous causerez beaucoup de joie; et la vivacité de cette; joie nous empêchera de penser à ce désert où nous passons notre vie.

### LETTRE 33

A ADOLIA

Cucuse, 404 ou 405.

Nous avons une preuve de votre sincère et vive affection dans ces nombreuses lettres que vous nous adressez, malgré le mauvais état de votre santé. Nous souhaitons ardemment de vous voir rétablie et de jouir ici de votre présence, dès que cela sera possible. Vous-en êtes bien persuadée, pieuse et vertueuse Adolia, comme je vous l'écrivais, nous sommes plein d'inquiétude à votre sujet, car par vos. lettres nous conjecturons assez la gravité de votre maladie. Aussi dès que vous vous trouverez mieux, hâtez-vous de nous en faire part et (le nous rassurer. Vous n'ignorez pas combien votre maladie nous préoccupe. Ne négligez donc pas de satisfaire à notre demande. A quoi bon d'ailleurs tant vous exhorter ? Je suis sûr que vous nous écrirez toutes les fois que vous en trouverez l'occasion.

### LETTRE 34

A CARTÉRIE

Cucuse, 404.

C'est une preuve de votre affection, de votre sollicitude, de votre bienveillance pour nous, que ce baume que vous nous avez envoyé en y joignant l'huile de nard et d'olive pour l'adoucir et nous en faciliter l'usage, car un trajet si long ne pouvait manquer de le dessécher. Vous l'avez préparé vous-même, sans vous décharger de ce soin sur d'autres; vous avez tenu moins à me le faire rapidement parvenir, qu'à m'en assurer les avantages; et en cela j'admire votre bienveillance à mon égard. Nous vous en remercions, et nous ne vous reprochons qu'une chose, c'est de ne nous avoir pas dit que vous vous portiez bien; ce que nous désirions tant apprendre. Nous sommes donc vivement inquiet de ne pas savoir où en est votre maladie; et nous éprouverons une grande joie, si vous nous mandez promptement que vous êtes tout à fait guérie. Informée ainsi de notre désir, procurez-nous, je vous en prie, cette joie qui nous consolera dans notre exil et notre infortune.

### LETTRE 35

A ALPHIUS.

(Cucuse, 405)

Puisse le Seigneur vous récompenser et maintenant et après cette vie de cette affection si franche, si ardente, si pure, si constante que vous nous portez! Vous nous en avez donné de nombreux, d'éclatants témoignages, malgré la distance qui nous sépare, très-noble et très-vénéral seigneur. Nous vous en remercions, et nous voudrions vous écrire bien souvent. Nous ne pouvons-vous écrire aussi fréquemment que nous le souhaiterions; nous vous écrivons du moins aussi souvent que possible. Vous savez combien l'hiver et tes brigands rendent les

## LETTRES DIVERSES

chemins difficiles. C'est pourquoi, si nous gardons longtemps le silence, ne l'imputez pas à la négligence, mais uniquement au manque d'occasions. S'il nous eût été possible de vous écrire plus souvent, nous n'aurions pas omis de le faire. C'est un grand bon lieu pour nous que de pouvoir vous adresser nos salutations. Ecrivez-nous donc souvent vous-même, et informez-nous de l'état de votre santé. Personne ne nous a remis ce que vous dites m'avoir envoyé : celui qui nous l'apportait, a eu peur des brigands, et n'est pas venu jusqu'ici. Au reste si vous m'aimez, ne m'envoyez rien; ne vous créez point tant de peines et d'embarras. Le plus beau présent que vous puissiez nous faire, c'est une affection sincère et ardente. Nous la possédons, et cette pensée suffit pour nous rendre heureux.

### LETTRE 36

#### A MARON, PRÊTRE ET MOINE

Cucuse, de 404 à 407.

Nous nous sommes unis par les liens de la charité et de la bienveillance, et nous vous contemplons, comme si vous étiez en notre présence. Tels sont en effet les yeux de la charité; leurs regards franchissent toutes les distances, et le temps ne saurait les affaiblir. Nous souhaiterions de vous écrire plus souvent; mais cela nous est difficile, soit à cause des chemins, soit à cause de la rareté des voyageurs. Nous vous adressons donc nos salutations, toutes les fois que cela nous est possible; et nous vous assurons que sans cesse vous êtes présent à notre mémoire; et que nous portons votre souvenir dans notre âme partout où nous nous trouvons. Empressez-vous à votre tour de nous informer souvent de l'état de votre santé. Séparé de vous par le corps, nous nous réjouissons de recevoir de temps en temps de vos nouvelles, et au fond de ce désert nous ressentirons beaucoup de consolation. C'est un véritable bonheur pour nous que de vous savoir en bonne santé. Mais surtout ne négligez point de prier Dieu pour nous.

### LETTRE 37

#### A L'ÉVÊQUE TRANQUILINUS

Cucuse, 401 ou 405.

Notre vénéré seigneur, l'évêque Séleucus, désireux de nous revoir, a quitté sa ville épiscopale et s'est rend jusqu'ici. C'est par amour pour vous qu'il nous a laissé pour retourner chez lui. L'affection qu'il vous porte lui a fait mépriser l'hiver, la difficulté des chemins, les infirmités même les plus graves. Louez-le donc de tant d'amour et de tant de zèle, vénéré seigneur, et en récompense de tant de fatigues, témoignez-lui, comme de coutume, la plus vive affection. Nous l'avons envoyé dans vos bras, comme dans un port tranquille : car nous connaissons votre douceur, votre charité sincère, ardente, et toujours ferme. Si vous trouvez une occasion, donnez-nous de vos nouvelles. Eupychius n'est pas encore venu nous trouver: nous ne savons donc rien de ce qu'il devait nous dire de votre part. Nous ne l'avons rencontré nulle part. Instruit que vous êtes, faites-nous savoir d'une autre manière ce qu'il devait nous apprendre, ajoutez-y ce que vous croirez utile que nous sachions, et donnez-nous des nouvelles de votre santé, qui nous est si chère, qui nous préoccupe si vivement et dont nous désirons être informé.

### LETTRE 38

#### AU MÉDECIN HYMNÉTIUS

Cucuse, probablement 405.

## LETTRES DIVERSES

Bien que nous vous écrivions rarement, vous êtes sans cesse présent à notre mémoire. N'avons-nous pas eu ces jours derniers un grand témoignage de votre vive, ardente et sincère amitié ? C'est pourquoi nous envoyons entre vos bras, comme dans un port excellent, notre vénéré seigneur, l'évêque Séleucus. Il est atteint d'une toux fort grave, que la mauvaise saison ne fait qu'augmenter encore et rendre plus pénible. Maintenant que vous savez la nature du mal, vénéré seigneur, efforcez-vous de calmer ses douleurs, opposez à son infirmité la puissance de votre art, qui a si souvent sauvé du naufrage tant d'hommes exposés à la violence des mêmes flots.

### LETTRE 39

#### A CHALCIDIE

Cususe, 404 ou 405.

Je sais quelle est depuis longtemps votre affection pour nous. Loin de s'affaiblir, elle ne fait que s'accroître la séparation, le temps, au lieu de la diminuer, la fortifie. Je sais aussi quel plaisir vous causent nos lettres. Pour vous, soit que vous vous écriviez, soit que vous gardiez le silence, vous persistez dans vos dispositions envers nous. Combien de fois n'en avons-nous pas fait l'expérience, dans les circonstances les plus variées ? Je vous prie donc de nous conserver toujours les mêmes sentiments : nous avons eu tant de gages, tant de témoignages de votre sincère attachement ! Votre image est comme gravée au fond de notre âme ; jamais l'oubli ne pourra l'effacer, bien que les occasions nous manquent pour vous écrire souvent. Soyez bien persuadée de tout ce que je viens de vous dire, et donnez-nous de temps en temps des nouvelles de votre santé. Sans doute, à défaut de lettres, nous interrogeons ceux qui viennent de chez vous ; néanmoins nous désirons d'apprendre souvent par vos lettres comment vous vous portez.

### LETTRE 40

#### A ASYNCRITIE

Cucuse, 404.

Je sais que vous êtes plongée dans une grande affliction. Mais je sais aussi que vous recevrez en retour de grandes récompenses ; aux souffrances succédera la joie et le bonheur. La tristesse procure à l'âme de grands avantages, et lui mérite de nombreuses palmes. Que ces réflexions servent à répandre dans votre âme d'abondantes consolations. Ne voyez pas seulement les douleurs causées par l'adversité, voyez aussi l'utilité qui en résulte ; et ne cessez pas de nous informer de votre santé. C'est pour nous un grand chagrin de vous savoir malade. Aussi désirons-nous apprendre bientôt que la gravité du mal a diminué, pour que nous soyons délivré de toute inquiétude.

### LETTRE 41

#### A VALENTIN

Cucuse, 404.

C'est la troisième fois que je vous écris, sans que vous m'ayez écrit vous-même. Mais vous avez reçu mes lettres avec bonheur, vous avez honorablement accueilli celui qui vous les a remises ; vous avez fait ce qui dépendait de vous pour mener à bonne fin une œuvre où votre puissance était nécessaire. Nous savons tout cela. Toutefois vous ne nous écrivez pas. S'il s'agissait d'une âme moins généreuse que la vôtre, nous croirions, après un silence si

## LETTRES DIVERSES

prolongé, que cette multitude d'affaires peut l'excuser. Mais votre grandeur d'âme et votre charité si ardente, si sincère, si pure, si constante, nous est trop bien connue pour que nous nous contentions d'une pareille excuse. Ne dites pas non plus que vous n'habitez plus le même pays. Nous ne l'ignorons pas. Une seule chose peut nous consoler de votre long silence, c'est qu'il vous plaise de nous en dédommager, en nous écrivant souvent de longues lettres dans ce style aussi doux que le miel. Informez-nous d'une manière précise de votre état de santé. Même au milieu de ce désert, et assiégé de tant de douleurs, nous ne cessons cependant de nous inquiéter à votre sujet, et chaque jour nous demandons comment vous vous portez. Ecrivez-nous donc; c'est de votre bienveillance que nous voulons apprendre que vous vous portez bien, et non par une autre voie. Nous serons au comble de nos vœux, si nous recevons une lettre qui nous donne cette heureuse nouvelle.

### LETTRE 42

#### A CANDIDIEN

*Cucuse, 404.*

Une grande distance nous sépare et depuis bien longtemps. Que de causes de souffrances pour moi! Je vis dans un désert affreux, sans cesse assiégé, sans cesse entouré d'embûches, sans cesse inquiété par les incursions des brigands, et de plus, en proie à la maladie. Rien de tout cela pourtant n'affaiblit mon amour pour vous; au contraire, il conserve toute son énergie et toute sa force, et quelque part que nous soyons, nous vous nous présent à l'esprit et à la pensée; nous ne vous oublierons jamais. Oui, la noblesse de votre âme, sa sincérité, la fermeté et la constance de votre charité et de votre bienveillance demeureront gravées dans notre cœur. Telle est ici notre vie; c'est pour nous une très-grande consolation que le souvenir de vos vertus. Ecrivez-nous de temps en temps, admirable et magnanime seigneur, et donnez-nous des nouvelles de votre santé. Vous savez combien elle nous intéresse, et combien nous souhaitons d'en être informé. Vous nous procurerez un double plaisir, celui de recevoir votre lettre, et celui d'apprendre que vous vous portez bien.

### LETTRE 43

#### A BASSIANA

*Cucuse, 405.*

Vous avez trop longtemps gardé le silence. Car le vénérable et pieux diacre Théodote pouvait vous dire quels étaient ceux qui venaient ici. Nous n'en concluons point cependant que votre affection pour nous se soit affaiblie. Nous la connaissons trop bien; nous savons combien elle est vive, sincère, inébranlable. Aussi, que vous nous écriviez ou que vous gardiez le silence, nos dispositions à votre égard restent les mêmes, et nous ne pouvons douter de la sincérité de votre bienveillance. Toutefois, écrivez-nous souvent pour nous donner de vos nouvelles et des nouvelles de toute votre maison. Puissent-elles nous apprendre ce que nous désirons savoir. Votre société, vous en êtes persuadée, nous est très-chère. Ainsi donc, très-pieuse et très-noble dame, accordez-nous cette faveur. Vous le pouvez facilement; ce n'est pas trop exiger de voies, et, dans le désert où nous sommes, nous éprouverons une grande consolation.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 44

#### AU DIACRE THÉODOSE

*Cucuse, 405.*

Je sais bien que vous ne nous écrieriez pas, si vous pouviez venir vous-même. Mais vous mettriez tout de côté pour venir ici, sans la mauvaise saison, la triste situation des affaires, et la solitude de jour en jour plus affreuse qui règne en ces lieux. Je n'ai pas besoin que vous me le disiez. L'amour que vous avez pour moi m'en est un sûr garant. Quand même vous ne m'en auriez pas fait souvenir, j'aurais écrit à tout le monde. Nous n'en avons pas moins admiré votre affection, qui vous a porté à nous donner ce conseil dans votre dernière lettre. C'est le conseil d'une âme vivement inquiète à notre sujet et toute pleine d'une affection sincère. Aussi n'ai-je oublié personne; j'avais écrit la veille à la pieuse Cartérie, et j'ai appris qu'elle n'était plus chez elle; mais qu'elle venait d'entreprendre un long voyage. Si nos lettres peuvent lui être transmises, je m'en remets sur vous de ce soin; si c'est chose impossible, allez du moins trouver le noble et vénéré Marcellien, et dites-lui de m'excuser auprès d'elle, s'il lui écrit. Qu'elle sache bien que mon silence ne vient point de la négligence, mais de son absence prolongée; que cette absence seule m'a empêché de lui écrire fréquemment.

### LETTRE 45

#### AU PRÊTRE SYMMAQUE

*De 404 à 407.*

Est-il étonnant d'être accablé de douleurs, quand on marche dans la voie étroite? La vertu de sa nature amène les fatigues, les sueurs, les embûches et les périls. Voilà ce que l'on rencontre sur le chemin; mais viennent ensuite les couronnes, les palmes, les biens mystérieux de l'éternité. Consolez-vous par cette pensée; ici-bas les biens et les maux s'écoulent avec la vie, ils finissent avec elle. Ne vous laissez donc ni enfler par les uns, ni abattre par les autres. Un habile pilote ne se néglige point, quand la mer est calme, il ne se trouble point non plus au fort de la tempête. Ce sont là vos sentiments, trouvez-y de quoi vous consoler, et vous soutenir dans votre affliction; et donnez-nous de bonnes nouvelles de votre santé. Car si nous sommes loin l'un de l'autre, et depuis si longtemps, la charité nous rassemble. Elle nous suivra partout, toujours énergique; car telle est la nature de cette affection.

### LETTRE 46

#### A RUFFIN

*De 404 à 407.*

J'aurais voulu vous écrire plus souvent, très-pieux et très-vénéré seigneur, parce que je vous aime d'un bien vif amour; vous le savez bien. Il dépend de nous de vous aimer, il ne dépend pas de nous de vous écrire. Oui, nous sommes libre de vous aimer; nous ne sommes pas libre de vous écrire, tant à cause des chemins si difficiles, qu'à cause de la saison où nous sommes. Nous ne cessons de vous aimer, il ne nous est pas toujours permis de vous écrire. Que dis-je? mais nous vous écrivons sans cesse, non pas, il est vrai, avec de l'encre et du papier, mais par notre volonté et notre cœur; c'est le propre du véritable amour.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 47

A NAMOEAE.

*Cucuse, 405.*

Pourquoi chercher une excuse dans un acte que nous aimons à louer et à célébrer ? Nous vous savons gré de nous avoir écrit; mais nous pourrions vous reprocher de l'avoir fait un peu tard. Si vous croyez avoir fait preuve de hardiesse en nous écrivant, oubliez ce mérite, et songez à vous disculper du retard que vous y avez mis. Car plus vous nous, direz que vous nous aimez, loin de nous comme près de nous, plus votre faute sera grave. Si vous nous aimiez, comme tant d'autres nous aiment, votre silence ne nous eût point surpris. Mais quand vous protestez de la sincérité et de la vivacité de votre affection, quand vous nous dites que le mauvais état des chemins, que la crainte des brigands ne vous eût pas empêché de venir nous voir, que la maladie seule, s'y est opposée, vous n'avez plus qu'un moyen de nous satisfaire, c'est de nous écrire un millier de lettres pour expier votre faute; faites-le donc, et nous ne vous demanderons plus rien. Cette lettre si tardive que nous venons de recevoir, par la vive affection qu'elle respirait, a payé la dette du passé. Que les autres n'imitent point la lenteur de celle-ci. Nous serons convaincu que ce n'est point la paresse, mais une crainte sans fondement, comme vous le dites, qui l'a retardée, si les autres nous arrivent promptement et fréquemment.

### LETTRE 48

A ARABIUS

Je sais quelle est votre affection; pour moi, combien elle est sincère, vive et persévérante; je sais que ni les embarras, ni les soucis, ni l'adversité, ni le temps, ni la distance ne pourront l'affaiblir. C'est pourquoi je désire recevoir souvent de vos lettres et apprendre que vous vous portez bien. Si vous voyez dans ces paroles quelque reproche, ne croyez pas que nous vous accusions de négligence; nous demandons seulement que vous nous écriviez souvent des lettres semblables à la précédente. Faites-nous ce plaisir, très-noble et très-vénéré seigneur. Rien de plus aisé pour vous; rien ne peut nous être plus agréable dans le désert où nous sommes.

### LETTRE 49

A ALPHIUS

*Probablement 405.*

J'aurais voulu vous écrire plus souvent; mais le manque de messagers ne m'a point permis de réaliser ce désir. La solitude de ce lieu, la crainte des Isauriens, la rigueur de l'hiver n'engagent guère à venir souvent dans ce pays. Néanmoins, soit que nous vous écrivions, soit que nous gardions le silence, nos dispositions envers vous ne changent point; oui, nous savons quel est votre zèle pour les intérêts de votre âme, quel est votre empressement pour tous ceux qui vivent dans la piété, avec quelle ardeur vous vous acquittez de cette noble tâche. Donnez-nous donc souvent, noble et vénéré seigneur, des nouvelles de votre santé, et de la santé de toute votre maison. Ainsi, même dans ce désert, vous nous ferez éprouver une vive joie.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 50

#### A DIOGÈNE

*Cucuse, 403.*

Nous savions la sincérité de l'affection que vous nous portez; elle nous est encore mieux connue aujourd'hui que, au sein d'une si violente tempête, vous vous êtes montré plus empressé, plus affectueux que jamais. Nous vous admirons donc, et nous ne cessons de vous bénir. Sans doute vous recevrez une ineffable récompense de ce Dieu qui rend au centuple tout le bien que l'on fait par ses actions ou par ses paroles. Nous aussi, nous vous récompensons comme nous pouvons, en vous admirant, en vous louant, en vous félicitant sans cesse, en vous aimant, en vous vénérant, en vous portant continuellement dans notre pensée, en nous tenant uni à vous par le lien si fort de l'affection. Que noirs soyons du nombre de ceux qui vous aiment le plus vivement, vous n'en doutez pas, très-pieux et très-vénéré seigneur; aussi ne soyez pas mécontent de nous, à l'occasion de ces présents que vous nous avez envoyés. Nous en avons exprimé, nous en avons recueilli tout l'honneur qu'ils contenaient, et nous vous les avons renvoyés, non par mépris ni par défiance, mais parce que nous n'en avons aucun besoin. Nous avons tenu la même conduite à J'égard de beaucoup d'autres. Beaucoup d'autres, en effet, non moins nobles que vous, non moins remplis d'amour à notre égard, comme vous pouvez le savoir, nous ont fuit parvenir aussi quel(iti)s présents, et aux+ès d'eux, il nous a suffi des excuses que nous vous présentons en ce moment. Si nous nous trouvions dans le besoin, c'est avec la plus grande liberté que nous vous demanderions quelque secours, comme si vos biens étaient les nôtres. Reprenez donc aujourd'hui vos présents, gardez-les avec soin, afin que, dans l'occasion, nous puissions vous les redemander en toute liberté.

### LETTRE 51

#### AU MÊME

*Cucuse, 406.*

Après vous avoir écrit une première lettre, j'ai vu le vénérable et pieux Aphraate, qui nous est si étroitement uni. Il ne voulait point nous quitter, il nous menaçait même de ne vouloir pas recevoir nos lettres, si nous ne consentions à accepter vos présents. Nous avons mis à cette affaire un sceau qui vous réjouira, nous n'en doutons point, et que vous agréerez certainement. Quand il vous aura fait part de mon dessein, chargez-le lui-même de le mettre à exécution. Vous n'ignorez pas tout l'avantage que la Phénicie retirera de sa présence et de votre libéralité. Vous serez doublement récompensé, et pour vous être montré si généreux à l'égard de ceux qui évangélisent les gentils de ce pays, et pour leur avoir envoyé untel homme en vue de les consoler; maintenant surtout, qu'ils sont en face de tant, de difficultés et en butte à tant d'attaques. Considérez la grandeur de celte action, n'apportez pas de délai à son départ; qu'il se mette en route immédiatement. C'est ainsi, très-vénéré seigneur, c'est par ce noble empressement, que vous vous ménagerez de grandes récompenses auprès du Dieu miséricordieux.

### LETTRE 52

#### A ADOLIE

*Ecrivez, à ce que l'on pense, à Cucuse, 404.*

## LETTRES DIVERSES

Nous avons appris que vous avez fait une fort dangereuse maladie, et que vous avez été sur le point de mourir, mais nous savons aussi que vous allez mieux, et que désormais hors de danger, vous êtes en voie de recouvrer la santé. Votre lettre n'en parle pas; c'est par d'autres que je l'ai su; j'aurais voulu l'apprendre de vous-même. Il suffit d'ailleurs, pour nous consoler, que vous ayez échappé à cette maladie. Toutefois, nous ne sommes pas content de votre long silence. Nous voudrions, vous le savez bien, vous voir ici de nos yeux. Sans la maladie, rien ne s'y opposait; car l'hiver de ce pays ressemble assez à un doux printemps, et l'Arménie n'est pas inquiétée par les Isauriens. Cependant nous ne voulons pas vous contraindre, vous forcer à venir ici- malgré vous. Mais ni la crainte des Isauriens, ni la rigueur de l'hiver, ni la difficulté des chemins, ne peuvent vous empêcher de nous écrire, et c'est ce que nous vous demandons. Vous nous portez une vive, une sincère affection; écrivez-nous donc bien souvent. Si vous nous informez souvent de votre santé, de la joie de votre âme, ce sera pour nous une grande consolation. Puisque vous savez tout le plaisir que vous nous causerez, n'hésitez donc pas -à nous écrire souvent. Vous savez combien nous vous chérissons, et quel intérêt vous nous avez toujours inspiré.

### LETTRE 53

#### AU PRÊTRE NICOLAS

*Cucuse, 404.*

Vous nous avez rendu le courage et nous avez rempli de joie, en nous mandant que vous vous occupez beaucoup de la Phénicie, malgré la distance qui vous en sépare, et que par vos lettres vous exhortez à la piété ceux de ce pays. C'est un zèle vraiment apostolique que vous avez déployé. Aussi riez-cessons-nous de vous admirer et de vous féliciter, d'y avoir envoyé des moines, et de ne les avoir pas rappelés, malgré les difficultés de leur situation, bien mieux, de les avoir obligés à y demeurer. Ainsi, vous avez rempli le devoir d'un bon pilote et d'un bon médecin. Plus les flots se soulèvent, plus le pilote montre d'activité; plus la fièvre brûle le malade, plus le médecin déploie de science et d'habileté. Vous aussi, noble et pieux seigneur, vous avez agi comme il convenait à votre vertu. Quand vous avez vil l'état des affaires empirer, le trouble s'élever partout, vous n'avez pas permis à ceux que vous avez envoyés, d'abandonner leur poste, vous leur avez enjoint d'y rester, et d'y remplir leur mission. Ne vous laissez point d'en agir de la sorte, et dès qu'il sera guéri, et que la santé lui sera rendue, envoyez-y, je vous prie, le vénérable prêtre Géronce. Nous souhaitons beaucoup de le voir ici, près de nous : cependant, comme les affaires de ce pays demandent de la promptitude et une grande vigilance, il ne faut point consacrer trop de temps au voyage, il faut faire en sorte que l'hiver ne le surprenne point et ne retarde pas son arrivée en Phénicie. C'est pourquoi, dès qu'il sera guéri, il faut le presser de se mettre en route. Donnez-lui pour compagnon de voyage le prêtre Jean, cet homme si doux et qui m'est si cher. Vous le savez, les affaires de la Phénicie ont d'autant plus besoin qu'on s'en occupe, que le mal s'y est accru davantage. Songez à tout cela, songez à l'importance du salut éternel, songez aux heureux résultats que vous avez obtenus par votre zèle et votre vigilance, et soit par vous-même, soit par d'autres que vous pourrez trouver, assurez la durée des réformes accomplies, faites en de plus belles encore. Vous ne nous avez pas fait moins de plaisir que ceux qui sont venus nous visiter; vous y êtes venu par l'intention et par la volonté. Bien que loin de vous par le corps, nous vous voyons chaque jour par les yeux de la charité, et vous êtes partout présent à notre pensée. Peut-être pourrions-nous un jour nous voir, si les circonstances le permettent. Car, dans l'état où sont les affaires, malgré notre vif désir de vous voir et de vous serrer dans nos bras, nous vous croyons nécessaire où vous êtes. Nous sommes sûr que vous ne négligerez rien pour remplir la Phénicie d'hommes généreux, pour exciter de plus en plus ceux qui s'y trouvent, à ne pas abandonner ce qu'ils ont entrepris; cherchez d'autres auxiliaires autour de vous, et hâtez-vous de les envoyer. Procurez ainsi les plus grands avantages, et à ceux qui vivent près de vous, et à ceux qui sont loin de vous; imitez en cela les parfums qui répandent leur odeur non seulement dans le lieu qu'ils occupent, mais qui embaument au loin les airs.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 54

#### AU PRÊTRE GÉRONCE

*Cucuse, 405.*

Je vous ai déjà adressé une lettre, vous croyant en Phénicie. Je vous écris aujourd'hui ce que je vous écrivais alors. Il ne vous faut rien négliger, il vous faut tout endurer pour ne pas laisser stérile ce champ que vous cultivez, pour ne pas laisser périr le bien que vous avez fait. Voyez les bergers : quand un animal menace le troupeau, ils redoublent de zèle et de vigilance; ils s'arment d'une fronde, ils mettent tout en oeuvre pour l'éloigner. Jacob, chargé de garder un troupeau de brebis, passa quatorze ans à souffrir le chaud et le froid, à veiller des nuits entières, et il s'acquittait des devoirs d'un vil mercenaire : que ne doivent donc pas faire et souffrir ceux qui sont préposés à la garde de ces brebis douées de raison, pour empêcher qu'une seule ne se perde? Je vous en conjure donc : plus la tempête a de violence, plus le mal s'accroît, plus les obstacles s'amoncellent, plus les ennemis sont nombreux, plus aussi vous devez montrer de vigilance et exhorter les autres à partager ce soin avec vous et à presser leur départ pour la Phénicie. Vous serez magnifiquement récompensé pour avoir entrepris un tel voyage; à plus forte raison, vos oeuvres et votre ardeur vous mériteront de glorieuses récompenses. Oui, il vaut mieux pour vous, il vous est plus avantageux de vous exiler ainsi, que de rester dans votre pays. En Phénicie, vous trouverez ce que vous avez maintenant, le jeûne, les veilles et les autres exercices de la piété chrétienne. Mais dans votre pays, vous ne pouvez trouver les mêmes avantages que dans la Phénicie, c'est-à-dire le salut de tant d'âmes, la récompense que méritent de nombreux dangers, et le zèle ardent de l'Apôtre. A la pensée des couronnes que vous allez conquérir, ne différez point, ne remettez point; au contraire, dès que vous serez guéri, hâtez-vous de partir, sans vous inquiéter de ce qui vous sera nécessaire. J'ai chargé le pieux et vénéré prêtre Constantius de ne rien épargner pour vous, de vous fournir, avec plus d'abondance même que par le passé, tout ce dont vous aurez besoin pour vos maisons et pour venir en aide à vos frères. Puisque vous pouvez compter sur de telles ressources, et que vous ferez une chose si agréable à Dieu, bannissez toute hésitation, partez au plus vite, et écrivez-nous de la Phénicie : ce sera pour nous dans ce désert une grande consolation. Si en effet nous apprenons que vous êtes parti avec ces dispositions, prêt à faire et à souffrir toutes choses pour le salut des âmes, nous en éprouverons tant de joie, que nous ne croirons plus habiter un désert. Nous souhaitons vivement de vous voir ici; mais votre présence en Phénicie est plus nécessaire qu'ici, et il serait à craindre que l'hiver ne vous empêchât d'y arriver. C'est pourquoi nous vous pressons, nous vous conjurons de partir sur-le-champ.

### LETTRE 55

#### AUX PRÊTRES SIMÉON ET MARIS, ET AUX MOINES D'APAMÉE

*Cucuse, 405.*

Nous sommes bien loin de vous, nous vivons dans un affreux désert : cependant votre vertu, votre sagesse qui éclaire de ses lumières tous ceux qui vous approchent, nous ont rempli d'affection pour vous. La rigueur de l'hiver, la longueur du chemin, ne nous permettent point de jouir de votre présence; et c'est pourquoi nous nous empressons d'aller vous trouver par nos lettres, vous demandant d'adresser à Dieu de ferventes prières pour obtenir de lui la fin des maux qui remplissent l'univers. Excitez aussi les autres à prier avec une sainte ardeur, et donnez-nous le plus souvent que vous pourrez des nouvelles de votre santé. Même loin de vous, relégué aux extrémités du monde, ce sera pour nous une grande joie que d'apprendre que vous vous portez bien. Nous avons été très-heureux de savoir que le prêtre Jean, cet homme si doux et qui nous est si cher, se soit résolu, dans des circonstances si difficiles, à partir pour la Phénicie. Je vous en conjure, pénétrez-vous bien de la grandeur d'une telle action; et si vous trouvez des hommes généreux, qui veulent bien lui prêter leur concours pour

## LETTRES DIVERSES

de si grandes choses, empressez-vous de les envoyer, et songez aux magnifiques récompenses que vous leur ménagerez.

### LETTRE 56

#### AUX MOINES ROMULUS ET BYZUS

*Cucuse, 405.*

Je voudrais que vous vinssiez ici, je voudrais vous voir de mes yeux. Ce que j'ai entendu dire de votre piété m'a rempli d'amour pour vous, et je vous contemple par les yeux de la charité. Puisque la distance, la rigueur de la saison, la crainte des Isauriens vous empêchent de venir, j'ai hâte de vous entretenir par une lettre et de vous faire connaître mes dispositions à votre égard : on peut aimer ceux même qui sont éloignés et que l'on n'a jamais vus. Telle est, en effet, la puissance de la charité : ni la distance ne peut la détruire, ni le temps ne peut l'affaiblir, ni l'épreuve n'en peut triompher; c'est elle au contraire qui triomphe de tout cela, en s'élevant à des hauteurs vraiment sublimes. Aussi nos bonnes dispositions envers vous ne permettent pas à notre affection de se refroidir; mais nous vous écrivons et nous vous prions de nous donner des nouvelles de votre santé. Ainsi, même dans le désert où nous vivons, nous ressentirons une grande joie, en apprenant que vous vous portez bien, vous qui êtes entrés dans la voie étroite et resserrée.

### LETTRE 57

#### A ADOLIE

*Cucuse, 401.*

Bien que vous nous écriviez rarement, nous ne cesserons cependant pas de vous écrire, chaque fois que nous rencontrerons des voyageurs qui se rendent dans votre pays. Nous voudrions vous voir ici de nos yeux, nous le désirons vivement. Mais il vous semble impossible de venir, bien qu'il n'y ait plus lieu de redouter les Isauriens; et c'est pourquoi nous ne cessons de nous donner cette consolation de vous écrire, consolation pour nous toujours si grande ... Oui, chaque fois que nous rencontrons un messager, nous éprouvons une vive joie de vous adresser une lettre. Vous en êtes bien persuadée, dame très-pieuse et très-vénérée; empressez-vous donc, vous aussi, de nous écrire souvent, pour nous informer de votre santé, et du calme dont vous jouissez. Nous ne vous blâmons point de n'être pas venue : ce voyage vous a paru si difficile à réaliser ! mais nous vous reprochons d'avoir si longtemps gardé le silence, car nous désirons vivement savoir comment vous vous portez, vous et toute votre famille.

### LETTRE 58

#### AU DUC THÉODOSE

*De 404 à 407.*

Vos lettres ont la douceur du miel; que dis-je ? elles sont plus douces que le miel. Le miel, pour ceux qui, y sont habitués, perd de sa douceur : la satiété l'empêche d'être aussi agréable. Mais quand vous nous donnez de bonnes nouvelles de votre santé, vos lettres, loin de produire cet effet, augmentent au contraire la joie causée par les précédentes. Vous avez couvert notre lettre de vos baisers, dites-vous; pour moi, c'est vous-même, vous, l'auteur de cette lettre, que j'ai embrassé, c'est à votre cou que je nie suis suspendu, c'est votre tête chérie que j'ai inondée de mes baisers. Que de joie j'ai éprouvée! lime semblait, non pas lire

## LETTRES DIVERSES

votre lettre, mais vous voir et converser avec vous. Telle a été la puissance de cette lettre que vous m'avez adressée. C'est là en effet la nature de la véritable affection : elle s'épanche dans une lettre, et il semble que la source même de la lettre est présente sous les yeux; c'est ce que nous avons éprouvé. Ni le temps, ni la distance, ni les circonstances difficiles, rien en un mot, n'a pu nous priver de ce bonheur. Ainsi donc, seigneur très-vénéré, informez-nous souvent de votre santé, de celle de votre maison, du contentement de votre âme. Vous savez quel intérêt nous prenons à tout cela.

### LETTRE 59

#### AU DIACRE THÉODOTE

*Cucuse, 405.*

Vous nous avez oublié bien vite, et à ce chagrin que nous a causé votre départ, vous en ajoutez un autre par votre silence prolongé. Vous ne pouvez prétexter que vous êtes parti depuis trop peu de temps : il y a bien assez longtemps en effet, pour qu'un voyageur ait pu venir jusqu'ici. Nous ne voulons pas non plus que vous alléguiez la crainte des Isauriens nous vous aimons trop pour vous supposer un pareil prétexte. Depuis que vous êtes parti, en effet, que de gens sont venus dans ce pays ! Quelle est donc la cause de votre silence? C'est la négligence et la paresse. Nous voulons cependant bien vous pardonner, pourvu qu'à l'avenir vous répariez votre faute en nous écrivant fréquemment. Vous savez combien vous nous ferez plaisir en nous disant souvent que vous vous portez bien.

### LETTRE 60

#### A CHALCIDIE ET A ASYNCRITIE

*Cucuse, 404.*

Je ne l'ignore pas, ces épreuves qui sont venues fondre successivement sur ce prêtre si pieux et si vénéré, ont porté le trouble dans votre âme. Ne vous troublez point cependant. Quand on souffre pour Dieu, plus on souffre, plus aussi on remporte de couronnes. Consolez-vous donc, supportez avec générosité tous ces revers; rendez grâces à Dieu, et louez-le dans cette circonstance. Ainsi partagerez-vous les récompenses et les couronnes qui lui sont réservées si vous savez souffrir vous-mêmes avec générosité et avec résignation. Vous le savez, la vie présente est un chemin : tout y est éphémère, la joie comme la douleur, et c'est par les tribulations que nous entrerons un jour dans le royaume des cieux; elle est étroite, elle est resserrée, la voie qui conduit à la vie. Cette pensée et la présence du saint prêtre devront vous consoler; vous dissiperez ce nuage de tristesse, et vous vous réjouirez de toutes ses souffrances. Il en retirera une récompense ineffable et sans aucun mélange d'amertume.

### LETTRE 61

#### A L'EX-CONSULAIRE THÉODOTE

Un père doit non seulement ne pas craindre de voir son fils pratiquer la véritable sagesse, il doit encore l'en féliciter et ne rien négliger pour qu'il en atteigne la perfection. Non seulement il ne doit point s'affliger de le savoir loin de sa patrie, de sa maison, de ses yeux, mais le croire d'autant plus près de lui qu'il fait de plus rapides progrès dans la vertu. C'est pourquoi nous vous remercions, nous vous admirons de nous avoir fait un si beau présent en nous donnant votre fils, sans parler des autres présents par lesquels vous avez daigné nous honorer. Pour nous, tout en acceptant l'honneur qui nous revient de ces dons, nous vous

## LETTRES DIVERSES

renvoyons les objets que vous nous adressez. Ce n'est point par mépris; vous nous portez trop d'affection. Mais ces objets sont pour nous un superflu dont nous pouvons aisément nous passer. Sans doute nous aurions vivement désiré garder près de nous cet excellent lecteur, votre fils Théodote; mais ici on n'entend parler que de meurtres, de troubles, de sang répandu et d'incendies. Les Isauriens mettent tout à feu et à sang, et nous changeons de lieu tous les jours. Nuits avons donc cru nécessaire de le renvoyer, en recommandant à notre pieux seigneur, le diacre Théodote, de prendre bien soin de lui, et de l'entourer de toute sa sollicitude. Travaillez de votre côté à procurer cette attention à votre fils; vous nous louerez de ce conseil, et vous nous saurez gré de vous l'avoir donné.

### LETTRE 67

AUX PRÊTRES D'ANTIOCHE, CASTUS, DIOPHANTE, VALÉRIUS ET CYRIAQUE

*Cucuse, 405.*

Je regrette vivement que mon pieux et vénéré seigneur, le prêtre Constantius m'ait quitté, mais aussi je me réjouis qu'il soit retourné près de vous; et cette joie est d'autant plus vives que j'éprouve plus de chagrin de ne l'avoir plus auprès de moi. Il abordera, je le sais, à un port sans orage, au port de votre charité. Les vents mugiraient-ils autour de vous, les flots se soulèveraient-ils avec violence, que votre courage, votre charité, votre affection toujours invariable vous feraient demeurer calmes au sein de la tempête. Quand vous le posséderez, ne le laissez manquer de rien, je vous en prie. Vous n'ignorez pas quelle récompense vous mériterez par vos bons offices, envers un homme si injustement maltraité. Ce que nous vous demandons, c'est qu'il ne soit pas iniquement tourmenté, traîné sans raison çà et là, cité devant les tribunaux pour des actes dignes d'être célébrés et récompensés. Voilà ce que nous demandons pour lui; maintenant nous vous demandons pour nous, que vous nous écriviez fréquemment, et que vous nous informiez de l'état de votre santé. Si une longue distance nous sépare, cependant vous êtes sans cesse présents à notre pensée, nous sommes sans cesse au milieu de vous. La charité produit cet effet chez ceux qui savent aimer véritablement. Vous n'en cloutez pas, vous qui nous aimez d'une affection si sincère.

### LETTRE 68

A TRANQUILLINUS

*De 404 à 407.*

Le temps emporte toutes choses; tout s'use et vieillit, les corps, les maisons, les prairies, les jardins; tout ce que produit la terre. La charité seule ne vieillit pas; le temps ne peut la flétrir, ni la mort l'interrompre. Et c'est pourquoi, bien que nous soyons loin de vous depuis si longtemps, nous continuons à vous aimer d'une si vive affection. Aujourd'hui nous vous la témoignons par nos paroles; mais elle règne toujours dans notre coeur. C'est la raison qui nous porte à vous écrire si souvent. Mais nous voudrions aussi que vous nous donniez des nouvelles de votre santé vous savez combien nous y intéressons. Si donc vous le pouvez, si vous trouvez un messager qui puisse nous apporter une lettre, écrivez-nous, comme c'est votre devoir; le porteur de cette lettre dira à votre charité si ardente, si sincère, ce que nous faisons, ce qui se passe en Arménie et en Thrace.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 69

#### A L'ÉVÊQUE CYRIAQUE

Sopater, préfet de cette Arménie où nous sommes confiné, l'administre comme un père, et nous rend plus de services qu'on ne pourrait en exiger d'un père. Désireux de lui témoigner ma reconnaissance, je crois avoir trouvé pour cela le meilleur moyen, votre cœur lui-même, par l'entremise duquel je veux lui rendre grâces. Comment cela ? Son fils est chez vous depuis longtemps déjà : il y est allé pour des renseignements. Si vous vous empressez de le voir, si vous l'entourez de votre affection, si vous voulez lui accorder quelque bienfait, nous nous serons pleinement acquitté envers son père. Faites-le donc, et mettez-le en relation avec les magistrats, avec vos amis, avec ceux qui peuvent lui rendre le séjour en pays étranger plus agréable même que le séjour de la patrie. Ainsi vous lui ferez plaisir, et à moi et à vous-même; vous aiderez, dans la personne de son fils, un homme de bien, un homme miséricordieux et plein de charité pour les pauvres.

### LETTRE 70

#### A MARCIEN ET MARCELLIN

*Cucuse, probablement 404.*

Vous êtes plongés dans un profond chagrin, me dites-vous; mais vous avez pour vous consoler la sagesse et l'élévation de votre âme, l'invariable fermeté de votre affection. L'homme qui vit dans le luxe et la mollesse, ne peut trouver le calme même au sein du bonheur; au contraire, l'homme ferme, énergique, plein de vigilance, loin d'être ébranlé par la tempête, n'en est rendu que plus admirable et plus illustre. L'épreuve n'a-t-elle pas, en effet, le privilège de mériter de grandes récompenses, de brillantes couronnes, à celui qui sait la supporter avec courage? Vous le savez, nobles et vénérés seigneurs, et c'est pour vous, dans le malheur, une source inépuisable de consolations. Ne vous laissez donc point troubler par les maux qui surviennent, et écrivez-nous souvent. Nous voudrions vous voir et vous embrasser. Mais puisque nous ne le pouvons, et que tant d'obstacles s'y opposent, écrivez-nous de fréquentes lettres et donnez-nous des nouvelles de votre santé. Vous savez que vous nous serez agréables et que vous nous complèterez de joie.

### LETTRE 71

#### AUX PRÊTRES D'ANTIOCHE, CASTUS, VALÉRIUS, DIOPHANTE ET CYRIAQUE

Vous avez rarement reçu de mes lettres; et j'ai souvent, bien souvent eu la volonté de vous écrire. Ne comptez donc pas seulement les lettres que nous vous avons écrites sur le papier et avec de l'encre, mais aussi celles que nous aurions voulu vous écrire. Si telle est votre manière de compter, vous aurez reçu une infinité de lettres. Si nous ne trouvons point de messagers, ce n'est pas notre faute, mais celle des circonstances. Ainsi donc, soit que nous vous écrivions, soit que nous gardions le silence, ayez toujours la même opinion de notre affection pour vous. Pour nous, quelque part que nous soyons, nous portons votre souvenir profondément gravé dans notre âme. Et maintenant nous vous savons beaucoup de gré d'avoir fait si bon accueil à cet excellent moine et d'avoir apaisé ceux qui voulaient l'inquiéter si mal à propos. Ce n'était donc point sans motif, ni pour vous flatter, que je vous disais quand même les flots se soulèveraient de toute part contre vous, vos âmes demeureraient tranquilles. Puisque vous préservez les autres du naufrage, il faut que vous soyez vous-mêmes bien loin des tempêtes. Donnez-nous bien souvent des nouvelles de votre santé. Vous savez quel est notre désir d'en recevoir. Quand nous apprenons que vous êtes bien portants, au milieu de nos tribulations, de tant de guerres et de troubles, de tant de menaces de mort, nous tressaillons d'allégresse et nous sommes inondé de consolation. Le véritable amour possède, en effet, la

## LETTRES DIVERSES

vertu de réjouir et de rendre heureux ceux dont les corps sont séparés par une grande distance.

### LETTRE 72

#### AU DIACRE THÉODOTE

*Arabisse, en 406, à ce que l'on croit.*

Pour vous du moins, très-pieux et très-vénéré seigneur, vous êtes à l'abri des maux qui accablent l'Arménie; nous, sans parler de ces troubles, de ces meurtres journaliers dont nous sommes témoin, nous souffrons beaucoup d'être séparé d'un homme si doux et qui nous porte une affection si vive et si sincère. Ce qui met le comble à notre chagrin, c'est votre silence prolongé. Depuis votre départ, en effet, vous ne nous avez écrit que deux fois seulement. Ce n'est point pour vous le reprocher que je le rappelle; c'est à cause du chagrin que j'éprouve. Tout le monde sait bien que ces chemins sont fermés aux voyageurs. C'est une excuse pour vous, mais ce ne saurait être pour nous une consolation; au contraire, notre peine redouble, quand nous nous voyons privé de l'unique chose qui pouvait nous consoler de votre départ et de votre absence. C'est un embarras d'où il nous est impossible de sortir pour le moment; chaque jour le danger s'accroît. Cherchez donc à diminuer cette tristesse que votre long silence a produite dans mon âme, en ne cessant de vous souvenir de moi, en m'écrivant de plus longues lettres, quand vous le pourrez, en me donnant beaucoup de détails sur votre santé, sur la tranquillité et la sécurité de votre âme. Ainsi vous pourrez suppléer au nombre des lettres par leur étendue.

### LETTRE 73

*Arabisse, 406.*

Vous nous avez témoigné toute l'ardeur, toute la vivacité de votre amour. Après avoir lu votre première lettre, nous avons reçu la seconde, toutes les deux le même jour, et nous en avons éprouvé beaucoup de joie. La seconde avait quelque chose de plus que la première

ce n'était pas seulement votre parole, c'était votre écriture. Pour nous, quel surcroît de bonheur! nous y avons trouvé non seulement l'image de votre âme, mais encore celle de votre main. Faites souvent de même, et donnez-nous souvent cette consolation, que vous vous êtes plu à nous donner alors. Nous n'osons plus vous presser de venir ici : l'Arménie est tellement désolée ! une autre tempête vient de s'élever dans son sein. Quelque part que l'on aille, on y voit des torrents de sang, des monceaux de cadavres, des maisons en ruine, des villes saccagées. Pour nous, qui semblons être à l'abri du danger, renfermé que nous sommes dans ce château, comme dans une horrible prison, cependant, la crainte où nous vivons perpétuellement, ces nouvelles qui nous apprennent chaque jour de nouveaux meurtres, cette continuelle attente de l'invasion des Isauriens, enfin la faiblesse de notre corps, faiblesse qui ne cesse de nous faire souffrir, nous empêchent d'être tranquille et sans inquiétudes. Cependant, même au milieu de ces calamités, c'est pour nous une grande consolation de recevoir des lettres qui nous informent du bon état de votre santé.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 79

#### AU PRÊTRE NICOLAS

*Arabisse, 406.*

C'est la preuve d'une ardente et sincère affection, que cette préoccupation au sujet de notre santé, malgré la distance qui nous sépare. Dernièrement, au milieu même de l'hiver, nous changions à chaque instant de demeure, et nous habitons tour à tour des villes, des vallées sauvages et des forêts; c'étaient les Isauriens qui nous chassaient ainsi de pays en pays. Enfin leurs ravages ont cessé, et voici qu'abandonnant le désert, nous nous sommes réfugié à Arabisse. Nous trouvons plus de sûreté dans la forteresse de cette ville que partout ailleurs : nous ne restons pas dans la ville même, mais bien dans le château; c'est un logement plus affreux qu'une prison. Non seulement en effet, nous avons pour ainsi dire, chaque jour la mort à nos portes, car les Isauriens portent partout le ravage, mettent tout à feu et à sang, et renversent les édifices; mais encore le peu d'étendue de cette contrée, et la multitude de ceux qui se retirent dans Arabisse nous font craindre une famine. De plus l'hiver et ces courses perpétuelles nous ont rendu malade, et si la violence de la maladie a cédé, nous en avons cependant encore les restes. Ce qui nous console au milieu de tant de maux et d'ennuis, c'est la sincère et vive affection que vous nous portez. Puisque vos lettres ont tant de charme pour nous, daignez donc nous écrire le plus souvent que vous le pourrez. Nous sommes bien loin de vous, il est vrai; mais la charité nous unit étroitement. Nous vous savons beaucoup de gré de vous être occupé des affaires de la Phénicie, malgré les troubles au sein desquels vous êtes. S'il vous vient des nouvelles de ce pays, n'hésitez pas à nous les transmettre. Personne n'ose venir jusqu'ici, parce que tous les chemins qui y conduisent, sont fermés. Si donc il est difficile de nous adresser des lettres, faites-le du moins aussi souvent qu'il vous sera possible. Dites-nous ce qui se passe en Phénicie, et donnez-nous des nouvelles de votre santé. Elle nous préoccupe vivement.

### LETTRE 70

#### AUX PRÊTRES MOINES APHTHONIUS, THÉODOTE ET CHÉRÉAS

*Arabisse, 406.*

Je voudrais vous voir ici : mais puisque tant d'obstacles s'y opposent, j'ose vous demander, vous supplier de me prêter le secours de vos prières, toujours si efficaces. C'est un secours que le temps ne peut affaiblir, que la distance ne peut empêcher; partout où se trouve un homme qui, comme vous, soit plein de confiance en Dieu, il lui est possible devenir puissamment en aide à ceux qui vivent loin de lui. Ne vous contentez pas de prier pour nous, donnez-nous aussi fréquemment des nouvelles de votre santé. Les flots sont de toute part soulevés contre nous, nous habitons un désert, nous sommes comme perpétuellement assiégé, sans cesse exposé aux coups des Isauriens, sans cesse menacé de mort : oui, chaque jour la mort nous menace, renfermé que nous sommes dans une forteresse semblable à une prison et épuisé de faiblesse : toutefois, malgré tant de circonstances pénibles, nous sommes consolé par votre ardente affection. Nous n'avons, il est vrai, vécu que peu de temps avec vous, mais assez pour apprécier la sincérité, la vivacité, la douceur, la fermeté, la solidité de cette affection que vous nous témoignez de loin comme de près. Aussi, bien qu'éloigné de vous et en proie à une telle affliction, nous nous reposons dans le souvenir de votre charité, comme dans un port à l'abri des orages. Votre affection, nous la regardons comme un précieux trésor. Depuis que l'hiver est passé, et que le printemps a reparu, la violence de la maladie a cessé; mais nous en avons encore les restes, qu'augmentent les troubles excités par les Isauriens. Instruits de tout cela, pensez souvent à nous, et quand vous le pourrez, écrivez-nous pour nous apprendre que vous vous portez bien.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 71

#### A MALCHUS

*De 404 à 407.*

Ne vous laissez pas abattre, et n'imputez pas à vos péchés le décès de votre bienheureuse fille. Elle vient d'aborder à un port calme et sûr, elle vient d'entrer dans cette vie qui n'aura pas de fin; arrachée aux flots de la vie présente, la voilà désormais debout sur le roc, et tous les biens qu'elle a recueillis, sont comme renfermés dans un trésor à l'abri de tout danger. Réjouissez-vous donc, tressaillez d'allégresse, soyez heureux, d'avoir offert au souverain Maître du monde l'âme de votre fille, comme un laboureur, un fruit bien mûr. Tel est le remède que vous devez employer, vous et votre vénérable épouse, sa mère, pour accroître la récompense que vous avez déjà mérité. L'excellente éducation que vous lui avez donnée, la résignation avec laquelle vous avez supporté sa mort, si belle et si touchante, vous obtiendront les plus magnifiques récompenses.

### LETTRE 72

#### A ALPHIUS

*Cucuse, 404.*

Malgré la distance qui nous sépare, nous nous réjouissons, nous tressaillons d'allégresse, en apprenant vos belles actions et cette grandeur d'âme que vous montrez envers tous ceux qui ont besoin de vos services. Nous voudrions vous voir de nos yeux et vous remercier de vive voix. Mais cela n'est point possible à cause des Isauriens qui ferment tous les chemins. Je sais bien que sans cela vous seriez ici, et que vous n'auriez rien négligé pour vous y rendre. Encore une fois, cela n'est point possible; et c'est pourquoi nous vous écrivons pour vous saluer et vous inviter à nous écrire chaque fois que vous le pourrez. Donnez-nous de bonnes nouvelles de votre santé et de celle de toute votre famille. Car, ici même, c'est pour nous une grande joie de recevoir de vos lettres.

### LETTRE 73

#### A AGAPET

*Cucuse, 404.*

Il y a longtemps que nous vous avons quitté, une longue distance nous sépare; mais la charité nous rapproche, nous sommes voisins l'un de l'autre, ou plutôt vous vivez dans notre pensée, et nous suivez partout où nous allons. Cette affection sincère, vive, ardente, que vous éprouvez pour nous, reste gravée profondément dans notre cœur. Nous aussi, nous ne laissons point s'affaiblir dans notre âme la bienveillance que nous vous portons : ni le temps, ni la distance ne peut la diminuer. Je vous invite donc à nous écrire aussi souvent que vous le pourrez pour nous donner des nouvelles de votre santé. Vous savez quel intérêt nous y prenons, et quelle est notre joie, quand nous recevons de vos lettres.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 74

#### A HÉSYCHIUS

*Cucuse, 404.*

Je désirais vous voir; et la crainte des Isauriens ne m'en aurait pas empêché, non plus que la mauvaise santé, s'il m'eût été permis d'aller où j'aurais voulu. Quant à vous, bien que vous soyez maître de vos actes, je ne vous, presse pas de quitter votre demeure pour nous venir voir. Sans doute la saison le permettrait, et d'ailleurs ce voyage n'exigerait pas un temps bien considérable. Mais je n'oserais vous dire de venir, à cause des Isauriens. Je vous prie donc de me donner souvent des nouvelles de votre santé; les incursions des brigands rie peuvent en effet y mettre obstacle. Procurez-nous donc cette joie, je vous prie : cela ne vous est pas difficile, et vous nous ferez le plus grand plaisir. Vous n'ignorez pas en effet combien nous vous serons reconnaissant de cette bonté et de cette bienveillance à notre égard.

### LETTRE 75

#### A ARMATIUS

*Cucuse, 404.*

Quoi donc ? vous nous permettez d'exiger de vos subordonnés tout ce dont nous pouvons avoir besoin; et ce que nous désirons pardessus tout, vous nous le refusez; vous ne nous écrivez pas, quand nous souhaitons si vivement d'avoir de vos nouvelles ! Ne savez-vous pas que c'est là le désir de tous ceux qui aiment véritablement, comme c'est aussi le nôtre ? Si donc vous voulez nous faire plaisir, seigneur très-vénéré, cessez, je vous en prie, d'enjoindre à vos hommes de nous obéir en ce qui regarde les besoins du corps; nous pouvons très-bien nous passer de tout ce qu'ils pourraient nous fournir. Car tout nous arrive en abondance et comme de source; mais procurez-nous vous-même ce plaisir que nous réclamons de vous; il vous suffit pour cela d'un peu d'encre et de papier. Donnez-nous, s'il vous plaît, de vos nouvelles et des nouvelles de toute votre maison. S'il eût été possible de nous rencontrer, je vous aurais pressé de venir ici; et je vous aurais demandé comme une grande faveur, à vous qui nous aimez tant, de vous montrer à nos regards. Puisque les Isauriens s'y opposent, consolez-nous du moins en nous écrivant; et c'est tout ce que nous exigerons de votre part.

### LETTRE 76<sup>1</sup>

#### A CHALCIDIE

*Cucuse, 404.*

Je souhaite fort, à la vérité, que mon seigneur le très-révérend prêtre demeure avec nous. Si, cependant, vous croyez avantageux qu'il se rende là-bas, j'aime mieux son absence et son éloignement des troubles au milieu desquels nous vivons que sa présence ici. Ne pensez donc pas qu'il y ait obstacle de notre part, si lui-même veut partir. Nous l'avons gardé jusqu'à ce jour, parce que la nature même de l'affaire ne nous paraissait pas exiger qu'il y fût, et que, d'autre part, nous aurions craint de le voir tomber entre les mains des Isauriens. Mais puisqu'il est tellement indispensable qu'il soit là-bas, nous l'exhortons à préparer son départ et nous le disposons à entreprendre ce voyage. Car, bien que séparés de corps, nous n'en serons pas moins étroitement unis par les liens de la charité. Pour ce qui vous concerne, je vous exhorte à ne point vous laisser aller au trouble au milieu des difficultés présentes. Plus les circonstances

---

<sup>1</sup> Les lettres qui précèdent ont été traduites par M. l'abbé E. JOLY.

## LETTRES DIVERSES

sont difficiles, plus aussi sera grand votre gain, plus seront grands le prix et la récompense que vous recevrez d'un Dieu plein d'amour pour nous, si vous supportez ce qui arrive avec courage et actions de grâces. Car, c'est ainsi que toutes ces choses deviendront plus faciles à surmonter et que le fruit acquis par votre patience sera abondant dans le ciel, en même temps que bien supérieur à toutes les souffrances endurées.

### LETTRE 77

#### A ASYNCRITIE

Déjà, antérieurement, j'ai fait savoir à votre révérence que nous vous comptons parmi ceux qui sont venus de coeur jusqu'ici, et maintenant nous vous répétons que vous êtes venue par l'intention et par la pensée. Car, si la faiblesse de votre corps vous a retenue au loin, aussi bien que les troubles qui ont envahi l'Arménie, nous qui connaissons vos désirs et votre volonté, nous continuons de porter le même jugement qu'auparavant sur vos dispositions. C'est pourquoi, ne négligez point de nous écrire fréquemment, de nous marquer si la maladie vous a quittée, et tout ce qui intéresse votre santé. Nous avons été fort affligé d'apprendre que vous étiez souffrante. Faites-nous donc savoir au plus vite si vous avez passé de la maladie à la santé, afin que nous soyons délivré de nos inquiétudes sur ce point.

### LETTRE 78

#### AU PRÊTRE ROMAIN

*Cucuse, 405.*

Ce n'est pas jusque dans l'Arménie seulement, ou dans la Cappadoce, mais jusque dans les régions les plus éloignées, qu'est parvenu le bruit de la charité et de la bienveillance que vous ne cessez de témoigner à notre égard, et le retentissement en a été plus éclatant que celui de la trompette. Aussi, nous nous glorifions de cette disposition de votre piété envers nous et nous ne cessons devons louer. Mais nous avons besoin que vous nous teniez au courant de votre santé. Car, bien que nous vivions dans ce désert où nous sommes si éloigné de vous, nous ne vous sommes pas moins uni par les liens de la charité, gardant pour votre révérence ces mêmes dispositions dont nous avons fait preuve dès le commencement, mais devenues plus vives et plus chaleureuses. A cet égard, ni le temps ni la distance n'ont pu nous rendre oublieux; ils ont produit l'effet tout contraire. Sachant cela, très-pieux et très-révéré maître, et songeant aux plaisirs que nous causeront vos lettres fréquentes, écrivez-nous des nouvelles de votre santé. Mais, avant tout, souvenez-vous de nous dans vos saintes prières afin que, même séparé de vous par de si longues distances, nous ressentions ici l'effet puissant de votre participation dans nos combats.

### LETTRE 79

#### A GEMELLUS

*Cucuse, 404 ou 405.*

Comment se fait-il donc, lorsqu'une si grande et si illustre cité voit chacun de ses jours devenus des jours de fêtes, – car c'est ainsi que j'appelle le temps de votre magistrature, – nous seul soyons plongé dans une tristesse plus grande, causée par ce long silence dans lequel vous vous renfermez ? Si quelqu'un de ceux qui appartiennent à la foule eût agi de la sorte, j'en eusse peut-être facilement trouvé la raison; mais ici je la cherche. La plupart des hommes ont coutume, lorsqu'ils parviennent à une position plus élevée, de concevoir un nouveau

## LETTRES DIVERSES

sentiment d'orgueil; mais pour vous, que la grandeur n'empêche point de considérer toutes choses avec philosophie, qui connaissez parfaitement la nature fragile et instable des choses humaines, qui n'êtes point déçu par le dehors et les apparences, qui jugez tout selon la réalité pure, je ne puis trouver la cause de ce silence. Car, je sais que vous nous aimez présentement autant que par le passé, plus même que par le passé. Pourquoi donc, étant ainsi disposé, êtes-vous demeuré muet pendant un temps si long ? C'est ce que je ne puis dire, et mes incertitudes s'augmentent précisément en raison de cela. Donnez-moi par une lettre l'explication de cette énigme, si cette explication ne vous est pas trop difficile ou désagréable. Et, avant toute lettre de votre part, dites aux porteurs de celle-ci, je veux dire à mon maître, le prêtre très vénérable et très pieux, et à ceux qui l'accompagnent, ce dont nous sommes persuadé, savoir qu'il n'y a rien dans ce silence qu'on doive imputer à votre négligence. Cette parole suffira pour qu'ils soient assurés du bienveillant accueil de votre magnificence.

### LETTRE 80

#### A FIRMIN

*Cucuse, 404.*

Votre manque de santé nous a causé grand dommage, puisqu'il nous a privé de votre présence; mais il n'a eu absolument aucun pouvoir sur notre affection. Car, il vous a suffi d'être venu une fois près de nous pour nous inspirer aussitôt le plus vif attachement. C'est ce qu'il ne faut attribuer qu'à vous-même qui, dès le début, vous êtes montré si fort affectionné et l'avez été sans mesure, ne nous laissant pas même le temps de délibérer; vous à qui il a suffi de vous présenter pour nous captiver et pour nous attacher à vous par les liens les plus puissants. Nous vous écrivons donc, et nous voulons vous apprendre ce que vous désirez surtout nous entendre dire. Quelles sont ces choses que vous voulez savoir? Notre santé est bonne. Nous avons accompli notre voyage avec sécurité. Nous vivons ici dans la paix et dans le plus grand calme. Nous jouissons de la bienveillance de tous, et nous goûtons une indicible consolation. Personne ne nous suscite de troubles; nul ne soulève d'embarras. Pouvez-vous être étonné que notre séjour dans cette ville soit si tranquille, après que notre route elle-même s'est achevée si heureusement ? Mais à votre tour, instruisez- nous de ce qui vous concerne, afin qu'après vous avoir réjoui par nos récits, nous nous réjouissons aussi en recevant des nouvelles de votre santé. Car, vous n'ignorez pas quel grand bonheur éprouvent ceux qui aiment lorsqu'ils peuvent apprendre quelque chose d'heureux concernant ceux qu'ils chérissent.

### LETTRE 81

#### AU PREMIER MÉDECIN HYMNÉTIUS

*Cucuse, 404.*

Nous ne cesserons jamais de vous louer devant tout le monde comme un homme excellent, comme le médecin le plus habile, et comme sachant aimer sincèrement. Car, toutes les fois que l'on vient à parler ici de ma mauvaise santé, vous vous trouvez mêlé nécessairement à nos discours, et parce que nous avons fait l'épreuve de votre science et de votre bienveillance, nous ne pouvons taire vos oeuvres merveilleuses, nous nous en faisons le héraut, avec un grand plaisir pour nous-même. Vous nous avez, en effet, inspiré un tel sentiment d'amitié que, bien que nous jouissions d'une bonne santé, nous donnerions encore beaucoup pour vous attirer ici, dans le seul but de vous voir. Mais, puisque cela est impossible, tant par suite des difficultés de la route que par la crainte des Isauriens, nous ne voulons pas quant à présent insister plus longtemps sur ce point. Nous vous demandons seulement de nous écrire souvent. Vous pourrez, par vos lettres fréquentes, nous procurer la joie que nous donnerait votre présence, en les imprégnant de cette douceur du miel qui est dans vos moeurs.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 82

#### A CYTHÉRIUS

*Cucuse, 404.*

Votre présence ici, près de nous, a été courte et, cependant, l'affection que nous avons conçue pour vous est grande, forte et profonde. Pour ceux qui savent ce qu'est l'amitié vraie, il n'y a pas besoin de la longueur du temps, et il est possible d'arriver au but dans un bref délai. C'est ce qui s'est rencontré pour nous puisque nous sommes aussi amis que si nous l'étions depuis fort longtemps. C'est pour cela que nous vous écrivons ce qui nous concerne, vous faisant savoir que nous avons santé, paix et tranquillité. Nous sommes persuadé que nous vous serons agréable, en vous écrivant ces choses. En retour, nous attendons de vous des lettres qui nous apportent la même joie. Ne craignez pas de nous écrire souvent et de nous donner de bonnes nouvelles de votre santé. De la sorte, vous nous réjouirez beaucoup, nous adressant sur cette terre étrangère les nouvelles que nous désirons recevoir souvent.

### LETTRE 83

#### A LÉONTIUS

*Cucuse, 404*

Nous sommes exilé de votre cité, mais non de votre charité. L'une de ces choses était en notre pouvoir; il était au pouvoir d'autrui que nous pussions demeurer ou qu'il nous fallût partir. Personne ne pourra nous priver du droit d'emporter, en quelque lieu que nous allions, le miel de votre charité. Nous nourrissons notre mémoire du souvenir de votre grande âme, réunissant votre zèle affectueux, votre prudence, votre bienveillance, votre hospitalité et toutes vos diverses qualités pour cri former une image qui soit celle de votre vertu. Mais, puisque vous nous avez, ainsi gagné et subjugué, et que, désirant votre présence, nous ne pouvons l'obtenir en ce moment, accordez-nous la consolation de vos lettres. Car votre esprit ingénieux pourra faire que, par la fréquence de vos lettres, nous croirons éprouver la joie de votre présence.

### LETTRE 84

#### A FAUSTIN

*Cucuse, 404.*

Nous sommes arrivé à Cucuse en bonne santé, – car nous commencerons cette lettre par où vous souhaitez de nous la voir commencer, – et nous avons trouvé le pays exempt de tout trouble, plein de loisirs et de paix, et personne qui nous soit ennemi ou qui gêne notre repos. Et il n'y a rien d'étonnant si notre situation. est. telle dans cette ville, puisque nous avons traversé la route la plus déserte, la moins sûre, la plus suspecte qui conduit en ce lieu, sans difficulté et sans terreur, jouissant d'une sécurité plus grande qu'au milieu des villes les mieux policées. Pour ces bonnes nouvelles que nous vous envoyons, donnez-nous; à titre de récompense, des lettres fréquentes concernant votre santé; car, au milieu de notre profonde tranquillité, nous nous rappelons sans cesse la noblesse de votre esprit, votre loyauté, votre haine du mal, la franchise de vos discours, enfin toutes ces vertus qui forment comme une prairie émaillée, et nous gardons ce souvenir, le portant avec nous en quelque endroit que nous allions, animé pour vous d'une affection qui dépasse toute limite. Aussi, désirons-nous que vous veniez ici et que nous puissions vous voir; mais, puisque cela est impossible, nous

## LETTRES DIVERSES

tournerons d'un autre côté notre voile, en vous demandant la consolation de vos lettres. Ce sera pour notre esprit un grand soulagement, si nous recevons de vous de fréquentes lettres et de bonnes nouvelles de votre santé.

### LETTRE 85

A LUCIUS, ÉVÊQUE

404.

Bien que nous soyons séparé par de longues distances de votre piété, nous n'avons pas cependant ignoré l'aversion que vous avez montrée pour les oeuvres des méchants, ni combien vous avez gémi sur ceux qui sont les auteurs de si grandes énormités et qui ont rempli la terre de tant de scandales. C'est pourquoi nous vous rendons des actions de grâces et nous ne cessons de vous féliciter et de vous glorifier, parce que, au milieu de si grandes infamies des méchants, lorsque tant d'autres se laissaient entraîner au précipice ou briser contre les écueils, vous n'avez jamais cessé de marcher dans le droit sentier, blâmant le mal qui se faisait et vous séparant de ceux qui les commettaient, ainsi qu'il était convenable. Nous vous exhortons donc à persévérer dans cette louable ardeur, et même à donner un accroissement à votre zèle; car vous savez combien est grand le salaire, quelles sont les récompenses et quelles sont les couronnes réservées à ceux qui, malgré les agitations, ont gardé la droiture et se sont efforcés de corriger les maux présents. Et, bien qu'en petit nombre, si vous avez résolu de demeurer fermes, vous vaincrez, sans nul doute, le grand nombre de ceux qui se glorifient dans leur malice. Il n'est rien de plus fort que la vertu et la disposition où vous êtes de chercher cela seul qui affermit les Eglises. Ayant donc déjà une disposition d'esprit propre à vous attirer le puissant secours de Dieu, faites encore appel à votre propre énergie, et, pour la fermeté de votre sentiment, vous serez un rempart très-fort pour toutes les Eglises de la terre.

### LETTRE 86

A MARÈS, ÉVÊQUE

404.

Lorsque commença cette tempête, qui a jeté le trouble dans l'Eglise, votre intégrité et votre constance ne nous ont point échappé, et maintenant que le mal s'est accru, nous savons que votre piété persévère dans les mêmes voies. A cause de cela, séparé par une si grande distance, nous vous adressons en retour le tribut de salutations qui vous est dû; nous vous louons et nous vous félicitons, parce que, la plupart ayant échoué contre les écueils au temps où toute justice était violée à l'égard des Eglises, vous avez suivi une voie opposée à celle du grand nombre, en vous éloignant des audacieux et gardant une liberté digne. Considérant la grandeur de cette conduite courageuse, qui vous écarte des méchants, et sachant que votre fermeté et votre constance sont le prélude du redressement des pervers autant que le moyen d'y parvenir, nous vous exhortons à vous montrer fort, ainsi qu'il vous convient, et à fortifier les autres autant qu'il est en vous. De la sorte, votre attitude nous viendra en aide dans la lutte; car Dieu lui-même, qui vous a donné une volonté droite lorsque tout était confusion autour de vous, vous accordera également la force qui vient de lui.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 87

A EULOGIUS, ÉVÊQUE

404.

Bien que nous soyons parvenu aux extrémités les plus reculées de la terre habitable, nous ne pouvons oublier votre charité; nous l'emportons avec nous en quelque endroit que nous allions. Vous nous avez tellement gagné et captivé, très-pieux et très-vénéral maître, que, relégué maintenant à Cucuse, dans le lieu le plus désert de toute la terre, nous ne cessons de faire mention de votre excellence, de votre douceur, de vos moeurs aimables, de la franchise de votre esprit, de votre ardeur, de votre véhémence, de votre zèle plus brûlant que le feu, de toutes vos autres vertus, et, repassant tout cela dans notre mémoire, nous publions devant tous la fermeté de vos résolutions, la constance que vous avez montrée contre les ennemis des Eglises, qui ont rempli toute la terre de tant de scandales. Toutefois, il n'est pas besoin ici de nos paroles, puisque vous-même vous avez parlé par vos livres à tous ceux qui habitent l'Orient et à ceux qui vivent dans les contrées les plus lointaines, d'une voix plus éclatante que le son de la trompette. Aussi, nous vous rendons grâces pour cela, nous vous glorifions, nous vous félicitons, et nous vous exhortons à demeurer dans ces mêmes dispositions de zèle; car la louange n'est pas égale pour celui qui reste dans le droit chemin, en des circonstances où les affaires suivent leur cours ordinaire, et pour celui que rien ne peut faire dévier, qui se montre inébranlable, malgré le nombre de ceux qui entreprennent de bouleverser les Eglises, en s'éloignant d'eux avec une fermeté virile et digne. Et ce n'est pas là un faible moyen, mais un très-puissant moyen de corriger le mal. Que si votre piété persévère dans ces sentiments, tous nos seigneurs très-vénéralés et très-pieux les évêques de la Palestine s'attacheront à vos pas, je ne puis en douter. Et je suis convaincu que dans ce retour au bien, de même que le corps suit la tête, ainsi vous les attacherez, vous les enchaînerez par la douceur de votre charité, ce qui sera la preuve la plus grande de votre vertu.

### LETTRE 88

A JEAN, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM

Nous sommes exilé à Cucuse, mais nous ne sommes pas exilé de votre charité. L'une de ces choses était au pouvoir d'autrui, l'autre en .notre pouvoir. C'est pourquoi, vivant ici à une si grande distance de vous, nous vous écrivons pour vous exhorter de garder cette "même piété et ce même courage que vous avez montrés dès le commencement en rejetant ceux qui ont rempli les Eglises de tant de troubles, et afin que la fin soit digne du commencement, ou plutôt afin qu'elle soit encore beaucoup plus glorieuse. Car, ce n'est pas une légère récompense qui vous attend si, comme il convient, vous rejetez ceux qui ont déchaîné une si grande tempête et qui ont rempli de tant de scandales la terre presque entière, si vous n'avez avec eux rien qui vous soit commun. Là est la sécurité des Eglises, leur rempart assuré; là est votre récompense et le prix du combat. Donc, sachant toutes ces choses, Maître très-vénéral et très-pieux, efforcez-vous de consolider les Eglises en attendant la récompense la plus riche, et souvenez-vous continuellement de nous qui aimons de toutes nos forces votre piété et qui attendons tout de votre bienveillance, parce que nous avons appris par vos livres elles-mêmes de quelle grande charité vous êtes animé pour nous.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 89

#### A THÉODOSIUS, ÉVÊQUE DE SCYTHOPOLIS

*Cucuse, 404.*

Si l'on considère la distance qui nous sépare de vous, nous sommes bien éloigné; mais par la charité nous sommes tout proche et voisin, et notre âme elle-même est unie à la vôtre. Car, il en est ainsi pour ceux qui aiment le lieu n'est point un obstacle, la longue distance n'est pas un empêchement, mais la charité parcourt de son vol toute la terre pour vivre avec ceux qui sont aimés. C'est ce dont nous faisons maintenant l'expérience, emportant partout dans notre esprit la pensée de votre personne. Et aussi, nous vous exhortons à agir comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour, et comme vous le faites maintenant encore, consolidant les Eglises et augmentant tant à la fois votre gloire, repoussant avec une énergie digne de vous ceux qui ont suscité tant de troubles dans toute la terre et qui ont bouleversé les Eglises. Quand vous, et tous ceux que la contagion n'a pas atteints, vous résisterez à ceux qui ont commis de tels forfaits et refuserez d'avoir avec eux rien de commun, alors nous commencerons à voir s'éloigner l'orage, alors la paix sera rendue aux Eglises, alors viendra le remède de tous les maux présents. Considérez donc la récompense et les couronnes qui vous sont réservées, efforcez-vous de déployer la fermeté qui convient en de telles circonstances et souvenez-vous sans cesse que nous vous aimons. De la sorte vous nous réjouirez grandement.

### LETTRE 90

#### A MOÏSE, ÉVÊQUE

*404.*

Je sais qu'il n'est pas besoin de vous écrire pour vous exhorter à faire preuve d'une fermeté digne et à fuir ceux qui ont commis tant d'iniquités contre les Eglises en remplissant de troubles toute la terre; vous l'avez montré par vos oeuvres. Mais parce que, de tout temps, et en toute circonstance je me suis empressé de vous offrir mes salutations, maintenant aussi je vous exhorte à vous armer de la fermeté nécessaire pour repousser ceux qui ont commis de tels excès et pour exhorter les autres à vous imiter. Car, la récompense sera grande si vous savez, comme il convient, vous détourner de ceux qui ont soulevé une si grande tempête et rempli le monde de milliers de scandales, et ce sera par là que l'état des affaires recevra la plus grande amélioration. Souvenez-vous toujours que nous vous aimons beaucoup. Vous savez quelles ont toujours été et quelles sont encore nos dispositions à l'égard de votre piété.

### LETTRE 91

#### AU PRÊTRE ROMAIN

*Cucuse, 404.*

Il était digne de vous, de votre esprit noble, élevé et sage, de ne point oublier notre amitié au milieu d'un tel bouleversement, mais de rester inébranlable et de nous garder une affection constante. Car c'est là ce que nous avons appris clairement de ceux qui sont venus jusqu'ici, ce que nous n'ignorions pas avant de l'apprendre des autres. Nous connaissons la fermeté et la constance de votre esprit, la fixité et la solidité de vos résolutions. C'est pourquoi, nous rendons de grandes actions de grâces à votre religion et nous encourageons votre piété, vous demandant comme une faveur signalée de nous écrire souvent, lorsque vous en aurez la possibilité, puisque vous savez quelle grande consolation nous éprouvons sur cette terre étrangère lorsque nous recevons des lettres qui nous annoncent de bonnes nouvelles de

## LETTRES DIVERSES

votre santé. Nous désirons vivement que votre religion conserve sa santé et sa vigueur, puisque votre santé est pour plusieurs le bâton de secours, l'appui, le port du salut, et la première cause de mille bonnes actions.

### LETTRE 92

#### A MOÏSE, PRÊTRE

404 à 40.

L'excès des louanges contenues dans les lettres de votre révérence surpasse de beaucoup notre néant. C'est pourquoi, laissant de côté ces choses, je vous demande de ne point cesser de prier pour le bien général des Eglises et pour notre bassesse auprès d'un Dieu plein d'amour pour les hommes, afin qu'il mette un terme aux maux qui ont envahi la terre. Car la situation présente réclame seulement des prières, et surtout les vôtres qui ont un grand crédit devant Dieu; ne négligez pas de les renouveler assidûment, et ne craignez pas de nous écrire souvent, lorsque vous en aurez la liberté, puisque la route n'est pas longue jusqu'ici. Nous désirons vivement des nouvelles de votre santé, parce que cette santé est la force et la consolation de plusieurs. La durée de votre vie serait nécessaire en tout temps, mais elle l'est surtout maintenant dans une telle tempête et de si épaisses ténèbres, afin que, comme un phare brillant, vous éclairiez ceux qui sont ballottés par l'orage et par les flots. Réjouissez aussi notre coeur en nous envoyant de fréquentes lettres et des nouvelles de votre santé; ce ne sera pas pour nous une médiocre consolation d'être sans cesse informé de tout ce qui concerne votre révérence.

### LETTRE 93

#### A APHTHONIUS, THÉODOTE, CHÉRÉAS, PRÊTRES ET MOINES, ET A TOUTE LEUR COMMUNAUTÉ

La présence de ceux qui sont aimés est pour ceux qui aiment un grand soulagement dans leurs douleurs. Le bienheureux Paul, qui portait souvent ou plutôt toujours dans sa pensée toutes les contrées habitées par les fidèles, qui ne voulait se décharger de ce fardeau ni dans les liens, ni dans les entraves, ni dans le temps même où il paraissait devant ses juges, ce qu'il témoigne lorsqu'il dit : *Parce que je vous porte dans mou coeur, et dans mes liens, et dans la défense et dans la confirmation de l'Evangile, (Phil 1,7)*, cependant désirait avec ardeur la présence de corps, puisqu'il parle ainsi : *Eloigné de vous pour ion temps, non de coeur, mais de corps, nous désirons avec plus de force de voir votre face. (I Thes 2,17)* Nous éprouvons ces mêmes sentiments, et nous souhaitons ardemment la présence de ceux que nous avons déjà vus, et celle de ceux que nous n'avons pas encore vus. Mais, puisque ce désir ne peut être satisfait présentement à cause de la longueur de la route, de la saison, de la crainte des voleurs, et aussi parce qu'il ne nous est pas facile de sortir de notre demeure pour entreprendre de longues pérégrinations, nous nous contentons de vous envoyer les salutations qui vous sont dues, vous sollicitant d'abord et vous demandant, à titre de grâce singulière, de vous souvenir de prier continuellement pour nous, de vous- prosterner devant le Dieu des miséricorde, avec ferveur et avec larmes, pour notre humilité. Vous qui avez fui les flots agités des affaires humaines, qui avez échappé au tourbillon des maux présents et à l'obscurité qu'ils engendrent, qui avez abrité vos âmes dans le port de la vraie philosophie comme dans un lieu sûr et exempt de l'agitation des mers, qui avez fait de la nuit le jour par vos veilles sacrées, et un jour plus éclatant que celui auquel les autres donnent ce nom; accordez-nous dans nos combats le secours de vos prières, ainsi qu'il est juste. Placé à de si grandes distances nous pourrions néanmoins en ressentir l'efficacité; ni le lieu, ni le temps ne nous priveront de cet appui. Combattez donc avec nous et tendez-nous la main à l'aide de vos prières. C'est la manière la plus puissante d'exercer la charité. En même temps que vous prierez pour nous, ne craignez pas de nous transmettre des nouvelles de votre santé; nous y trouverons une grande

## LETTRES DIVERSES

consolation, nourrissant notre esprit du souvenir de votre charité et vous ayant en quelque sorte devant les yeux, comme si vous étiez présents. Car l'amour véritable peut ainsi retracer les traits des absents. Et de la sorte, même dans ce désert aride où nous vivons, nous éprouverons une grande joie.

### LETTRE 94

#### A PENTADIE, DIACONESSE

*De 404 à 405.*

Je connaissais déjà votre charité pour nous, l'ayant apprise par vos oeuvres; mais elle est devenue aujourd'hui plus manifeste par tout ce que vous m'avez écrit. Nous vous louons grandement, non pour cela seul que vous nous avez écrit; mais parce que vous nous avez mandé tout ce qui était arrivé. Vous avez prouvé que vous avez confiance en nous, et que vous avez souci de nos affaires. C'est pourquoi nous avons tressailli, nous nous réjouissons, et notre esprit est dans l'allégresse; nous éprouvons une très-grande consolation, même au milieu de ce désert, à cause de votre force, de votre constance, de votre fermeté inébranlable, de votre prudence, de la liberté de votre parole, de votre confiance sublime qui a couvert de confusion nos adversaires et causé au démon une plaie mortelle. Vous avez fortifié ceux .-qui combattaient pour la vérité; comme un guerrier généreux, vous avez élevé sur le champ de bataille un glorieux trophée; vous avez moissonné une victoire éclatante, et vous nous avez rempli d'une joie si grande, que nous ne pensions plus habiter un pays étranger, une terre étrangère, un désert; mais qu'il nous semblait être là, être avec vous et nous rassasier auprès de vous de la vertu de votre âme.

Réjouissez-vous donc et soyez dans l'allégresse d'avoir remporté une telle victoire, dompté si facilement la rage de ces bêtes farouches, mis un frein à ces langues impudentes, et fermé ces bouches furieuses. La vérité pour laquelle vous avez combattu, pour laquelle vous avez été immolée, triomphe de la calomnie avec un petit nombre de paroles; mais le mensonge qui s'enveloppe dans les mille détours du langage, succombe et disparaît, n'ayant pas plus de consistance que la toile de l'araignée. Réjouissez-vous donc et soyez dans l'allégresse, – car je ne cesserai pas de répéter ces mêmes paroles, – prenez courage et ranimez vos forces, et vous vous rirez de toutes les embûches qui vous sont tendues par de tels adversaires. Car, plus leurs coups sont cruels, plus ils se font à eux-mêmes des blessures profondes, tandis que leurs injustices ne vous atteignent pas. Comme les flots se brisent contre le rocher, ainsi se brise contre votre fermeté leur rage impuissante, et cependant ils accumulent sur leurs têtes des châtiments épouvantables. Ne craignez donc pas leurs menaces, ni leurs grincements de dents, ni l'ivresse de leurs colères, ni leurs regards qui respirent le meurtre depuis que la perversité leur a donné la cruauté des bêtes sauvages. Celui qui jusqu'à ce jour vous a délivrée de leurs nombreuses embûches, vous établira encore dans une sécurité plus grande, parce que vous vous serez montrée vaillante, et vous direz aussi : *Les flèches des méchants sont devenues la cause de leurs plaies, et la puissance de leur langue s'est tournée contre eux.* (Ps 68,8) C'est ce qui est arrivé et ce qui arrivera de nouveau, afin que vous receviez une récompense plus grande, que vous remportiez une couronne plus brillante, et qu'eux-mêmes, éloignés du repentir, se préparent un châtiment plus redoutable. Quel genre d'embûches ont-ils omis ? quelle sorte de machinations n'ont-ils pas employées lorsqu'ils ont entrepris d'ébranler votre fermeté, votre fidélité à Dieu, lorsqu'ils ont attaqué votre âme généreuse et forte ? Ils vous ont conduite sur la place publique, vous qui ne connaissiez que l'église et le secret de votre demeure, de la place publique au tribunal, du tribunal à la prison. Ils ont aiguisé la langue des faux témoins, ils ont forgé des calomnies impudentes, ils ont perpétré des meurtres, ils ont fait couler le sang à flots, ils ont fait périr de jeunes hommes par le fer et par le feu, ils ont couvert de plaies, d'outrages et de tortures diverses des citoyens nombreux et considérables par le rang, ils ont tout osé pour arriver à vous forcer et à vous contraindre par la terreur de, dire le contraire de ce que vous aviez vu. Comme l'aigle qui s'élève dans les airs, vous avez rompu leurs filets, vous élevant vers les hauteurs de la liberté, ne vous laissant point circonvenir, mais dévoilant les sycophantes au sujet de cette accusation d'incendie sur laquelle les misérables et les insensés fondaient leur espoir. Rappelez-vous donc tout ce passé, ces flots, cette tempête soulevée contre vous, cette mer agitée et furieuse au milieu de laquelle vous avez navigué avec calme, et attendez dans

## LETTRES DIVERSES

un bref délai le port et les couronnes. Et, puisque vous voulez aussi que nous vous parlions de nous, sachez que nous sommes vivant, que nous sommes en bonne santé, que nous sommes exempt de toute maladie. Si nous étions malade, nous n'aurions pas besoin d'autre remède pour nous rendre la santé que votre piété et votre charité sincère, ardente, ferme, inébranlable ! Mais, parce que nous aimons à apprendre fréquemment des nouvelles de votre santé et de votre sécurité pont tout ce qui vous concerne, nous vous exhortons, ainsi que vous avec coutume de le faire, sans attendre nos exhortations, à nous écrire très souvent sur votre santé, sur toute votre maison, sur tout ce qui vous touche. Vous savez combien est grand notre souci pour vous et pour votre maison bénie.

### LETTRE 95

#### A PAEANIUS

Les événements survenus sont déplorable; il ne faut pas pleurer sur ceux qui en ont été les victimes et qui ont souffert avec courage, mais sur ceux qui en sont les auteurs. De même que les animaux sauvages les plus difficiles à percer du trait mortel, emportés par leur impétuosité et tombant sur la pointe du glaive, en font pénétrer le tranchant jusqu'au plus profond de leurs entrailles, de même ceux dont l'audace accomplit de tels forfaits attirent sur leur tête les rudes tourments de la géhenne. S'ils se glorifient de ce qu'ils ont fait, ils sont d'autant plus misérables et dignes de plus de larmes, parce que de la sorte ils se préparent des châtiments plus grands. Ce sont ceux-là qu'il faut pleurer sans cesse; mais on doit se réjouir avec ceux qu'ils ont immolés et qu'attendent dans le ciel les couronnes et le prix du combat, on donnera ainsi la preuve la plus grande et la plus manifeste du coup mortel porté au démon. Et s'il n'avait pas reçu ce coup mortel, il n'aurait pas poussé de si grands cris par la bouche de ceux qui lui obéissent. Envisageant toutes ces choses, mon maître vénéré, vous en tirerez une grande consolation. Ecrivez-nous souvent touchant votre santé. Nous aurions le désir de voir et d'embrasser votre tête chérie, mais puisque cela ne nous est pas permis, nous attendons de vos bons sentiments que vous nous écrirez souvent concernant votre santé, et que sur ce point, vous vous montrerez bienveillant pour ceux qui nous aiment.

### LETTRE 96

#### A AMPRUCLA, DIACONESSE, ET A CELLES QUI VIVENT AVEC ELLE

*Cucuse, 404.*

Les flots se précipitant contre les rochers ne peuvent les ébranler, même légèrement, mais ils se brisent par la violence du choc et disparaissent. C'est ce qui s'est accompli à votre égard et à l'égard de ceux qui vous tendent des embûches vainement et sans succès. Car vous avez acquis auprès de Dieu un grand crédit, devant les hommes une grande gloire; sur eux, au contraire, sont venus la condamnation, la honte et l'opprobre. Telle est la nature de la vertu et du vice; celle-là, lorsqu'elle est combattue, prospère davantage; celui-ci, lorsqu'il entame la lutte, devient plus faible et plus facile à renverser. Puis donc que les événements survenus vous ont fourni un grand sujet de vous consoler, réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse et prenez courage. Vous savez quelles récompenses sont proposées à votre vertu pour ce combat dans lequel vous êtes engagées et quels biens vous attendent si vous supportez avec force et actions de grâces tout ce qui petit vous arriver, je veux dire ces biens que l'œil de l'homme n'a point vus, que son oreille n'a pas ouïs, ni son cœur ressentis. Les tribulations passeront et disparaîtront avec la vie, la récompense sera immortelle. Et, avant même que vous obteniez la récompense, vous goûterez ici-bas une grande joie, vous nourrissant de l'espoir d'une bonne conscience et de l'attente des couronnes qui vous sont réservées. Tout cela, vous n'aviez pas besoin de nos lettres pour vous l'apprendre; mais en vous l'écrivant nous avons donné plus de longueur à cette épître, et nous savons que vous désirez fort de recevoir nos lettres, que vous

## LETTRES DIVERSES

les souhaitez par-dessus tout, et que vous me reprochez toujours de ne pas vous écrire assez. Nous ne pourrions rassasier votre désir, alors même que nous vous écrivions tous les jours, tant vous semblez ne vivre que par nos lettres. Que Dieu vous accorde en cette vie et en l'autre le prix et la récompense d'une si grande charité pour nous ! De notre côté, nous ne cesserons point de vous envoyer nos lettres toutes les fois que nous en aurons la possibilité; et ce sera pour nous un grand bonheur de vous adresser souvent par écrit nos salutations. Car, nous gardons sans cesse pour vous ce même sentiment de charité que vous avez su nous inspirer d'abord, et qui est devenu encore plus vif. Et si nous demeurions encore éloigné de vous pendant un temps plus long, ce sentiment ne pourrait s'affaiblir; nous vous portons partout dans notre pensée, admirant votre courage et la fermeté de votre esprit. Ecrivez-nous fréquemment des nouvelles de votre santé et de toute votre maison, afin que nous en éprouvions ici une grande consolation.

### LETTRE 97

A HYPATIUS, PRÊTRE

*Cucuse, 401.*

Vous n'ignorez pas, mon seigneur très-vénéré, quelles grandes récompenses nous vaudront les souffrances endurées pour Dieu, quelles palmes et quelles couronnes ! Que rien donc ne vous trouble dans tout ce qui peut arriver, puisque les pleurs conviennent seulement à ceux qui font le mal, eux qui attirent sur leurs têtes des châtiments sans nombre. Pour vous, comme il sied à votre caractère, armez-vous de force et vous détruisez leurs embûches et leurs machinations plus facilement que la toile de l'araignée. Ecrivez-nous fréquemment pour nous donner de bonnes nouvelles de votre santé, car nous recevons une grande consolation, vivant dans cette terre étrangère, si nous obtenons quelques lignes de votre révérence.

### LETTRE 98

A CHALCIDIE

*Cucuse, 404.*

J'ai éprouvé une douleur bien vive en apprenant que vous êtes dans un si mauvais état de santé. Car vous savez, très noble et très pieuse dame, combien nous sommes préoccupé de ce sujet. C'est pourquoi, afin de nous enlever le tourment de l'inquiétude, ayez soin de nous faire savoir par la première personne qui viendra ici si la maladie vous a quittée et si vous êtes revenue à une entière santé, puisque, dans ce lieu désert, nous ressentons une joie peu commune lorsque nous recevons des nouvelles de votre santé, de votre tranquillité d'esprit, de vous qui nous aimez avec tant de sincérité. Sachant donc quel bonheur nous causera votre lettre, ne tardez pas, n'apportez aucun délai, mettez-vous aussitôt à l'oeuvre, et de même que vous nous avez jeté dans la tristesse en nous annonçant votre maladie, de même vous nous remplirez d'allégresse en nous annonçant votre retour à la santé.

### LETTRE 99

A ASYNCRITIE

*Cucuse, à ce que l'on croit, en 405.*

Je n'ai rien tant à coeur que de vous écrire souvent. Je n'ai point oublié votre bienveillance, ni l'honneur et le respect que vous m'avez toujours témoignés; en quelque

## LETTRES DIVERSES

endroit que j'aïlle, j'en emporte partout le souvenir, qui se ravive sans cesse. Si je ne vous écris pas aussi souvent que je le voudrais, et seulement à de rares intervalles, ne l'imputez pas à ma négligence, mais à des circonstances impérieuses et à l'état des routes présentement impraticables pour les voyageurs. Sachant donc qu'il en est ainsi, dame très-noble et très-distinguée, soit que nous vous écrivions, soit que nous gardions le silence, soyez toujours persuadée de la persévérance de nos bonnes dispositions à votre égard.

### LETTRE 100

A MARCIEN ET MARCELIN

*Cucuse, à ce que l'on croit, en 404.*

La même cause qui vous a fait garder un long silence nous a fait observer un silence pareil, de bouche non de pensée. Par la pensée nous vous écrivions, nous adressons sans cesse nos salutations à vos esprits si nobles et si suaves, et gravant vos traits dans notre âme, nous emportons partout votre image; tel est le propre d'une amitié sincère. Sachant cela, seigneurs très-chers et très-honorés, adressez-nous, lorsque vous le pourrez, des nouvelles de votre santé et soyez assurés que, malgré votre silence, nous porterons le même jugement sur votre charité que si vous nous aviez écrit, ne tenant compte que de votre intention et de votre désir.

### LETTRE 101

A SÉVÈRE, PRÊTRE

*De l'an 404 à 407.*

Bien que nous habitions dans le lieu le plus désert, nous avons souvent écrit à votre suavité, et nous ne cessons de demander à ceux qui viennent ici des nouvelles de votre santé. Pour vous, je ne sais pourquoi vous demeurez si longtemps dans le silence, vous qui nous aimez jusqu'à l'excès et qui pourriez profiter, du bon vouloir de ceux qui viennent jusqu'à nous. Toutefois, nous nous l'appelons l'ardeur, la franchise, la sincérité des dispositions que vous avez toujours montrées à notre égard et nous trouvons dans ce souvenir un grand soulagement, malgré ce silence obstiné. Quoi qu'il en soit, nous voulons aussi jouir des lettres fréquentes que vous nous enverrez concernant votre santé, et apprendre de votre bouche et de votre main ce que nous apprenons seulement par d'autres. Donnez-nous donc cette satisfaction, maître très vénéré, puisque vous n'ignorez pas quelle grande joie vous nous procurerez. Mais, soit que nous vous écrivions, soit que nous ne vous écrivions pas, nous nous rappellerons toujours, en quelque lieu que nous soyons, la charité dont nous avons fait preuve en tout temps pour votre piété, car ce souvenir est pour nous-même une cause de joie très-grande.

### LETTRE 102

A THÉODOTE, LECTEUR

*Peut-être en 406.*

Que dites-vous ? Est-ce que la fureur des flots a dépassé votre attente et que, pour ce motif, vous êtes dans la douleur? Tout au contraire, il faut pour cette raison vous réjouir et témoigner votre allégresse, ainsi que faisait le bienheureux Paul lorsqu'il disait: *Et non seulement cela, mais nous nous glorifions dans nos tribulations* (Rom 5,3); ou bien encore *Je me réjouis dans mes souffrances*. (Col 1,24) Plus la tempête sera grande et terrible, plus aussi le gain sera abondant, plus seront brillantes les couronnes accordées à la patience et magnifiques les prix du combat. Pour vous j'ai confiance en vous, parce que je connais votre fermeté, votre constance, votre solidité. Mais vos persécuteurs me font beaucoup de peine, je

## LETTRES DIVERSES

ne puis voir sans pleurer que des gens qui devraient vous consoler se conduisent à votre égard en ennemis. Une' chose pourtant m'afflige en ce qui vous concerne, c'est le mauvais état de vos yeux dont je vous engage à prendre le plus grand soin, parlez-en aux médecins et ne négligez rien de votre côté. Car, je l'ai dit, pour les tribulations qui fondent sur vous, il faut vous réjouir et je me réjouis avec vous, parce que je n'ignore pas quel fruit vous retirerez de la patience. Que rien donc de ce qui arrive ne vous décourage et ne vous trouble: le péché seul est un mal véritable, et tout le reste, pour celui qui veille et demeure dans la sobriété, est une occasion de gain qui vous vaudra les biens ineffables et surabondants du ciel. Ayant tous les jours entre les mains une telle source de richesses, réjouissez-vous donc, soyez dans l'allégresse, et ne craignez point de nous écrire souvent. Nous souhaiterions que vous fussiez avec nous; mais la saison d'hiver, aussi bien que la saison d'été, vous seraient funestes, et nous craindriions de vous exposer aux intempéries de l'air, surtout à cause de vos yeux malades. Employez tous vos soins pour les guérir et faites-nous savoir, en nous écrivant fréquemment, si leur état s'améliore un peu, afin qu'éloigné de vous par une si grande distance nous éprouvions ici quelque joie en apprenant ces nouvelles.

### LETTRE 103

A AMPRUCLA, DIACONESSE, ET A CELLES QUI VIVENT AVEC ELLE

*Cucuse, 404.*

Bien que je sois séparé de vous par une grande distance, je n'en suis pas moins instruit de vos actions illustres et pleines de courage, aussi bien que ceux qui sont présents, et je vous félicite grandement de cette force, de cette patience, de cette fermeté inébranlable, de votre volonté qui a la résistance du diamant, de votre hardiesse et de la liberté de vos paroles. C'est pourquoi, je ne cesse de vous proclamer bienheureuse pour le temps présent et pour les biens qui vous sont réservés dans le siècle futur, biens ineffables qui surpassent toute pensée et tout langage humains. Mais vous nous avez contristé parce que, dans cet éloignement où nous nous trouvons, vous n'avez pas daigné nous écrire. Cependant, je sais que ce n'est point l'effet de la négligence et je connais, soit que vous écriviez soit que vous gardiez le silence, votre charité ardente et sincère, forte et solide, exempte de tromperies et de ruse. Je sais qu'il vous aura manqué quelqu'un pour écrire; mais vous pouviez le faire dans la langue de votre pays et de votre propre main. Vous n'ignorez pas combien nous désirons recevoir de votre piété des lettres fréquentes, nous souhaiterions d'avoir chaque jour des nouvelles de votre santé, ce serait pour nous une précieuse consolation dans ce désert, au milieu de ces vicissitudes présentes. Or, puisque vous savez, très-noble et très-religieuse dame, quel est notre désir, ne négligez pas de nous accorder cette grâce singulière. De nombreux visiteurs sont venus ici, partis de divers lieux; mais je ne vous fais pas un reproche de ce qu'ils ne nous ont pas apporté de lettres de votre révérence, puisqu'il est vraisemblable qu'ils étaient inconnus de votre piété. Maintenant que vous avez toute facilité pour écrire, nous désirons vivement, après ce qui est arrivé, recevoir de vos lettres. Ayez donc soin de réparer ce qui a manqué dans le passé et de nous faire oublier votre long silence en nous écrivant souvent, en nous accablant d'une pluie de lettres.

### LETTRE 104

A PENTADIE, DIACONESSE

*404 ou 405.*

Je vous félicite des couronnes que vous avez tressées pour vous-même et que, maintenant encore, vous vous préparez lorsque, dans votre grandeur d'âme, vous êtes disposée à tout souffrir pour la vérité. C'est Dieu lui-même qui vous couvrira de son bouclier et vous protégera de sa force : *Combattez jusqu'à la mort pour la vérité*, dit l'Écriture, *et le Seigneur combattra pour vous.* (Ec 4,33) Et cela s'est accompli. Vous avez combattu le bon combat; vous avez remporté les palmes que le ciel décerne, et je me réjouis à cause de cela.

## LETTRES DIVERSES

Mais parce que j'ai appris que vous songez à partir et à vous éloigner des lieux où vous êtes, j'exhorte votre révérence à n'entretenir aucune pensée de ce genre et à ne point former de telles résolutions, d'abord parce que vous êtes le soutien de la ville dans laquelle vous demeurez, l'appui, le rempart inexpugnable, le port assuré pour tous ceux que la lutte fatigue, et ensuite pour ne point laisser échapper de vos mains la récompense, le grand gain, les riches trésors que vous amassez chaque jour par votre simple présence dans cet endroit. Ceux qui vous voient, ceux qui entendent le récit de vos oeuvres n'en retirent pas eux-mêmes un médiocre avantage, et pour vous, vous savez quelle récompense vous est réservée. Je vous exhorte donc, comme je l'ai dit, à demeurer où vous êtes, puisque vous avez fait l'expérience de l'utilité de votre séjour en ce lieu. D'autre part, l'époque de l'année ne permet pas un voyage : vous connaissez la faiblesse de votre corps et l'impossibilité de vous mettre en marche pendant l'hiver et durant un si grand froid. On nous assure d'ailleurs que les Isauriens relèvent la tête. Envisagez toutes ces choses comme une femme prudente et ne vous mettez point en route; mais écrivez-nous à ce sujet sans retard et entretenez-nous de votre santé. Car, ne recevant pas de lettres de votre révérence, nous avons été affligé et nous avons été préoccupé par la crainte que la maladie n'en fût la cause; enlevez-nous cette inquiétude en nous écrivant au plus vite.

### LETTRE 105

#### A CHALCIDIE

406.

Que Dieu vous accorde, et dans ce monde et dans l'autre, la récompense du respect, de l'honneur, de la sincère charité que vous nous témoignez. Car ce n'est pas seulement aujourd'hui, mais antérieurement et dès l'origine, que j'ai reconnu clairement quels ont été pour nous votre zèle et vos bonnes dispositions. C'est pourquoi, relégué à une si grande distance et séparé par une si longue route, au milieu de cette contrée déserte et des nombreuses tribulations que nous rencontrons ici, par suite des périls quotidiens, des attaques répétées des brigands, de l'absence des médecins, rien ne peut nous empêcher de nous souvenir sans cesse de votre suavité, et cette charité que, dès le principe, nous avons éprouvée pour vous et pour votre maison, nous la conservons aussi vive présentement, de telle sorte que ni le temps ni l'éloignement ne pourra l'affaiblir. Tel est le propre de l'affection sincère. Comptant sur votre prudente et votre piété, je vous exhorte à supporter avec courage tout ce qui arrive, vous qui, depuis votre première jeunesse jusqu'à ce jour, avez marché au milieu des épreuves de toutes sortes et qui savez qu'il vous est possible de remporter le prix de la patience dans de tels combats; car vous avez combattu déjà et vous vous êtes acquis de brillantes couronnes, supérieures à l'effort de la lutte. Si le combat présent est plus difficile, la couronne sera plus riche encore. Qu'aucune des choses fâcheuses qui surviennent ne vous trouble : plus les flots seront soulevés, plus la vague sera furieuse, plus aussi votre gain sera grand, plus sera riche, magnifique et glorieux le prix de vos sueurs; *les souffrances du temps présent ne sont rien en comparaison de la gloire qui sera révélée en nous.* (Rom 8,18) Les choses présentes, les biens et les maux de cette vie sont comme un chemin, dans lequel où ne s'arrête pas; on traverse les uns et les autres; ils n'offrent rien de ferme et de stable, mais ressemblent à tout ce qui est dans la nature physique, qui paraît et disparaît. De même que les passants et les voyageurs, soit qu'ils marchent à travers des prés fleuris ou dans des lieux abruptes et rudes, ne reçoivent d'un côté aucun plaisir, et de l'autre aucune peine, parce qu'ils sont des voyageurs et non des habitants, traversant avec la même indifférence les endroits bons et mauvais pour arriver dans leur patrie; ainsi je vous exhorte à ne point souhaiter avec ardeur les joies de la vie présente, à ne point vous laisser submerger par les tribulations, à ne considérer qu'une seule chose, je veux dire comment vous parviendrez dans la commune patrie avec une confiance inébranlable. Puisque cela seul est durable, que ce bien est le seul qui demeure et ne périt pas, estimons tout le reste comme la fleur des champs, comme la fumée, ou quelque chose de moins encore s'il se peut.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 106

#### A ASYNCRITIE ET A SES COMPAGNES

*A Cucuse, 404.*

Je sais quelle est votre charité pour nous, quelle bienveillance vous vous êtes empressées de nous témoigner en tout temps, et je désirerais moi-même vous écrire souvent si la crainte des Isauriens n'avait intercepté les chemins, s'il m'était possible de trouver quelqu'un pour vous porter mes lettres. Aussi souvent que nous aurons des messagers, nous vous rendrons les salutations qui vous sont dues, vous invitant, selon notre coutume, à ne vous laisser troubler ni ébranler en rien par les épreuves fréquentes et continuelles. En effet, si les marchands et les marins traversent des mers immenses pour de petites cargaisons et bravent les flots irrités, si les soldats méprisent la vie pour une faible et modique solde, et durant toute leur vie, luttent contre la faim, entreprennent de longues marches, habitent le plus souvent sur la terre étrangère, pour finir par un trépas prématuré et violent, ne recevant pour cette dernière action, ni beaucoup, ni peu, qu'elle espérance de pardon pourraient avoir les tièdes, ceux qui ne mépriseraient point la vie lorsque la récompense du Ciel nous est proposée, lorsqu'après la mort nous devons attendre une rémunération bien supérieure à tous nos maux ! Réfléchissez sur toutes ces choses, regardez les affaires présentes comme une fumée, comme un songe, et le bonheur d'ici-bas comme les feuilles du printemps, qui naissent et se dessèchent, vous tenant toujours élevées dans ces hautes régions où n'atteignent pas les traits ennemis. Il suffit de vouloir pour qu'il vous soit facile de fouler aux pieds toutes les apparences trompeuses de ce monde. Soyez attentive seulement pour voir avec quel zèle vous pouvez marcher dans la voie étroite qui conduit au bonheur d'en-haut.

### LETTRE 107

#### A CASTAS, VALÈRE, DIOPHANTE ET CYRIAQUE, PRÊTRES

*Cucuse, 405.*

Ce qui arrive à l'or éprouvé plusieurs fois par le feu, se produit également dans les âmes d'or qui sont soumises au creuset des épreuves. Le feu rend la matière de l'un plus brillante et plus pure, après qu'il s'y est uni pendant un temps déterminé par les règles de l'art.; la fournaise des tentations rend les hommes dont l'esprit est semblable à l'or, plus brillants et d'un plus grand prix que l'or lui-même. C'est pour ce motif que, séparé de vous par une si longue distance, nous ne cessons de vous proclamer bienheureux. Car, vous n'ignorez pas, vous savez parfaitement combien est grand le bénéfice que nous retirons des tribulations, tandis que le bonheur de la vie présente est un vain nom, privé de réalité, les seuls biens futurs étant fermes, solides, certains, immortels. Et ce qui est admirable dans la vertu, c'est que non seulement elle nous prépare ces récompenses, mais le combat lui-même est une récompense; elle n'attend pas pour apporter aux vainqueurs le prix de la lutte que le théâtre soit enlevé, mais c'est au milieu de l'arène qu'elle tresse ses splendides couronnes pour les athlètes. De là vient que Paul ne se réjouit pas seulement des récompenses de la tribulation, mais se glorifie des tribulations mêmes, lorsqu'il dit : *Nous nous glorifions dans cette espérance, mais nous nous glorifions aussi dans nos tribulations.* (Rom 5,3) Ensuite, énumérant la série des biens que produit l'affliction, il ajoute qu'elle produit la patience, cette mère de tous les biens, ce port à l'abri des vagues, cette source de la vie tranquille, cette force plus grande que celle de la pierre, plus résistante que celle du diamant, plus puissante que les armures, plus sûre que les solides remparts. La patience est cette vertu parfaite qui fait de ceux qu'elle nourrit des hommes forts et éprouvés, invincibles en toutes choses. Elle ne les laisse pas succomber et s'abattre, quelles que soient les calamités qui surviennent; mais de même que le rocher devient plus brillant lorsqu'il est davantage battu par les flots qui ne l'ébranlent pas, mais qui brisent contre lui la rage de leurs ondes, sans que ce soit lui qui les frappe, mais uniquement parce qu'il est frappé; ainsi celui qui est éprouvé par la patience demeure supérieur à toutes les attaques. Et ce qui est digne de remarque, il se montre puissant non par le mal qu'il fait, mais par celui qu'il souffre, en dispersant sans effort ceux qui en sont les auteurs.

## LETTRES DIVERSES

Je vous écris toutes ces choses, bien que vous n'ayez pas besoin de les apprendre de nous, car je connais votre prudence et je sais que vous l'avez prouvée par vos oeuvres; ce que nous avons enseigné par nos paroles, vous l'avez enseigné par vos souffrances. Ce n'est donc pas parce que vous avez besoin de les apprendre de nous que j'ai écrit ces choses, mais parce que vous avez gardé un long silence, ou plutôt parce que nous l'avions gardé de part et d'autre, j'ai voulu que cette lettre fût moins courte. Or, écrivant aux généreux athlètes de la patience, de quel autre sujet pouvais-je parler sinon de celui-ci, qui vous a rendus illustres et célèbres ?

Mais là ne s'arrête pas le fruit du combat, les suites en sont fécondes. *L'épreuve*, dit l'Apôtre, *engendre l'espérance* (Rom 5,4), je dis une espérance qui se changera en réalité, qui ne ressemble pas aux espérances humaines, lesquelles sont la source de nombreuses peines pour ceux qui les poursuivent et ne peuvent jamais produire autant de fruits qu'elles ont coûté de peines, mais ne donnent que chagrin, honte, et périls de toute sorte. Cette espérance dont je parle n'a rien d'humain; c'est celle que Paul caractérise par un seul mot : *Mais l'espérance n'est point confondue*. (Ibid) Non seulement, elle n'apporte pas la défaite à celui qui est engagé dans la lutte, non seulement elle ne lui apporte point la honte, mais elle lui procure une richesse et une gloire qui l'emportent sur toutes ses peines et toutes ses fatigues, tant est généreuse la main qui nous récompense de nos efforts.

Peut-être avons-nous dépassé la mesure que devait garder cette lettre, mais elle ne sera pas trop longue pour vous qui nous aimez si fort et qui la jugerez, non d'après les règles du style épistolaire, mais d'après celles de l'amitié, de sorte que vous la trouverez courte, je le sais. Cependant, bien qu'elle doive vous paraître courte, je vous en demande le salaire, non en vous sollicitant de m'aimer, car il n'est pas besoin qu'on vous le demande, et vous, le faites de plein gré sans jamais vous considérer comme libérés à cet égard, non en vous priant de m'écrire, car je sais qu'il n'est aucunement nécessaire que quelqu'un vous en fasse souvenir. Quel est donc ce salaire ? C'est de me faire savoir que vous êtes dans la joie, dans l'allégresse, dans les transports, et que vous ne redoutez rien des maux qui fondent sur vous, mais que ces tribulations sont devenues la source d'un plus grand bonheur. Si nous recevons une lettre qui nous annonce ces bonnes nouvelles, elle nous consolera des ennuis de la solitude, de la peste, de la famine, de la guerre des Isauriens, de notre mauvaise santé, de tous les maux présents, elle sera notre remède et notre guérison. Connaissant donc quelle joie vous nous procurerez, écrivez-nous et mandez-nous ces choses, afin que, bien que séparés par une si longue distance, vous nous remplissiez d'une grande félicité.

### LETTRE 108

A URBICIUS, ÉVÊQUE

*Cucuse, 404*

Bien que depuis un assez long temps je n'aie pas eu de relations avec votre piété, mon affection ne s'est pas amoindrie pour cela. Car, telle est la nature de la charité vraie; elle ne se flétrit pas avec le temps, elle ne s'obscurcit pas au milieu des difficultés, mais elle conserve toujours la même ardeur. C'est pourquoi, malgré les vicissitudes présentes, bien que relégué dans ce désert aux extrémités de la terre habitable, vivant dans la crainte continuelle des brigands et entouré d'assiégeants d'un genre nouveau, en effet, la ville de Cucuse est environnée d'un siège perpétuel, puisque les brigands en interceptent les routes, nous ne sommes pas moins affectionné à l'égard de votre piété, mais nous vous écrivons et nous vous adressons les salutations qui vous sont dues; vous priant, si ce n'est pour vous trop difficile et trop incommode, de nous écrire vous-même. Nous recevrons ainsi une grande joie de vous, qui nous aimez tant, et vos lettres nous feront croire que vous êtes ici avec nous.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE

#### 109A RUFIN, ÉVÊQUE

*Cucuse, 404.*

Je sais quelle est la fermeté de votre charité. Bien que je vous aie connu fort peu de temps à Antioche, maître très-révéré et très-pieux, votre piété, votre prudence, votre charité pour nous m'ont été suffisamment prouvées. Depuis ce temps, quoi qu'il soit déjà loin, j'ai conservé pour vous une charité toujours plus vive, et votre image est devant mes yeux comme si je vous avais vu hier ou l'un de ces derniers jours. C'est pour cela que nous vous écrivons et que nous vous demandons de vous souvenir continuellement de nous. Nous sommes relégué à Cucuse, dans le lieu le plus désert de toute la terre habitable et nous sommes assiégé chaque jour par les Isauriens. Et toutefois, au milieu de si grandes calamités, si nous sommes assuré de votre charité, si nous connaissons clairement que nous jouissons de votre bienveillance, nous éprouverons dans nos tribulations une consolation qui ne sera point médiocre.

### LETTRE 110

#### A BASSUS, ÉVÊQUE

*Cucuse, 404.*

Pourquoi donc, après nous avoir montré une si grande charité dans le passé et, tout récemment encore, à Constantinople, n'avez-vous point daigné nous écrire lorsque vous avez appris que nous nous étions rapproché de votre révérence ? Ne savez-vous pas quelles sont nos dispositions à l'égard de votre piété et combien nous vous sommes étroitement uni par les liens de l'amitié ? j'avais espéré que vous viendriez en personne et que vous voudriez nous consoler dans le désert où nous vivons. Que peut-il y avoir, en effet, de plus désert que Cucuse, qui joint aux ennuis du désert les attaques des Isauriens par lesquels nous sommes assiégé ? Que si, néanmoins, cela est impraticable par suite de la crainte des brigands et des difficultés du chemin, ne redoutez point de nous écrire, de nous donner des nouvelles de votre santé, afin que, sur cette terre étrangère, nous soyons consolé par vos lettres.

### LETTRE 111

#### A ANATOLIUS, ÉVÊQUE D'ADANA

*Cucuse, 404.*

Je souhaiterais vivement pouvoir rencontrer votre révérence après tout ce que j'entends dire de l'ardeur de votre affection pour nous, qui ne vous connaissons pas personnellement. Mais puisqu'il ne nous est pas permis de nourrir l'espoir d'une entrevue, je me borne aux relations par lettres, les regardant comme un grand bienfait pour moi. Bien que Cucuse, où nous sommes relégué, soit un lieu désert, plein de périls, exposé à la crainte continue des brigands, rien ne peut nous troubler ou nous ébranler si nous jouissons de votre charité. Eloigné de vous par le corps, nous vous sommes attaché avec force par l'esprit, et nous croyons habiter votre contrée paisible et tranquille plutôt que Cucuse, vous emportant avec nous dans notre pensée et demeurant avec vous par notre affection.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 112

A THÉODORE, ÉVÊQUE

*Cucuse, 404.*

S'il m'était possible d'aller trouver votre piété, de vous embrasser, de me nourrir de votre charité en jouissant de votre présence, je l'eusse fait avec empressement et sans retard; mais puisque cela ne m'est pas permis je me contenterai de vous écrire. Bien que nous soyons exilé aux extrémités de la terre, nous ne pouvons oublier votre charité sincère, ardente, vraie, exempte de tromperie, telle que vous l'avez montrée dans le principe et maintenant encore. Car, aucune des choses que votre zèle vous a porté à dire ou à faire pour nous, maître très-vénéré et béni de Dieu, n'a pu nous échapper. Et si tout cela est demeuré sans effet, vous avez cependant Dieu lui-même pour débiteur, à cause de votre zèle et de votre ardeur, et vous recevrez la récompense complète et entière. Pour nous, nous ne cessons de rendre grâces à votre sainteté, d'exalter devant tous votre piété, et de vous exhorter à nous garder toujours une charité plus vive, recevant dans ce désert une consolation bien grande, parce que nous avons dans notre coeur un grand trésor et de grandes richesses, je veux dire la charité de votre âme vigilante et généreuse.

### LETTRE 113

A PALLADIUS. ÉVÊQUE

*De 404 à 407.*

Nous n'avons pas besoin de consolation pour l'état présent de nos affaires; les événements qui en ont été la suite suffisent pour nous consoler. Mais nous gémissons sur cette tempête qui atteint les Eglises, sur ce naufrage qui a couvert de ruines toute la terre, et nous vous exhortons tous à obtenir par vos prières que ce renversement de toutes choses vienne à cesser et qu'enfin le calme se rétablisse. Ne cessez point de prier, puisque, cachés en des retraites ignorées, vous avez un plus grand loisir pour multiplier les prières d'un coeur contrit. Ce ne sera pas en vain que vous vous prosternerez devant le Dieu de miséricorde. Ne cessez donc pas de prier, et autant qu'il vous sera possible, écrivez-nous fréquemment. Séparé de votre grâce par une longue distance, nous ne cessons chaque jour d'avoir un grand souci de tout ce qui vous concerne, interrogeant avec anxiété ceux qui nous viennent du lieu où vous êtes, bien qu'ils soient nombreux. Afin donc que nous soyons complètement renseigné, lorsque l'occasion se présentera, accordez-nous cette faveur de nous envoyer des nouvelles de votre santé afin que, même en ce désert où nous vivons, nous éprouvions une grande consolation.

### LETTRE 114

A ELPIDIUS, ÉVÊQUE DE LAODICÉE

*Cucuse, 401.*

Il est digne de vous, il est digne d'un pilote vigilant et actif de ne point perdre courage lorsque la tempête sévit ainsi, mais de demeurer constamment attentif et plein de sollicitude, donnant ses soins là où le besoin se fait sentir, se portant sur tous les points en multipliant les lettres écrites partout, ralliant ceux qui sont proches et ceux qui sont éloignés, les excitant, recommandant à chacun de ne point se laisser entraîner par les flots, mais de rester ferme, de veiller, lors même que des vagues plus nombreuses et plus redoutables viendraient s'élever, et, quoiqu'il ne soit qu'en un seul endroit, se montrant partout par ses avis et par ses conseils. Car, éloigné de vous par une si grande distance, rien ne nous échappe cependant de tout ce que vous faites. C'est pourquoi nous vous louons et nous exaltons votre piété, votre esprit

## LETTRES DIVERSES

vigilant, votre âme inébranlable, et, dans un âge avancé, votre ardeur juvénile, qui d'ailleurs ne saurait nous surprendre. Lorsque ce que l'on attend de nous exige la force du corps, la vieillesse est un obstacle; mais lorsqu'une chose demande la sagesse de l'âme, les cheveux blancs n'ont pas coutume d'empêcher les grandes actions, et en effet ils n'ont rien empêché, puisqu'il n'est rien que votre piété n'ait conduit à bonne fin. Aussi, ne puis-je douter aucunement que vos veilles, vos fatigues ne reçoivent une récompense proportionnée. Et parce que vous avez pris le souci de nos affaires et de celles de toute la terre, à cause de votre grande et ardente charité, et que vous désirez apprendre où nous vivons, ce que nous faisons, quels sont ceux avec qui nous vivons, le voulant ainsi, non pour un motif frivole, mais pour en être reconnaissant à leur égard, nous-même nous ne cessons de nous faire le héraut de votre charité, de lui accorder des louanges, de la proclamer en présence de tous, de vous rendre grâces devant ceux qui viennent ici ou devant ceux qui vivent avec nous. Pour vous, attendez la récompense que le Dieu de bonté vous accordera et qui surpassera toutes vos, peines, la récompense qu'il donne avec (484) abondance à celui qui s'est efforcé d'accomplir le bien par ses actions ou ses paroles. Mais aussi, nous voulons que vous puissiez vous réjouir en apprenant ce qui nous concerne.

Nous sommes à Cucuse, dans le lieu le plus désert, mais nous ne ressentons point les effets de la solitude, tant nous jouissons du calme, de la sécurité, des bons offices de tous. La maladie nous a quitté grâce à vos prières; nous sommes maintenant en santé; nous sommes délivré de la crainte des Isauriens; nous sommes en sûreté et nous nous reposons dans un grand loisir. Nous avons près de nous les prêtres vénérés Constantius et Evétius; nous avons l'espoir d'en avoir bientôt d'autres que leurs chaînes ont retenus jusqu'à présent; maintenant qu'ils sont délivrés, je ne doute pas qu'ils ne s'empressent de voler vers nous. Ne cessez pas de prier pour nous, qui vous aimons tant, maître très-vénéré et chéri de Dieu, et écrivez-nous, aussi souvent que vous le pourrez, des nouvelles de votre santé, puisque vous savez que nous souhaiterions, s'il était possible, d'en avoir chaque jour. Dites beaucoup de choses de notre part à notre maître vénéré et très-pieux, le prêtre Asyncritius, et à ses chers enfants, en même temps, qu'à tout le clergé placé sous les ordres de votre piété.

### LETTRE 115

#### A THÉOPHILE, PRÊTRE

*Cucuse, 404.*

C'est un effet de votre indulgence et de votre esprit bienveillant, si, n'ayant rien reçu de ceux à qui je vous avais recommandé, vous estimez néanmoins avoir reçu beaucoup, jugeant tout d'après notre bon vouloir; mais nous ne pouvons nous contenter de cela. Nous avons conféré longuement sur ce sujet avec le seigneur Théodore, l'officier du prétoire qui nous a conduit à Cucuse, et nous avons écrit à plusieurs autres en les entretenant de cette même affaire. Veuillez donc nous faire savoir au plus tôt si nos lettres ont produit quelque effet ou sont demeurées une écriture vaine et de nulle valeur pour ceux à qui nous les adressons. Nous louerons votre charité sur ce point, et nous verrons la marque la plus éclatante de Votre confiance en nous dans le soin que vous prendrez de nous informer de ces choses. Indiquez-nous si quelque résultat est obtenu ou non, afin que nous rendions grâces, dans le premier cas, à ceux qui auront songé à leur âme, car c'est à eux-mêmes plutôt qu'à vous qu'ils sont utiles en agissant ainsi, et que, dans l'autre hypothèse, nous trouvions une nouvelle voie abrégée et sûre de vous faire jouir d'une paix entière et de vous délivrer de toute angoisse. Nous aurons bien mérité à nos propres yeux en nous préoccupant ainsi de votre noble et généreuse âme; mais écrivez-nous fréquemment des nouvelles de votre santé et de la célébrité que vous acquérez à votre nom.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 116

A VALENTIN.

*Cucuse. 404.*

Pourquoi donc, sachant combien nous nous réjouissons de tout ce qui vous arrive d'heureux, quel bonheur nous ressentons de la gloire acquise par vous, ne nous avez-vous pas notifié les grands honneurs auxquels vous avez été appelé, ainsi que vous le deviez; nous laissant apprendre cette nouvelle par d'autres, et croyant sans doute n'avoir pas besoin d'une longue justification après avoir été cause que nous avons été si longtemps privé, autant qu'il était en vous, d'une joie si grande? Car votre dignité réelle, c'est votre amour de la vérité; votre commandement le plus élevé, c'est celui que vous exercez sur votre âme par la vertu. Mais, puisque vous avez recherché les honneurs de ce monde pour l'utilité de ce monde lui-même, et que vous avez voulu ouvrir à tous ceux qui sont dans le besoin un refuge d'autant plus assuré que vous seriez plus puissant, je me réjouis et je suis dans l'allégresse, sans toutefois cesser de maintenir mon accusation relative à votre silence. De quelle manière nous donnerez-vous une satisfaction suffisante? Par la fréquence de vos lettres et en nous adressant souvent des nouvelles de votre santé et de celle de toute votre maison. Maintenant que vous connaissez le moyen de vous faire pardonner, je vous ferai connaître en même temps la pénalité encourue. Si, après cette lettre reçue, vous gardez encore le silence, vous demeurerez convaincu de grave négligence, et nous en serons profondément affligé. Or, je sais que vous regarderez comme une peine rigoureuse de savoir que nous sommes dans l'affliction pour ce motif, puisque je n'ignore pas combien vous nous aimez sincèrement et chaleureusement.

### LETTRE 117

A THÉODORA

*Cucuse de 404 à 405, à ce que l'on croit*

J'écris rarement à votre grâce parce qu'il m'est difficile de trouver quelqu'un qui vous porte mes lettres; en revanche je pense à vous non-rarement mais sans cesse. Car l'une de ces choses est en notre pouvoir et non l'autre : nous pouvons nous souvenir continuellement et nous ne pouvons disposer d'un courrier. Nous nous servons de celui-ci quand nous l'avons sous la main, tandis que le souvenir ne nous quitte pas. Mes lettres précédentes avaient pour but de vous envoyer mes salutations; je viens solliciter un bienfait par celle-ci. Quel est ce bienfait? C'est un de ceux que vous gagnerez plus à accorder qu'un autre ne gagnera en le recevant, qui sera plus utile à la personne de qui il part qu'à celle à qui il s'adresse. Il est venu jusqu'à nous qu'Eusthadius a gravement offensé votre révérence, qu'il a été chassé de votre maison et éloigné de vos regards. De quelle nature est cette offense et commenta-t-il mérité une si grande colère, je ne puis le dire, ne sachant rien autre chose, sinon qu'il vous faut écouter nos conseils, à nous, qui sommes désireux de votre salut. La vie présente n'est rien; elle ressemble à la fleur du printemps, à l'ombre légère, aux songes décevants; ce qui subsiste véritablement, ce qui est stable et exempt de tout trouble, c'est ce qui nous attend après la vie d'ici-bas. Vous nous avez souvent entendu répéter ces vérités; vous les méditez continuellement dans le secret de votre demeure. Je ne m'étendrai donc pas longuement là-dessus, mais je vous dirai : si c'est injustement que vous l'avez chassé, cédant à la calomnie, reconnaissez les droits de la justice et corrigez ce qui a été fait; si vous avez agi avec justice, considérez les lois de l'humanité, et que votre conduite soit encore la même, car vous en retirerez plus d'avantages que ce malheureux. De même que celui qui redemandait cent deniers à son débiteur, serviteur comme lui, fut moins l'auteur de la ruine de celui-ci que du châtement mortel qu'il s'attira, puisque sa rigueur envers l'autre serviteur rendit vaine la remise des dix mille talents; ainsi celui qui pardonne les fautes du prochain rendra un compte moins sévère dans l'éternité, et plus il aura pardonné de grandes injures, plus il obtiendra une grande indulgence. Et non seulement cela, mais encore il aura accordé un bienfait tel qu'un serviteur n'en peut donner, et il recevra une récompense telle que le maître la donne.

## LETTRES DIVERSES

Ne me dites donc pas qu'il a manqué sur ce point, et sur cet autre encore. Car, plus vous me montrerez qu'il s'agit de choses graves, plus vous me fournirez de motifs puissants sur la nécessité de pardonner, puisque vous vous ménagerez ainsi pour la vie future une plus grande matière de miséricorde. Bannissez tout ressentiment, même juste; domptez la colère par un saxe raisonnement; offrez ce sacrifice à Dieu; réjouissez-vous, nous qui vous aimons, et montrez qu'il nous a suffi d'une courte lettre pour obtenir une grâce si grande; cherchez pour vous-même une cause de joie, ainsi que je l'ai dit, en cherchant la paix et bannissant de votre âme tout trouble, afin que vous puissiez demander avec une grande confiance au Dieu des miséricordes l'entrée dans son royaume céleste. La charité envers le prochain efface les péchés, car il est dit : Si nous remettons aux hommes leurs fautes, mon Père céleste nous remettra les vôtres. (Mt 6,14) Réfléchissez sur tout ceci et écrivez-nous une lettre qui nous fasse savoir que la nôtre n'a pas été inutile. Car, nous avons fait ce qui nous appartenait, nous avons accompli ce qui était en notre pouvoir; nous avons exhorté, nous avons prié, nous avons sollicité à titre de grâce, nous avons conseillé ainsi qu'il le fallait. C'est maintenant sur vous seule que se porte toute notre sollicitude. Pour nous, la récompense nous est assurée, soit qu'il résulte quelque chose de nos exhortations ou qu'il n'en résulte rien, car les paroles ont aussi leur récompense. Mais tout notre effort tend présentement à vous gagner vous-même, de telle sorte que par vos bonnes actions en ce monde vous puissiez acquérir sûrement les biens éternels de la vie future.

### LETTRE 118

#### AUX ÉVÊQUES ET AUX PRÊTRES RETENUS DANS LA PRISON

*404, dans les commencements de l'exil.*

Vous habitez la prison, vous êtes chargés de chaînes, vous êtes renfermés avec des hommes sordides et couverts de haillons; mais que pouvait-il vous arriver de plus heureux pour une telle cause ? Qu'est-ce qu'une couronne d'or, dont on ceindrait sa tête, en comparaison de cette chaîne dont vos mains sont liées pour Dieu ? Quelles sont les grandes et splendides habitations qui valent la prison remplie de ténèbres et d'ordures, séjour d'affliction et d'horreur, lorsqu'on la subit pour une telle cause ? Tressaillez donc et bondissez de joie, couronnez vos fronts et livrez-vous à vos transports, parce que les afflictions dans lesquelles vous êtes seront la cause d'un grand gain. Elles sont comme la semence qui annonce la récolte la plus abondante; elles sont comme le combat des lutteurs qu'attendent la victoire et les palmes; elles sont comme la navigation pénible qui rapporte un large bénéfice. Considérant toutes ces choses, seigneurs très-vénérés et très-pieux, soyez dans l'allégresse et dans la joie, ne négligez point de louer Dieu en toutes choses et d'infliger à Satan des plaies mortelles, vous préparant pour vous-mêmes une riche récompense dans le ciel. *Car les tourments du siècle présent ne sont pas comparables à la gloire future qui sera manifestée en vous.* (Rom 8,18) Ecrivez-nous souvent. Nous désirons ardemment recevoir des lettres envoyées par des hommes qui sont enchaînés pour Dieu, lettres qui nous feront connaître tout ce que vous endurez : même durant notre séjour sur cette terre étrangère, nous en retirerons une grande consolation.

### LETTRE 119

#### AU PRÊTRE THÉOPHILE

*Écrite en 404, comme il se rendait à Cucuse.*

Puisque maintenant je vous ai ouvert la voie pour m'écrire, faites en sorte de montrer, que la négligence n'a point causé votre silence antérieur, mais que vous attendiez seulement pour m'écrire que je vous eusse enhardi à le faire; envoyez-moi une nuée de lettres qui me parlent de la gloire acquise à votre nom, car je sais combien elle vous est précieuse, et ne permettez pas que la crainte du tyran vous contraigne au silence, mais, brisant cet obstacle

## LETTRES DIVERSES

avec plus de facilité que la toile de l'araignée, montrez-vous avec éclat dans la mêlée, confondant vos adversaires par votre liberté et par votre confiance. C'est maintenant le temps d'acquérir une grande gloire et de précieuses richesses. Le marchand qui reste dans le port n'amasse pas une cargaison; il faut pour cela qu'il traverse de vastes mers, qu'il brave les flots avec audace, qu'il lutte contre la faim et contre les monstres de l'onde, qu'il supporte beaucoup d'autres ennuis. Considérez tout cela et voyez que le temps des périls est aussi le temps d'un grand gain pour vous, d'une gloire abondante, d'un salaire inestimable; étendez les ailes de votre âme, secouez la poussière de la tristesse et de l'abattement, parcourez d'un pied agile le front de bataille, assignant à chacun sa place, excitant, exerçant, fortifiant, allumant le zèle. En même temps, instruisez-nous de tout par vos lettres; ne craignez point d'avoir à nous raconter vos propres actions, mais accomplissez l'ordre que nous vous donnons et procurez-nous cette joie, afin que, dans cet éloignement où nous vivons, nous éprouvions un grand bonheur en apprenant de votre piété ce que nous désirons le plus vivement savoir.

### LETTRE 120

#### A THÉODORA

*Ecrite à Césarée de Cappadoce comme il allait en exil, en 404.*

Je suis disloqué, épuisé, je me suis vu mille fois aux portes de la mort, et ceux que nous avons chargés de nos lettres sauront vous le raconter avec exactitude, bien qu'ils ne se soient trouvés avec nous que peu de temps. Car nous n'avons pu même nous entretenir avec eux, accablé comme nous l'étions par des fièvres continuelles, malgré lesquelles il nous fallait marcher le jour et la nuit, obsédé par la chaleur, affaibli par les veilles, privé de tous ceux dont j'eusse pu recevoir des soins, et dans la disette de toutes les choses nécessaires. Nous avons souffert et nous souffrons plus que ceux qui sont condamnés aux mines ou renfermés dans les cachots. Nous sommes entrés, non sans peine, il est vrai, à Césarée, comme dans un port et dans un lieu de repos après la tempête. Cependant, le port n'a pas eu la vertu de chasser les maux causés par les flots, tant les jours antérieurs nous ont épuisé. A Césarée, du moins, nous avons repris un peu haleine, car nous avons bu de l'eau fraîche, nous avons mangé du pain qui n'était ni moisi ni durci outre mesure, nous avons pu laver notre corps, non dans des débris de tonneau, mais dans un bain quelconque, et nous coucher enfin dans un lit. Je pourrais vous en dire plus long, mais je m'arrête ici, ne voulant pas jeter votre esprit dans le trouble. J'ajoute seulement que vous ne devez cesser d'adresser des reproches à ceux qui nous aiment, parce que, comptant beaucoup d'amis et des amis revêtus d'une si grande puissance, nous n'avons pu obtenir ce qu'obtiennent des hommes chargés de crimes, savoir : d'habiter une région moins éloignée et plus douce, de telle sorte que ni la faiblesse de notre corps, ni la crainte des Isauriens, maîtres de tout le pays, ne nous ont point fait accorder une si faible et si mince faveur. Gloire soit rendue à Dieu, même en de telles circonstances! car nous ne cessons de le louer en toutes choses. *Que son nom soit béni dans tous les siècles!* (Job 1,21) Mais je suis vraiment étonné, pour ce qui vous concerne, de n'avoir reçu qu'une seule lettre de vous, bien que celle-ci soit la quatrième ou la cinquième que j'adresse à votre bienveillance et à votre grâce. Pourtant, il ne vous est pas difficile d'écrire plus souvent. Je ne le dis pas pour en faire un motif d'accusation; car les devoirs de la charité ne s'imposent pas, ils sont rendus par un libre choix. Mais je gémiss de ce que vous m'avez si vite exclu de votre pensée, ne m'envoyant qu'une seule lettre dans un temps si long. Si donc je ne demande pas une chose trop difficile et trop pénible, accordez-la, puisque vous le pouvez, puisque vous en êtes la maîtresse. Je ne veux pas vous préoccuper d'autres affaires, car je n'en tirerais aucun profit et je vous paraîtrais importun et à charge.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 121

A ARABIUS.

*Avant d'arriver à Cucuse en 404.*

Votre lettre nous a fait savoir quel foyer de tristesse vous portez dans votre âme, à la suite de tout ce qui nous est arrivé, et déjà nous en étions auparavant informé; car, nous n'avons point oublié cette abondance de larmes que vous avez versées dès le commencement, lorsque l'on ourdissait ces maux. Au reste, votre lettre non moins que vos larmes et vos gémissements a mis au jour cette dévorante tristesse qui est dans votre coeur. Attendez-en la récompense du Dieu des miséricordes, car il y a aussi pour la tristesse une grande et abondante miséricorde. Au milieu de la perversité juive, plusieurs qui, ne pouvant arrêter les crimes, se contentaient de pleurer et de gémir, furent récompensés, car tandis que la foule des autres périssaient et succombaient livrés au carnage, eux seuls évitaient les effets de la colère divine. *Placez, dit l'écriture, un signe sur le visage de ceux qui gémissent et qui pleurent.* (Ez 9,4) Cependant, ils n'avaient rien empêché; mais parce qu'ils avaient accompli ce qui était en leur pouvoir, parce qu'ils gémissaient et pleuraient sur ces désordres, ils ont obtenu leur salut. Pour vous, nos maîtres, pleurez sans cesse sur nos malheurs actuels, et suppliez le Dieu des miséricordes, de nous donner le salut dans ce commun naufrage de toute la terre. Car vous savez, vous n'ignorez pas que les troubles et la discorde sont en tous lieux, et qu'il ne suffit pas de prier seulement pour Constantinople, mais pour le monde entier, puisque le cours du mal ayant commencé là, il s'est porté ensuite dans toutes les contrées, comme un fleuve aux ondes corrompues, pour ravager toutes les Eglises. Quant à ce que vous me demandez, je le demande aussi de vous tant que nous serons éloigné de corps, car nous sommes étroitement uni par l'âme avec votre noblesse ainsi qu'avec toute votre maison; ne craignez point de nous écrire souvent des nouvelles de votre santé, puisque vous savez quelle grande joie vous nous procurerez. J'ai appris, depuis mon départ, que vous m'aviez demandé de demeurer chez vous; il ne nous a pas été permis de séjourner à Sébaste, mais à Cucuse, le lieu le plus désert de l'Arménie et le plus dangereux en raison des courses des Isauriens. Néanmoins, nous rendons grâces à votre noblesse et nous apprécions comme il le mérite, l'honneur que vous nous avez fait lorsque nous partions pour l'exil, en songeant à nous offrir l'hospitalité et en nous appelant sous votre toit. Mais si vous avez quelques amis à Cucuse; veuillez leur écrire.

### LETTRE 122

A MARCIEN

*Cucuse, 404 ou 405.*

Vous êtes heureux, trois fois heureux, et plus encore, vous qui avez montré une si grande libéralité envers ceux qui sont dans le besoin, au milieu de cette horrible tempête et de ce bouleversement de toutes choses. Car, la grandeur de votre charité ne nous a point été cachée, et nous savons que votre maison a été comme un port ouvert à tous les orphelins, que vous avez consolé les veuves et soulagé leur pauvreté, apportant un remède à leur indigence et ne les abandonnant pas au sentiment de leur détresse, mais leur tenant lieu de tout et nourrissant tout un peuple de froment, de vin, d'huile, de toutes les choses nécessaires à la vie. Que Dieu récompense, et dans ce monde et dans l'autre, votre grandeur d'âme, votre générosité, votre ardeur, votre zèle, votre amour des pauvres, votre charité sincère, puisque toutes ces vertus abondent et fleurissent en vous pour vous mériter la palme dans le siècle futur. Nous n'avons rien ignoré dans ce désert où nous vivons entouré de mille difficultés, où la crainte des Isauriens nous assiégé, où la solitude de la contrée et la rigueur de la saison nous accablent. Lorsque nous avons appris toutes ces choses concernant votre révérence, nous n'avons plus ressenti nos chagrins, mais nous avons éprouvé une grande joie, notre âme a tressailli, nous nous sommes livré à nos transports, nous avons été dans l'allégresse pour des couvertes si excellentes par lesquelles vous amassez dans le ciel un trésor inappréciable. Donnez-nous encore une autre joie; écrivez-nous souvent des nouvelles de votre santé, car

## LETTRES DIVERSES

vous savez que nous désirons vivement les recevoir, vous le savez puisque vous n'ignorez pas combien nous vous aimons.

### LETTRE 123

#### AUX PRÊTRES ET AUX MOINES DE LA PHÉNICIE, CHARGÉS DE L'INSTRUCTION DES CATÉCHUMÈNES

*Cucuse, 405.*

Les pilotes, lorsqu'ils voient la mer agitée et furieuse, lorsque la tempête et l'ouragan sont déchaînés, non seulement n'abandonnent pas le navire, mais déploient un plus grand zèle, une plus grande ardeur, veillant eux-mêmes et excitant les autres. Les médecins, lorsqu'ils sont en présence d'une fièvre qui augmente et devient violente n'abandonnent pas le malade, mais ont recours à tous les moyens, déployant leur zèle et mettant en oeuvre celui des autres personnes pour vaincre le mal. Pourquoi ai-je rapporté ces exemples ? afin que personne, d'entre vous ne se laisse entraîner par les troubles présents à quitter la Phénicie, et à s'en éloigner, afin que plus les difficultés sont grandes, plus les flots sont irrités et plus vive est l'agitation, plus aussi vous demeuriez vigilants, actifs, animés par le zèle, déployant une ardeur toute nouvelle, en sorte que votre édifice splendide ne soit pas renversé, que tant de fatigues ne restent point vaines, que les soins donnés à votre champ ne soient pas perdus. Dieu est assez puissant pour mettre fin à ces agitations et assez riche pour vous accorder la récompense. Cette récompense ne pouvait être aussi brillante lorsque tout s'accomplissait avec facilité, qu'elle le sera maintenant, alors que le tumulte et la confusion sont partout et que le nombre de ceux qui donnent le scandale est grand. Considérez donc les travaux que vous avez entrepris, les fatigues que vous avez supportées, les actions héroïques que vous avez accomplies, et l'impiété que, par la grâce de Dieu, vous avez en partie détruite, et les affaires de la, Phénicie entrant dans une voie meilleure, et la récompense plus grande, et le salaire plus riche qui vous attendent, et Dieu qui mettra fin bientôt à tant d'iniquités, et qui vous réserve le prix de la patience, et, pour toutes ces raisons, demeurez et persistez dans votre oeuvre.

Car, rien ne doit vous manquer présentement; j'ai donné l'ordre de vous fournir avec la même abondance, avec la même libéralité, soit les vêtements, soit les chaussures, soit ce qui est nécessaire à la nourriture des frères. Or, si nous qui sommes dans une telle affliction et de si graves embarras, habitant ce désert de Cucuse, nous avons un si grand souci de votre couvre, à plus forte raison faut-il que vous-mêmes, jouissant d'une grande abondance, je parle de celle des choses nécessaires, vous fassiez tout ce qui est en votre pouvoir. Je vous en conjure, que personne ne puisse vous inspirer de crainte. D'ailleurs, les espérances sont présentement meilleures, comme vous le verrez par les lettres que nous envoie le seigneur Constantin, prêtre très-pieux. Demeurez, et fussent les obstacles être comptés par milliers, vous les surmonterez tous. Car, il n'est rien de plus fort que la patience. Elle ressemble à un rocher, de même que les troubles et les complots suscités contre les Eglises, ressemblent aux flots qui se précipitent contre le rocher et qui s'évanouissent dans leur propre écume. Remettez-vous devant les yeux tout ce que les bienheureux apôtres ont souffert de la part de leurs proches et de celle des étrangers, et comment ils ont passé le temps de leurs prédications au milieu des épreuves, des dangers, des embûches, dans les prisons, dans les liens, dans l'exil, en butte à la faim, à la nudité, aux fouets. Et cependant, même dans la prison, ils ne négligeaient pas la charge qui leur était confiée; mais le bienheureux Paul, habitant la prison, accablé par le fouet et versant son sang, retenu dans les entraves, endurant tant de maux, initiait aux mystères du fond de son cachot, baptisait son gardien et ne négligeait aucun devoir de son apostolat. Repassant ces choses clans votre esprit, selon que j'exhorte votre charité, tenez-vous fermes, inébranlables, incorruptibles, mettant votre espérance en Dieu et en son secours que rien ne peut égaler; enfin, ayez soin de nous écrire sur toutes ces choses. Nous vous avons envoyé le très-pieux prêtre Jean, afin qu'il raffermisse vos esprits et que vous ne vous laissiez abattre par quoi que ce soit. J'ai fait moi-même ce que je devais, vous exhortant par mes paroles, vous relevant par mes conseils, fournissant abondamment à vos besoins pour que rien ne vous fasse défaut. Que si vous refusez mes conseils, si vous vous attachez à ceux qui vous séduisent et qui vous excitent contre nous, la faute n'en est pas à moi. Vous savez sur qui retombera la condamnation et la peine. Qu'il n'en

## LETTRES DIVERSES

soit pas ainsi, je vous en prie, accueillez les conseils d'un homme qui vous aime beaucoup. Dès que vous aurez besoin de quelque chose, écrivez-moi, ou si vous voulez, députez-moi quelqu'un et vous ne manquerez de rien.

### LETTRE 124

#### A GÉMELLUS

Il y a des gens qui félicitent Votre Révérence au sujet de sa magistrature; moi, j'en félicite la ville; ce dont je suis heureux pour votre magnificence, ce n'est pas l'honneur que lui vaut cette charge (vous avez su vous élever au-dessus de ces misères), c'est l'occasion et la facilité qu'elle vous procure de faire éclater aux yeux de tous votre prudence, votre douceur, et d'en recueillir le fruit; vous saurez prouver, j'en suis convaincu, aux hommes trop attachés à la terre, trop éblouis du vain prestige de la renommée que ce n'est point le manteau, la ceinture, la voix d'un héraut qui font le magistrat, mais la vigilance à réparer les dommages., à remédier aux maux, à punir l'iniquité, tout en défendant contre la puissance la cause de la justice opprimée. Je connais votre indépendance, la liberté de votre langage, la hauteur de votre âme, votre mépris des choses temporelles, votre haine contre le vice, votre douceur, votre charité : qualités nécessaires principalement au magistrat. Aussi, je sais de reste que vous serez un port pour les naufragés, un bâton pour les chancelants, une tour pour ceux qu'assiège un pouvoir inique, et tout cela sans peine. Vous n'avez besoin ni de fatigues, ni de sueurs, ni d'années pour remettre les choses dans l'ordre. De même que le soleil n'a qu'à paraître pour dissiper tous les brouillards; ainsi vous n'avez eu vous, qu'à paraître sur votre siège, j'en suis certain, pour réprimer du premier jour les tentatives injustes, pour arracher les opprimés avant tout jugement, aux mains de leurs persécuteurs. Il a suffi pour cette œuvre de la réputation de sagesse dont vous jouissez. Aussi, malgré l'isolement où je suis confiné, malgré les maux qui m'assiègent, suis-je pénétré d'une joie profonde, considérant comme un bonheur pour moi le secours que reçoivent les opprimés.

### LETTRE 125

#### A L'ÉVÊQUE CYRIAQUE EXILÉ AUSSI LUI-MÊME

*Cucuse, 404.*

Je vais essayer encore de soulager votre blessure et votre chagrin, et de dissiper les pensées qui vous assombrissent. Quelle est donc la cause de votre douleur, de votre découragement? Est-ce l'affreuse, la formidable tempête déchaînée sur l'Eglise ? Je connais ces maux, et personne ne les niera; mais si vous voulez je vais vous retracer une image de ces événements. Nous avons sous les yeux une mer soulevée du fond des abîmes, des nochers qui délaissent la rame et le gouvernail pour embrasser les genoux les uns des autres qui, découragés, impuissants contre la tempête, au lieu de regarder le ciel, la mer, la terre ferme, restent gisants sur le pont à gémir, à pleurer. En mer, c'est ainsi que les choses se passent mais aujourd'hui, sur notre mer, a nous, plus violent est l'orage, plus terribles les vagues. Eh bien! invoquez notre Maître le Christ: il n'a pas besoin d'industrie pour triompher de la tempête; d'un signe, il calme les flots. Que si vous l'avez souvent invoqué sans être exaucé, persistez néanmoins. Telle est la coutume du Dieu de bonté. N'est-il pas vrai qu'il a racheté les trois enfants du supplice de la fournaise ? Ils étaient captifs, jetés dans un pays barbare, déchus de l'héritage paternel; réputés perdus par tout le monde, aucun recours ne leur restait. C'est alors que le Christ, notre vrai Dieu, opéra le miracle et dissipa la flamme. Ne pouvant tenir bon devant la vertu de ces justes, le feu s'échappa de la fournaise et consuma les Chaldéens qui étaient alentour. Et dès lors cette fournaise était pour eux une église; ils invoquaient toute la création, les choses visibles et les invisibles, les anges, les puissances, et réunissant tous les êtres en une seule apostrophe, ils s'écriaient : *Ouvrages dit Seigneur, bénissez tous le Seigneur !* (Dan 3,57) Voyez-vous comment la résignation de ces justes changea le feu même en rosée, et confondit à ce point le tyran qu'il publia un édit par toute la terre : *Grand, dit-il, est le Dieu de Sidrach, de Misach et d'Abdénago.* (Ib. 5,95) Et voyez

quelle sévérité: il condamne quiconque aura mal parlé d'eux, à perdre sa maison, à se voir priver de tous ses biens. Gardez-vous donc du découragement et du désespoir. Moi-même, quand on me chassait de la ville, je m'en inquiétais peu, et je me disais à moi-même : Si l'impératrice veut m'exiler, qu'elle m'exile: *Au Seigneur appartient la terre et ce qui la couvre.* (Ps 23,1) Si elle veut scier mon corps, qu'elle le fasse; je saurai suivre l'exemple d'Isaïe. Si elle veut me précipiter dans la mer, je n'ai point oublié Jonas. Si elle veut me jeter dans une fournaise, j'ai un modèle dans les trois enfants qui ont été condamnés à ce supplice. Si elle veut me livrer aux bêtes, je songe à Daniel, abandonné aux lions dans une fosse. Si elle veut me lapider, qu'elle me lapide; Etienne, le premier martyr, m'a donné l'exemple. Si elle veut ma tête, qu'elle la prenne; j'ai pour maître Jean-Baptiste. Si elle veut mes biens, qu'elle les prenne. *Nu je suis sorti du sein de ma mère, nu aussi je m'en irai.* (Job 1,21) J'entends l'Apôtre qui me conseille: *Dieu ne fait point acception de la personne de l'homme, et ailleurs: Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais point serviteur du Christ.* (Ps 2,6 et 1,10) Et voici David qui m'arme en disant : *Je parlais de vos témoignages en présence des rois, et je n'étais pas confondu.* (Ps 118,46) Ils ont inventé contre moi nombre d'artifices; ils disent que j'ai donné la communion à des personnes qui venaient de manger. Si je l'ai fait, que mon nom soit rayé du livre des évêques, et qu'il ne soit pas inscrit sur celui de l'orthodoxie, attendu que si j'ai commis une semblable prévarication, le Christ m'exclura de son royaume. Mais si après avoir prétendu cela une fois pour toutes, ils persistent dans leur imputation, qu'alors ils dégradent aussi saint Paul, qui baptisa toute une maison après un repas: qu'ils dégradent le Christ lui-même, qui donna à la suite d'un repas la communion à ses Apôtres. Ils disent que j'ai eu commerce avec une femme. Mettez à nu mon corps, et vous connaîtrez la mortification de mes membres. Toutes ces imputations sont l'ouvrage de l'envie. Mais vous ne pouvez apprendre sans douleur, mon frère Cyriaque, que ceux qui m'ont exilé, se montrent librement en public, qu'ils sont escortés d'une foule de satellites ? Rappelez-vous donc le riche et Lazare : songez lequel des deux fut affligé, lequel heureux ici-bas. Quel dommage la pauvreté de Lazare lui causa-t-elle ? N'a-t-il pas été transporté, athlète victorieux, dans le sein d'Abraham? et quel profit l'autre a-t-il retiré de l'opulence où il vivait, couché sur la pourpre et le lin? Où sont désormais ses licteurs? ses satellites? ses chevaux enharnachés d'or ? ses parasites ? sa table royale? N'a-t-il pas été conduit au tombeau comme un brigand chargé de liens, emportant du monde son âme toute nue, et n'est-ce pas inutilement que sa voix crie : *Père Abraham, envoyez Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue, car je suis tourmenté dans cette flamme.* (Luc 16,24) Pourquoi nommes-tu cet Abraham dont tu n'as pas imité la vie? Abraham accueillait tout le monde dans sa maison, et un seul mendiant n'a pas pu exciter ta sollicitude ? Il ne faut ni pleurer ni gémir de ce qu'un homme aussi opulent ne mérita point une goutte d'eau. En effet, c'est parce qu'il avait refusé des miettes au mendiant, qu'une goutte d'eau lui fut refusée. Il avait laissé l'hiver se passer sans semer la miséricorde; l'été arriva, et il n'eut pas de moisson. Et la providence de Dieu se reconnaît encore dans ceci, qu'il mit la punition infligée aux méchants en regard du repos donné aux bons, afin qu'ils se vissent mutuellement et pussent se reconnaître. En effet, dans ce jour, chaque martyr reconnaîtra son tyran, et chaque tyran le martyr contre lequel il aura sévi. Et ce n'est pas moi qui l'avance; écoutez la parole de la Sagesse : *Alors le juste se tiendra debout, dans une complète liberté de langage, vis-à-vis de ses oppresseurs.* (Sap 5,4) Le voyageur qui fait route dans le fort des chaleurs, vient-il à trouver une eau pure pour étancher la soif qui le consume; pressé par une faim dévorante, se voit-il inviter à une table chargée de mets de toute espèce : si alors une personne plus puissante que lui interdit de prendre part au festin et de goûter aux mets, le voilà en proie à une vive douleur, à un affreux supplice: il est à table, et il ne peut manger; il est assis près d'une source, et il ne peut se désaltérer. Ainsi, au jour du jugement, les impies sont témoins du bonheur des justes, et ils ne peuvent prendre place au royal banquet.

Lorsque Dieu voulut punir Adam, il lui fit cultiver une terre située en face du paradis, afin que chaque jour, à toute heure, en voyant le lieu de délices d'où il était sorti, il ne cessât d'avoir l'âme pénétrée de douleur. – Ici-bas, il nous est interdit de nous visiter l'un l'autre; mais là-haut, personne ne nous empêchera de vivre en société, et nous verrons ceux qui nous ont exilés, comme Lazare voit le juste, contre les martyrs voient les tyrans. – Gardez-vous donc de vous décourager, et rappelez-vous les paroles du Prophète : *Ne craignez pas l'injure des hommes, et ne vous laissez point vaincre par leur mépris : comme la laine est mangée par le ver, ainsi ils seront dévorés, et deviendront pareils à un vêtement hors d'usage.* (Is 51,7-8) Songez à notre Maître, rappelez-vous comment il fut persécuté dès le berceau, comment il fut relégué dans un pays barbare, lui, le souverain du monde : exemple à notre usage, afin que

## LETTRES DIVERSES

nous ne perdions point courage dans les tentations. Rappelez-vous la passion du Sauveur, et combien d'outrages il a subis pour nous. Les uns l'appelaient samaritain, les autres possédé, glouton, ou faux prophète. *Voilà*, disait-on, *ce gourmand, ce buveur de vin* (Luc 7,34), et encore : *C'est par le prince des démons, qu'il chasse les démons.* (Mt 9,34) Qu'était-ce donc, lorsqu'ils l'emmenaient pour le précipiter et qu'ils lui crachaient au visage ? lorsqu'ils lui mettaient la chlamyde, et qu'ils le couronnaient d'épines, et qu'ils tombaient à ses pieds par dérision, en l'abreuvant de tous les outrages? qu'était-ce, lorsqu'ils le souffletaient, lorsqu'ils lui donnaient à boire du vinaigre et du fiel ? lorsqu'ils lui frappaient la tête avec un roseau, et qu'ils le traînaient çà et là comme des chiens altérés de sang ? qu'était-ce quand on le conduisait, dépouillé de ses vêtements, au supplice, quand tous ses disciples l'avaient abandonné, et que l'un l'avait trahi, un autre renié, les autres délaissé pour fuir, quand il restait seul et désarmé au milieu de cette populace assemblée comme pour une fête? Qu'était-ce, quand ils le crucifiaient comme un scélérat entre des malfaiteurs, et qu'il restait sans sépulture, attaché sur la croix, et qu'ils ne l'en ôtaient point jusqu'à ce qu'il vînt quelqu'un le réclamer pour l'ensevelir ? Souvenez-vous qu'il ne fut pas jugé digne de funérailles, et qu'on fit courir contre lui cette calomnie, que ses disciples l'avaient dérobé, et qu'il n'était point ressuscité. Représentez-vous également les apôtres, chassés de tous lieux, réduits à se cacher, à ne point se montrer dans les villes; Pierre retiré chez Simon le corroyeur, Paul chez la marchande de pourpre, parce que les riches ne leur permettaient point de parler. Néanmoins dans la suite, tous les obstacles s'aplanirent pour eux. Ainsi n'allez pas non plus vous décourager. Moi aussi, j'ai appris une nouvelle au sujet d'Arsace, de ce fou que l'impératrice a mis sur le siège : il a persécuté tous ceux de nos frères qui ne voulaient pas communier avec lui; et beaucoup d'entre eux sont morts en prison à cause de moi. – C'est un loup sous les apparences d'une brebis : un évêque par les dehors, au fond un adultère; car de même que la femme qui se remarie du vivant de son premier époux, est considérée comme adultère : cet homme est adultère, non de chair, mais d'esprit, en tant que m'ayant ravi, moi vivant, le trône de l'Eglise. Je vous mande ceci de Cucuse, où l'impératrice nous a déporté. Beaucoup de tribulations nous sont survenues pendant le voyage, mais rien ne nous a ému. A notre arrivée en Cappadoce, ainsi que dans la Cilicie du Taurus, nous avons vu venir à notre rencontre des troupes nombreuses de saints prêtres, sans parler d'une multitude de solitaires et de vierges, dont les yeux répandaient d'interminables sources de larmes. – Et en nous voyant prendre le chemin de l'exil, ils gémissaient et se disaient entre eux: Le soleil dérobant ses rayons, eût été un moindre malheur que Jean réduit au silence. – J'étais troublé, contristé, en les voyant tous pleurer sur mon sort : car pour tous les autres accidents qui me sont survenus, je ne m'en suis pas inquiété. D'ailleurs l'évêque de cette ville nous a parfaitement accueilli et nous a prodigué les marques d'affection: au point que s'il eût été possible, et si nous n'avions pas eu de limites à respecter, il serait allé jusqu'à nous céder son siège. Je vous prie donc, et vous conjure en embrassant vos genoux, de secouer votre deuil et votre chagrin, toutefois sans nous oublier dans vos prières; et daignez nous répondre.

### LETTRE 126

#### AU PRÊTRE RUFIN

*Cucuse, 406.*

J'apprends que de graves malheurs ont éclaté de nouveau en Phénicie; la fureur des païens redouble, et parmi les moines un grand nombre ont été blessés ou mis à mort. C'est pourquoi j'insiste de nouveau et plus que jamais pour que, sans différer davantage, vous voliez au combat. J'ai la certitude que, si vous paraissez là, vos prières, votre bonté, votre douceur, votre patience, votre force d'âme Habituelle, enfin votre seule présence, suffiront à mettre en fuite l'ennemi, à contenir les furieux, à rendre le courage aux nôtres, à opérer les plus grands biens. Ainsi point d'hésitation ni de délai; redoublez de célérité et que les faits que je porte à votre connaissance stimulent encore votre ardeur. Si vous voyiez une maison en flammes, loin de passer votre chemin, vous redoubleriez au contraire d'activité afin de prévenir les progrès du feu : vous travailleriez tant par vous-même qu'avec le secours d'autrui à triompher du fléau. Eh bien? en présence de l'incendie que nous voyons sévir, hâtez-vous de vous rendre sur les lieux: de toute façon vous rendrez des services, et votre secours sera très-utile pour réparer les dommages. Quand tout est dans le calme, la tranquillité, la paix, le premier venu

## LETTRES DIVERSES

suffit à la tâche aisée d'instruire dans la foi quelques ignorants. Mais quand le démon furieux déclare la guerre avec plus d'audace, lui résister avec plus de force, lui ravir ses victimes, empêcher ses progrès, c'est le propre d'un homme généreux, d'un coeur intrépide, d'une âme élevée et forte; c'est un exploit digne de mille couronnes et au-dessus de tout éloge; c'est l'oeuvre d'un apôtre. Songez que le moment est venu pour vous d'acquérir une grande gloire et d'infinies richesses : voici l'occasion de faire fortune; ne la laissez pas échapper, hâtez-vous d'en tirer parti, nous vous en conjurons: et empressez-vous de nous écrire, dès que vous serez sur les lieux. Pourvu que j'apprenne que vous avez le pied sur le sol de la Phénicie, mes craintes feront place à la confiance. Je sais, en effet, ce qui s'en suivra : tel qu'un héros généreux, accoutumé aux exploits, vous parcourrez les rangs, relevant les uns, rassurant et fortifiant les autres, remettant dans la voie ceux qui s'égarèrent, recherchant et retrouvant ceux qui sont perdus, et vous mettrez en déroute les forces conjurées du démon. Car rien ne m'est plus connu que votre vigilance, votre circonspection, votre intelligence, votre sagesse, votre douceur, votre courage, votre fermeté, votre patience. Je désire que vous m'écriviez souvent, même durant votre voyage, et j'ai été surpris que le prêtre Théodore soit arrivé ici sans m'apporter une lettre de vous. Afin que je n'éprouve plus le même chagrin, écrivez-moi de chaque station, s'il est possible, afin que je puisse vous suivre pas à pas et savoir si vous approchez du pays où vous vous rendez. Je suis en effet dans une grande perplexité, et j'ai besoin d'être tenu au courant chaque jour. En conséquence, mon très-honoré maître, accordez-moi cette inestimable faveur : écrivez-moi lettre sur lettre, et avant de partir, et durant votre voyage : instruisez-moi exactement de tout. Si les choses vont bien, j'en aurai grande joie. Dans le cas où des empêchements seraient suscités, je m'appliquerai de tous mes moyens à les faire disparaître, et n'aurai de repos qu'autant que par moi ou par d'autres, s'il se peut, la voie vous soit aplanie. Fallût-il recourir cent fois à Constantinople, cela même ne m'arrêtera pas. – Ainsi, déployez tout ce que vous avez de vigilance et d'activité. Si vous pensez que des frères doivent vous être adjoints, mandez-le moi. Quant aux reliques des saints martyrs, soyez en repos. J'ai envoyé aussitôt le vénéré prêtre Térentius à mon très pieux seigneur Otréius, évêque d'Arabisse, qui en a beaucoup de fort authentiques; et sous peu de jours, je vous les adresserai en Phénicie. Que votre Révérence ne néglige donc rien. En ce qui nous concerne, vous voyez quelle est notre ardeur. Faites diligence, afin que vous puissiez terminer avant l'hiver les églises qui manquent de toit.

### LETTRE 127

#### A POLYBE

#### *Probablement 406.*

Un autre se plaindrait de la rigueur intolérable de l'hiver, de cette affreuse solitude, de ces souffrances et maladies; pour moi, je ne me plains que de notre séparation, plus pénible à supporter que l'hiver, que la solitude, que la maladie. La mauvaise saison augmente ma tristesse en me privant de la seule consolation qui peut l'adoucir, le commerce de vos lettres. La neige tombée en abondance ferme toutes les routes; personne ne peut sortir d'ici, personne ne peut y venir. Ajoutez à cela la crainte des Isauriens qui écarte et met en fuite tout le monde. Nul n'est resté chez soi, chacun a quitté sa maison et s'est sauvé où il a pu. Les villes ne sont plus que des murailles vides, les antres et les bois ont remplacé les villes. Semblables aux bêtes fauves, aux lions et aux léopards qui trouvent leur plus grande sûreté au désert, nous, malheureux habitants de l'Arménie, nous émignons d'un lieu à un autre, comme des nomades et des Hamaxobiens,<sup>2</sup> sans pouvoir nous arrêter avec confiance nulle part, tant le brigandage de ces barbares remplit tout de tumulte et de confusion; ils massacrent, ils incendient, ils réduisent les hommes libres en esclavage. Et quand ils ont dépeuplé une ville par la terreur de leur nom, ils la ruinent, ce qui revient à en faire périr les habitants. Combien de jeunes hommes obligés de quitter tout à coup leurs demeures, la nuit, par une température à tout geler, ont succombé, non sous le glaive des Isaures, mais de froid au milieu des neiges;

---

<sup>2</sup> C'est-à-dire : *Gens vivant sur des chariots*; à peu près comme ceux qu'on appelle aujourd'hui Bohémiens. Ce nom était d'ailleurs celui d'une peuplade sarmate dont parle le géographe Ptolémée. (3,5, 19)

## LETTRES DIVERSES

si bien qu'en voulant fuir la mort, ils n'ont réussi qu'à trouver une mort plus cruelle ! Voilà où nous en sommes. Et si nous vous donnons ces détails, ce n'est pas pour vous affliger (je n'ignore pas quelle sera votre douleur), mais pour vous faire connaître la cause de notre long silence et la raison pour laquelle nous avons mis tant de retard et de lenteur à vous écrire; c'est que nous sommes à ce point abandonné de tous, que nous n'avons pu trouver personne en disposition de se rendre auprès de vous, et que nous avons été forcé de dépêcher à votre révérence le prêtre qui nous fait ici compagnie: veuillez donc l'accueillir ainsi qu'il vous sied, et le congédier ensuite promptement avec de bonnes nouvelles de votre santé. Vous n'ignorez pas combien ce sujet nous intéresse.

### LETTRE 128

#### A MARINIEN

*Arabisse, 406.*

Ce qu'on aime en général dans le printemps, c'est qu'il décore de fleurs la face de la terre, et qu'il change tous les lieux en prairies; moi, c'est qu'il rend bien plus facile mon commerce de lettres avec mes amis. Je voudrais vous voir de mes yeux, mais puisque c'est impossible, je mets du moins toute mon ardeur à faire ce que je, peux; je veux dire à converser avec vous par correspondance. Et les matelots, les navigateurs ont moins de plaisir en cette saison à sillonner la surface des mers, que ne m'en donnent ma plume, mon encre et mon papier, quand je puis enfin vous écrire. Durant l'hiver, quand le froid mettait partout des glaçons, quand une couche insondable de neige interceptait les routes, on n'eût trouvé personne au dehors qui consentît à pénétrer dans notre pays, personne ici qui voulût se mettre en route. De là le silence que nous avons gardé si longtemps, enfermés entre nos murs comme dans une prison, et la langue paralysée, pour ainsi dire, par le manque de messagers. Mais puisqu'enfin l'époque des voyages a rouvert les chemins, et que notre langue a reconquis sa liberté, nous dépêchons le prêtre qui partage ici notre retraite auprès de votre noblesse, afin d'avoir des nouvelles de votre santé. Veuillez donc l'accueillir ainsi qu'il vous sied, mon très-révérend maître, et le voir d'un oeil d'amitié; et quand il repartira, daignez nous faire savoir comment vous vous portez. Car vous n'ignorez pas combien cela nous intéresse.

### LETTRE 129

#### A MARCIEN ET A MARCELLIN

*Cucuse, 404.*

Quel beau couple vous faites, et combien aimable à nos yeux ! couple formé non seulement par la loi de nature, mais encore par les liens du plus étroit attachement. Aussi, sommes-nous vain et fier de votre amitié, et voudrions-nous pouvoir jouir de près de votre commerce. Ne le pouvant pas, nous faisons du moins ce qui nous est possible; nous vous écrivons lettre sur lettre, nous gardons précieusement votre souvenir, nous le promenons avec nous en esprit partout où nous sommes; et la longueur du trajet ne met pas la moindre distance entre vous deux et nous. Voilà les ailes de l'amitié; elles franchissent aisément routes et distances, et surmontent tous les obstacles. Et c'est pourquoi nous-même, au milieu de nos tribulations, de notre isolement, des sièges et des incursions continuelles que nous font subir les brigands; rien ne peut diminuer l'affection que vous nous inspirez, et ce sentiment reste toujours en fleur dans notre âme. Nous vous supplions donc de nous faire tenir plus souvent des nouvelles de votre santé. Vous savez assez par vous-mêmes quelle consolation ce sera pour nous dans notre solitude.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 130

A CASTUS, VALÈRE, DIOPHANTE, CYRIAQUE, PRÊTRES D'ANTIOCHE

*Cucuse, 405.*

C'est une chose exigeante et impérieuse que l'affection, plus exigeante que le plus pressant des créanciers. En effet, un créancier met plus de façons à prendre son débiteur à la gorge pour se faire rendre son argent, que vous à resserrer autour de nous les liens de votre attachement, pour nous contraindre à nous acquitter en répondant à vos lettres, bien que nous ayons satisfait souvent à pareille obligation. Mais voilà quelle est la nature de cette dette; on paie toujours et toujours l'on doit. Aussi les nombreuses lettres une nous vous avons écrites ne vous rassasient point. C'est encore un privilège de l'amitié; elle ressemble il la mer où des fleuves innombrables portent leurs eaux sans pouvoir la remplir. Vos oreilles ne sont pas moins profondes; tout ce que nous y jetons ne fait qu'irriter davantage d'ardeur de votre affection. N'allez donc pas croire que si nous avons gardé si longtemps le silence, c'est que nous doutions de votre amitié; nous aurions agi tout autrement si nous en avions douté, et nous vous aurions écrit plus souvent. Car, ainsi que les malades ont besoin du médecin, de même les indifférents et les paresseux veulent être cajolés sans relâche; par conséquent, si nous avons cru nous apercevoir que votre amitié clochait, nous n'aurions pas manqué de payer de notre personne pour lui rendre sa vivacité. Mais, plein de confiance en vous et bien persuadé que nos lettres ou notre silence n'y peuvent rien changer, qu'elle demeure toujours ferme, solide, inébranlable; invariable, sans fléchir, sans décliner, sans se flétrir. nous jugions nos lettres inutiles à cet égard, et bonnes seulement à vous payer la dette de notre attachement. Aujourd'hui même ce n'est pas la nécessité, mais l'amitié qui nous porte à vous écrire; je le sais, en vain de toutes parts s'amasseraient les orages, en vain les vagues soulevées monteraient en foule jusqu'aux cieus; rien ne saurait vous ébranler ni vous jeter dans les orages du désespoir; c'est ce qu'a fait voir de reste le passé. Si nous vous écrivons, ce n'est donc point qu'à nos yeux vous ayez besoin de nos exhortations, c'est pour vous faire savoir que l'affection dont vous nous comblez en dépit d'une pareille distance nous enchante, nous ravit, nous rend bienheureux. Je sais d'autre part que vous trouvez un grand bonheur à savoir où nous en sommes; eh bien ! nous sommes guéris de nos maux d'estomac, nous nous portons à souhait; ni les sièges, ni les incursions des brigands, ni la solitude de ces lieux, ni la crise où nous sommes, ni rien de pareil ne nous cause aucun trouble, aucun abattement; nous jouissons d'une sécurité, d'un repos d'esprit, d'un calme complet; chaque jour nous pensons à vous, et nous ne manquons pas de conférer à votre sujet avec les voyageurs que nous recevons ici. Tels sont les effets d'une amitié sincère; elle fait qu'on a toujours sur les lèvres ceux qui en sont l'objet. Ainsi faisons-nous, parce que nous vous aimons bien, et vous ne l'ignorez pas.

Réfléchissez donc à tout cela, et n'allez pas inculper notre insouciance, ni une indifférence produite en nous par le temps à l'égard de votre affection. Car la charité ne périt jamais. (I Cor 13,8) Quand il s'écoulerait un long espace de temps, quand les difficultés redoubleraient, quand la distance qui nous sépare s'augmenterait encore, rien ne saurait briser notre amitié, rien ne saurait la flétrir; elle ne ferait que grandir et donner de plus belles fleurs.

### LETTRE 131

A L'ÉVÊQUE ELPIDIUS

406.

Ce n'est ni par indifférence, ni par manque d'égards pour votre charité que nous avons gardé jusqu'ici le silence; les périls qui nous environnent sont la cause de ce long retard. Nous n'habitons point une résidence fixe, mais tantôt Cucuse, tantôt Arabisse, d'autres fois enfin, nous errons parmi les déserts et les précipices, tant l'agitation et le désordre règnent tout autour de nous, tant le fer et le feu dévorent tout, hommes et maisons. Nous avons vu des cités périr avec leurs habitants; chaque jour assaillis de nouvelles alarmes, nous sommes contraints de déloger; c'est un nouveau genre d'exil, exil rigoureux, qu'accompagne

## LETTRES DIVERSES

journallement l'attente de la mort. Les châteaux-forts comme celui où nous sommes maintenant renfermés pareils à des captifs, ne suffisent pas même à nous rassurer, car ils n'effrayent pas l'audace des Isauriens. Joignez à cela une cruelle maladie dont nous traînons encore les restes à peine remis de la crise. De plus, comme si nous étions relégués dans une île environnée d'une mer impraticable, nous ne voyons arriver personne de quelque côté que ce soit; la terreur inspirée par nos troubles a fermé toutes les avenues. Je vous conjure donc de nous pardonner, mon très-honoré et très-religieux maître, car vous connaissez l'affection que nous n'avons pas cessé, dès l'origine, de témoigner à votre piété, et de plus, ne vous lassez pas de prier pour nous. Sans doute, s'il vous était facile de rencontrer des personnes disposées à se charger de vos lettres, vous n'auriez pas besoin de nos admonestations pour nous donner fréquemment des nouvelles de votre santé; nous en sommes certain. Et nous, de notre côté, quand nous aurons vu la fin de nos épreuves, quand il nous sera donné d'avancer la tête à travers nos barreaux, et de respirer un peu du siège que nous endurons, nous ne cesserons pas d'écrire exactement à votre révérence. En le faisant, c'est à nous-même que nous procurerons le plus grand plaisir.

### LETTRE 132

#### A GÉMELLUS

Ah! quelle grande chose qu'une âme forte et généreuse, qui trouve, non au dehors, mais en elle-même et dans son propre fond, sa joie et sa sécurité, et, ce goût merveilleux, jusque dans les situations où le vulgaire n'aperçoit que risques et périls. En effet, loin de se troubler ou d'être ému des haines dont on est poursuivi, s'en faire honneur, que dis-je? prendre en pitié ses ennemis, désirer leur amendement, leur conversion, où trouver tant de sagesse, une pareille philosophie ? C'est pourquoi nous vous louons et nous vous admirons, notre très-révérénd et très-magnifique seigneur. C'est pourquoi, nous-même, nous tressaillons d'allégresse, et nous nous parons, comme d'une superbe couronne, de l'amitié de votre magnificence. Vous nous demandez, par votre lettre, de prier pour vous : apprenez donc que nous ne l'avions pas attendue pour invoquer Dieu sans cesse en votre faveur, afin qu'une âme aussi grande, aussi élevée que la vôtre, soit initiée promptement au saint ministère, et jugée digne de participer à nos sacrés et redoutables mystères. Que s'il nous est donné d'apprendre une aussi heureuse nouvelle, nous nous croirons hors d'exil, nous oublierons notre solitude, nous ne sentirons plus les assauts de la maladie contre laquelle nous nous débattons maintenant. Nous savons que vous attachez un grand prix, notre très-révérénd maître, à entrer en possession de ces biens ineffables, par notre humble ministère; et vous savez, de votre côté, que c'est aussi notre voeu le plus cher. Mais, s'il y a des empêchements en ce qui nous concerne, qu'ils ne soient pas pour vous une raison de différer. Vous ne manquerez point, à défaut de nous-même, d'hommes dévoués à notre personne, qui pourront se charger de votre initiation. Et si cela s'accomplit, notre joie sera la même que si nous vous avions ouvert de nos mains l'accès des faveurs célestes, quoiqu'après tout l'effet ne sera point différent.

### LETTRE 133

#### A ADOLIE

*Cucuse, 404.*

Que dites-vous ? vous vous plaignez encore de la persécution, vous vous dites cruellement opprimée? Et. qu'est-ce qui vous empêche, dites-moi, de vous réfugier dans un port tranquille, et d'échapper à la fureur de ces orages ? N'est-ce point ce que nous ne discontinuons pas de vous répéter, et ce que vous ne voulez jamais entendre? Et pourtant, par votre obstination à vous débattre dans cette fange où vous vous embourbez à chaque instant, vous vous attirez, à vous-même, d'innombrables maux, en même temps que vous vous causez, par un contre-coup de vos propres infortunes, des chagrins continuels et multipliés. Croyez-vous que ma douleur ne soit pas profonde, quand j'apprends ce dont vous m'informez, que des parents, ou plutôt des étrangers (je reproduis vos propres paroles) vous trahissent, vous font subir les plus tragiques persécutions ? Jusques à quand demeurerez-vous auprès de

## LETTRES DIVERSES

cette fumée qui remplit de ténèbres les yeux de votre âme? Jusques à quand resterez-vous sous le joug de cet affreux esclavage ? Et qu'est-ce qui vous empêche de venir ici, et de délibérer avec nous sur ce qui vous intéresse? Vous perdriez par là, dites-vous, jusqu'au sentiment de vos misères. Pour moi, je suis fort étonné, fort surpris : je ne vois aucune raison pour que vous restiez si longtemps éloignée de nous, si ce n'est la paresse et la négligence. La route à parcourir n'est pas longue : et ce moment de l'été est tout à fait propice aux voyages, par la tiédeur de la température. Mais l'obstacle vient encore cette fois de ce même attachement aux biens temporels, qui a engendré toutes vos infortunes. D'ailleurs, si vous venez, je vous en saurai bon gré, si vous ne venez pas, je ne vous reproche rien, je ne vous en veux point

je vous garde l'affection que, j'ai toujours témoignée à votre grâce; seulement, je gémis d'apprendre que vous êtes engagée dans mille embarras, et chargée d'un si lourd fardeau de soucis mondains; et si les entraves de l'exil ne me retenaient ici, au lieu d'importuner votre piété, quand même je serais encore plus malade que je ne suis présentement, j'accourrais moi-même auprès de vous et je ne cesserais pas de tout faire, de tenter tous les moyens, jusqu'à ce que je vous eusse sauvée de ces orages, de ce bourbier, de cet amas de maux sans nombre. Mais, puisque cela m'est impossible, je voudrais que vous vinssiez ici conférer avec moi de ce sujet. Que si cela même est difficile, eh bien ! je ne cesserai pas, en vous écrivant, de vous prodiguer les conseils et les exhortations, afin que vous brisiez vos chaînes, que vous coupiez vos liens, que vous rompiez les entraves qui retiennent votre âme prisonnière, que vous reconquériez enfin l'aisance et la liberté de vos mouvements. Par là ce n'est pas seulement un bonheur terrestre que vous vous procurerez, vous gagnerez encore le ciel avec une grande facilité. Sacrifiez donc volontairement ces biens, dont vous serez avant peu forcée de vous dessaisir, au moment devons en aller d'ici-bas; portez-les au trésor qui ne craint pas les voleurs; et de cette manière vous vous assurerez, pour la vie future, les couronnes que rien ne saurait endommager ni flétrir.

### LETTRE 134

#### A DIOGÈNE

*Cucuse, 404.*

Je voudrais pour beaucoup voir votre grâce, mon très-révérend maître; vous le saviez déjà avant d'avoir ma lettre, connaissant bien l'affection que nous inspire votre révérence. Mais cela nous est impossible : le trajet est long, nous ne sommes point libre d'aller où il nous plaît, enfin les incursions des Isauriens deviennent plus alarmantes de jour en jour. Je conjure donc votre générosité de faire ce qui est le plus propre à nous consoler, tant de notre isolement actuel que de nos infortunes et des tribulations qui nous accablent, en nous écrivant fréquemment pour nous rassurer au sujet de votre santé et de toute votre maison; daignez nous accorder plus souvent cette faveur, autant que vous le pourrez. D'ailleurs, il nous sera difficile de jouir pleinement de vos bontés, à cause du petit nombre des voyageurs qui partent de chez vous pour venir ici; néanmoins, quand bien même il vous serait malaisé de nous exaucer, daignez au moins faire ce qui sera en vous et nous faire savoir par des messages multipliés comment vous vous portez. C'est à notre tour de vous parler maintenant de nous-même : nous jouissons d'un grand calme d'esprit, d'une tranquillité parfaite, d'une paix profonde, d'une santé passable; une seule chose trouble notre bonheur : c'est l'éloignement de vous tous qui nous aimez. Mais il dépend de votre sagesse d'alléger en nous ce chagrin : accordez-nous la grâce demandée, afin que la distance ne nous prive point du charme et des douceurs de votre ardente et sincère affection.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 135

#### AU DIACRE THÉODOTE

*Arabisse, 406.*

Je n'ignore pas moi-même que vous seriez depuis longtemps auprès de nous, si les alarmes causées par les Isauriens ne vous fermaient le passage. En effet, si les glaces de l'hiver, si une épaisse couche de neige ne vous ont pas empêché d'accourir ici, à plus forte raison la venue du printemps et la sérénité qu'il remet dans l'air vous auraient-ils arraché des lieux où vous demeurez. Je connais assez la douceur, l'aménité de vos sentiments, l'ardeur et la pureté de votre affection, la parfaite noblesse de votre caractère; aussi ne suis-je pas médiocrement affligé, pour ma part, de voir une si longue séparation attrister pour moi, par un nuage de tristesse, le charme d'une saison si douce. Si je vous tiens ce langage, ce n'est pas que je veuille vous attirer ici. Fussé-je d'accord en cela avec vos vœux les plus chers (car la guerre remplit tout ce pays de ses horreurs, vous le saurez par les personnes qui en viennent), c'est pour vous faire entendre que nous aussi, quels que soient le calme d'esprit et le repos dont nous jouissons, nous ne pouvons nous résigner sans chagrin à être séparé de votre révérence; c'est afin que, instruit de cela, vous correspondiez assidûment avec nous, non seulement par l'intermédiaire de nos voyageurs, mais encore en recourant à ceux des vôtres qui se mettent en route pour ce pays-ci. Nous vous savons un gré extrême, mon très-révérend maître, de la sollicitude et des angoisses que nos troubles vous causent. Il est bien vrai : chaque jour augmente les rigueurs du siège que nous subissons, et nous restons pris comme au piège dans cette forteresse. Déjà au milieu de la nuit, à l'improviste et contre toute attente, une troupe de trois cents Isauriens a parcouru la ville et failli nous faire prisonnier; mais la main de Dieu les a chassés promptement, avant même que nous nous doutions de rien, et nous a préservé non seulement de tout danger, mais encore de toute alarme : nous n'avons connu qu'au jour ce qui s'était passé. Vivez donc en joie et en contentement, et ne cessez pas de prier Dieu, afin qu'il assure complètement notre repos et qu'il nous guérisse, en outre, de la maladie dont nous souffrons; car, si nous ne sommes plus en danger, nous gardons néanmoins des restes de notre mal qui ne cessent de nous le rappeler. Nous vous mandons cela non pour vous affliger, mais pour stimuler votre zèle à prier pour nous. Je recommande à votre religion mon maître, le très-révérend lecteur Théodote, afin que vous soyez son recours en toute occasion, autant qu'il vous sera possible, car je sais que beaucoup de choses le tourmentent.

### LETTRE 136

#### AU LECTEUR THÉODOTE

*Arabisse, 406*

Ne vous fatiguez pas à chercher des raisons pour justifier la précipitation avec laquelle vous nous avez quitté : à quoi bon recourir à la faiblesse de votre vue, à la rigueur du froid, pour expliquer votre départ? Aux yeux de notre amitié, vous n'êtes point parti, vous êtes avec nous aussi bien qu'auparavant; d'ailleurs, nous ne désespérons pas de jouir de votre vue quelque jour. Soyez donc sans inquiétude. L'hiver a pu vous chasser d'Arménie, mais il ne vous a pas exilé de notre âme, et nous portons continuellement votre image dans notre mémoire. Si les attaques des Isauriens, en interceptant toutes les voies, ne nous faisaient point manquer de courriers, nous vous aurions écrit lettre sur lettre. Du reste, le silence que nous avons dû garder jusqu'ici n'a point eu notre pensée pour complice : nous ne cessons de penser à vous et de vous écrire autant qu'il est en nous. Ainsi donc, figurez-vous que vous êtes dans notre société et que vous vivez avec nous en Arménie. Que si quelqu'un entreprend de vous nuire et de vous faire du mal, élevez-vous au-dessus de ces attaques, par la raison que c'est le persécuteur qui est à plaindre, et non sa victime; car c'est pour nous une raison d'admirer, de louer davantage votre courage et votre fermeté, que la hauteur d'âme avec laquelle, au fort d'une pareille tempête, vous avez su dominer le tumulte. Continuez donc à sillonner

## LETTRES DIVERSES

joyeusement la mer paisible dont vous parcourez la surface unie. Et ne vous étonnez point que je parle de mer paisible, quand vous vous représentez comme étant en butte aux persécutions. Si j'en juge de la sorte, c'est que je ne considère point. l'âme de ceux qui vous inquiètent, ruais bien le calme que vous assure votre vertu. Qu'est-ce donc que j'entends par là? C'est que cette vie sublime, dont la grandeur atteint les cieux, peut bien paraître. pénible, à considérer les occupations qui la remplissent, mais devient, facile et douce si l'on tient compte du courage et du zèle de ceux qui s'y livrent. Et ce qu'il y a de plus merveilleux dans cette sagesse,, c'est que, parmi des vagues furieuses, celui qui la pratique avec une sincère ardeur navigue avec un bon vent et dans un calme parfait; c'est qu'au milieu du trouble et du soulèvement général, il jouit d'une paix profonde : c'est que, sous la grêle des traits qui l'assaillent de toutes parts, il reste invulnérable, insensible aux coups auxquels il est en butte. Pénétré de ces vérités, occupé sans cesse à y réfléchir, jouissez ici-bas d'un inaltérable bonheur, en attendant les couronnes que Dieu vous réserve pour prix d'aussi nobles fatigues. Et ne manquez point de nous écrire fréquemment, dès qu'il vous le sera possible, pour nous faire savoir où en est votre santé, soit de corps, soit d'âme. Tout ce que vous aurez de loisirs, consacrez-le à lire les saintes Ecritures, autant du moins que votre mal d'yeux vous permettra cette étude, afin que, si jamais une occasion nous est offerte d'en expliquer le sens à votre belle âme, nous puissions le faire sans difficulté; car ce ne sera pas pour vous une petite avance que de connaître les textes, lorsque vous voudrez en écouter l'interprétation.

### LETTRE 137

AU DIACRE THÉODOTE

*Probablement 406.*

Cessez d'incriminer notre lenteur, si vous ne voulez pas que votre accusation retombe d'abord sur vous-même. Vous avez reçu de nous autant de lettres que vous nous en avez écrit, moins une seule; et vous parlez comme si vous nous en aviez accablé : Vous comptez, dites-vous, à tout le moins sur le nombre pour nous exciter à vous écrire. D'abord, on peut limer sans écrire; mais, d'autre part, je n'ai pas plus discontinué de vous écrire que je ne cesse de vous aimer. En vain la marche du temps rendrait notre séparation encore plus lointaine; en vain serions-nous jeté dans un pays encore plus désert, rien ne saurait vous chasser de notre âme, ni diminuer l'affection dont nous sommes animé à votre égard. Ainsi donc, don nez-nous fréquemment des nouvelles de votre santé; c'est chose plus facile à vous autres qu'à nous. Que si la saison vous en empêche, ou encore la violence des maux causés par les Isauriens, il nous suffira de vos sentiments bien connus à notre égard pour nous consoler de ce long silence.

### LETTRE 138

A L'ÉVÊQUE ELPIDIUS

405.

Je sais que j'ai rarement écrit à votre révérence; mais ce n'est pas ma faute : c'est l'état des choses qui m'en empêche. La saison, l'isolement des lieux où nous sommes enfermés et pour ainsi dire captif, le petit nombre des personnes qui viennent ici, la difficulté de trouver dans ce petit nombre des messagers sûrs, et, de plus, une maladie qui nous a fort abattu et cloué au lit durant tout l'hiver, telles sont les causes de ce silence prolongé, auquel notre cœur n'a point eu de part. Figurez-vous donc que vous recevez de nous beaucoup plus de lettres que nous ne pouvons vous en faire parvenir; et vous calculerez ainsi, pour peu que vous teniez compte non seulement des caractères tracés au moyen de l'encre et du papier, mais encore des intentions de notre amitié. De cœur, nous vous écrivons sans relâche, nous sommes toujours avec vous, et ni la longueur du trajet, ni celle du temps écoulé, ni les difficultés de la situation, n'ont altéré nos sentiments à l'égard de votre révérence : nous les gardons dans toute leur force, et, fussions-nous relégués dans un endroit plus désert que celui-ci, nous ne

## LETTRES DIVERSES

cesserons de porter gravé dans notre âme le souvenir d'un ami aussi ardent, aussi dévoué. Voilà ce que c'est qu'une amitié sincère : ni temps, ni lieu, ni distance, ni périls ne sauraient l'ébranler. Vous ne l'ignorez pas, vous qui savez si bien aimer.

### LETTRE 139

#### A THÉODORE, CONSULAIRE DE SYRIE

*De 404 à 407.*

Ce serait, dites-vous, à vos yeux, le meilleur signe de notre intérêt pour vous, que notre première lettre à votre excellence fût suivie d'une seconde. Quant à nous, s'il nous était facile de trouver des intermédiaires, nous ne cesserions pas d'écrire à un homme aussi vertueux, aussi sage que vous, à un ami aussi zélé et qui reçoit nos lettres avec tant de plaisir. Mais, puisque cela n'est pas possible, nous prions votre excellence de ne pas mesurer notre attachement au nombre de nos lettres, mais de persister, que nous écrivions ou non, dans l'opinion que vous en avez eue jusqu'ici, et de vous dire que, si notre silence a été bien prolongé, la faute n'en est point à notre négligence, mais à l'isolement où nous vivons.

### LETTRE 140

#### AU DIACRE THÉODORE

*Cucuse, 405.*

Ce n'était pas pour nous une faible consolation dans notre solitude que de pouvoir écrire fréquemment à votre aménité : mais les ravages des Isauriens nous ont enlevé jusqu'à ce plaisir. La venue du printemps a multiplié leurs attaques, en même temps que les fleurs partout ils couvrent les routes rendant tous les passages impraticables. Déjà des femmes libres ont été faites prisonnières, des hommes égorgés. – Je fais donc appel à votre indulgence. Vous tenez beaucoup, je le sais, à recevoir des nouvelles de notre santé : eh bien ! après les épreuves de l'hiver dernier qui ont été rudes, nous commençons à nous remettre : incommodés encore par l'inconstance du climat (car nous voici retombés en plein hiver), nous espérons néanmoins secouer les restes de notre maladie, quand nous jouirons enfin d'un véritable été. Car il n'y a rien d'aussi nuisible à la santé du corps que le froid, d'aussi profitable que l'été, qui le soulage en le réchauffant.

### LETTRE 141

#### A THÉODOTE, EX-CONSULAIRE

*Peut-être en 406.*

Nous vous souhaitons toutes sortes de prospérités pour prix des honneurs avec lesquels vous avez accueilli notre fils. Il nous en a informé lui-même, et n'a eu garde de nous rien cacher, désireux en même temps de manifester sa reconnaissance envers son père, et de nous causer, à nous, une vive joie. En effet nous nous trouvons honoré par là de deux manières, d'abord parce que nous regardons comme un avantage personnel tout ce qui lui arrive d'heureux, en second lieu parce que nos lettres ont contribué notablement à augmenter encore votre bienveillance. Continuez donc, mon très-révérend et très-noble maître, à entourer de soins ce beau rejeton. Comment cela ? en cultivant, en développant chez lui l'amour de cette sagesse sublime, à laquelle tendent maintenant ses efforts; de cette façon, il nous donnera promptement les fruits que nous espérons. – Car les âmes bien nées ne grandissent point avec la lenteur de ces plantes dont on confie le germe au sein de la terre; elles ne sont pas plus tôt enracinées dans le noble zèle de la vertu, qu'elles s'élèvent jusqu'au ciel, et donnent une

## LETTRES DIVERSES

récolte de fruits capable de tout éclipser, autant par sa qualité que par sa richesse. Ces fruits, en effet, ne périclitent point avec l'existence présente, et nous suivent dans la vie future

### LETTRE 142

#### A L'ÉVÊQUE ELPIDIUS

*Probablement 406.*

Nous avons écrit à votre religion, rarement en fait, mais bien souvent en intention, nous ne vous quittons pas un seul jour; et rien ne saurait nous priver de votre société, ni les années qui s'écoulent, ni la longueur du trajet ni les dangers qui nous environnent. Voilà ce que c'est que l'amitié : aucune de ces difficultés ne saurait prévaloir sur elle, ni la faire fléchir : elle résiste, elle s'élève au-dessus de tout. Ne mesurez donc pas votre attachement, mon très-honoré et très-pieux maître, au nombre de nos lettres : instruit des sentiments et de l'affection que nous avons toujours montrés pour votre piété, ne concevez de ce silence prolongé aucune défiance. C'est rarement, nous aussi, que nous recevons des lettres de votre main, et nous ne croyons pas pour cela que vous vous soyez refroidi à notre égard : nous savons parfaitement, nous sommes convaincu que vous conservez dans sa fleur votre amitié pour nous, que la continuité de nos maux, loin de la décourager, n'a fait au contraire que la rendre plus vive, et nous vous en avons une grande reconnaissance. – Je n'ignore pas que vous désirez apprendre où nous en sommes : sachez donc que nous jouissons d'une santé, d'une tranquillité d'esprit, d'une paix parfaite, et que nous sommes désormais à l'abri des périls dont nous menaçaient les ravages des Isauriens. Pour les hivers d'Arménie, j'en ai fait l'apprentissage, non sans quelques incommodités que la faiblesse de ma santé devait faire prévoir : mais enfin je suis sorti d'épreuve à mon honneur, grâce à ma précaution de rester enfermé lorsque le froid devenait intolérable, et de ne montrer que rarement ma tête au dehors. D'ailleurs, les autres saisons de l'année ont été si belles qu'il m'a été facile de réparer les dégâts que l'hiver avait faits dans ma santé.

### LETTRE 143

#### A POLYBE

*Cucuse, 404.*

Nous sommes bannis du sol de la ville et de son enceinte : mais la ville même, nous ne l'avons pas quittée. La ville, c'est vous : or nous n'avons pas cessé d'être avec vous, parmi vous : ici même, par conséquent, nous ne sommes point exilés. D'une part, je le sais, nous habitons dans vos cœurs : et de notre côté, en quelque lieu que nous allions, nous porterons en nous-même votre souvenir à tous, nos excellents amis. – Cette pensée ne nous laisse voir ni la solitude de ces lieux, les plus déserts qui soient au monde, ni le siège quotidien que les brigands nous font subir, ni la famine qui en est la conséquence : car si notre corps est fixé ici, notre âme est toujours auprès de vous. – Mais comme, dans de telles dispositions, on soupire après une réunion qui rassemble aussi les corps, et qu'on souffre faute d'être exaucé, comme d'ailleurs cette réunion n'est pas possible à l'heure qu'il est, comme enfin le meilleur remède aux maux de l'absence, c'est le commerce des lettres, daignez n'en être point avare avec nous, et nous serons délivré de notre chagrin. Car il ne tient qu'à vous, mon très-respectable maître, de nous procurer par vos lettres la douce illusion de votre présence.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 144

#### A DIOGÈNE

*Cucuse, 404.*

Cucuse est un lieu désert, un séjour périlleux, constamment assiégé par la crainte des brigands : mais bien qu'éloigné de moi, vous en avez fait un paradis. Lorsque nous entendons parler de votre zèle empressé, de votre affection pour nous, si profonde et si vive (la distance même n'empêche pas que le bruit n'en soit parvenu jusqu'à nous), l'attachement de votre grâce devient, à nos yeux, comme un précieux, un inestimable trésor : nous croyons vivre dans le plus sûr des séjours, tant cela nous cause de joie et nous fait goûter de consolations. Je veux ajouter encore quelque chose à ce bonheur, je vous conjure, soyez assez bon pour nous écrire, pour nous informer de votre santé. Je le sais : c'est chose difficile, vu la longueur du trajet, et la distance qui sépare cet endroit-ci de la grande route; mais quand on aime aussi bien que vous savez aimer, ce qui était malaisé devient facile. Songez donc au plaisir que nous procurerait la fréquence de pareils messages, et ne nous refusez point cette satisfaction : car nous sommes vivement affligé de n'avoir pas reçu de lettre de votre grâce, bien que celle-ci soit la seconde que nous vous écrivons.

### LETTRE 145

#### AU PRÊTRE NICOLAS

*Environ 405 à 406.*

Et moi aussi je voudrais, je désirerais vivement voir votre grâce et l'embrasser; vous n'avez pas besoin de cette lettre pour en être persuadé. Sachant aimer comme vous aimez, vous savez aussi discerner les véritables amis. Mais ne pouvant davantage, je fais, en attendant mieux, ce que je puis, je vous écris, je vous salue, je vous demande des lettres qui me disent fréquemment où en est votre santé. Octroyez-nous donc cette faveur. Vous n'avez pas besoin. sans doute que l'on vous presse n'importe, nous ne cesserons pas de vous remettre ce point en mémoire. Car ce n'est pas pour nous une mince consolation, un faible soulagement dans notre solitude, au milieu des alarmes quotidiennes que font naître les attaques des brigands, des périls qui nous entourent, des infirmités qui nous accablent que d'être renseigné au sujet de ceux qu nous aimant, de savoir que vous allez bien, et. que tout marche pour vous à souhait, en dépit des orages redoublés dont vous pourriez nous tracer le tableau. Mais comment cela peut-il se concilier? C'est qu'il appartient à l'homme généreux, doué de vigilance et de sang-froid, de naviguer heureusement au plus fort des tempêtes, tandis que l'homme faible, prompt à se décourager et à s'abattre; éprouve du trouble et de l'agitation jusqu'au milieu d'un calme parfait.

### LETTRE 146

#### A THÉODOTE, NICOLAS, CHAERÉAS, PRÊTRES ET MOINES

*Cucuse, 405.*

Vous imputez votre absence aux incursions des Isauriens et moi je nie que vous soyez absents : je dis que vous êtes avec nous, et que cet empêchement même ne peut faire obstacle à notre réunion, tant sont agiles les ailes de l'amitié; sur-le-champ, sans peine, elle se transporte en tous lieux, quelle que soit la foule des obstacles. Nous sommes privé, il est vrai, de votre présence corporelle : mais priez sans relâche, et le Dieu de bonté nous accordera cette faveur. Moi-même qui vous porte incessamment dans ma pensée, je n'ai pas une faible envie de me voir dans votre société : et cela viendra, je n'en doute point, si vous invoquez avec ferveur celui qui sait imposer silence à la plus terrible tempête, et ramener partout le calme et la sérénité. C'est à nous de vous contenter maintenant, en vous renseignant à notre

## LETTRES DIVERSES

sujet : nous jouissons d'une paix d'esprit et d'une tranquillité parfaites. Notre santé n'est pas ici dans des conditions très-favorables : d'abord le manque de médecins, et la disette de remèdes : ou ne trouve rien à acheter ici, les drogues font défaut; puis l'insalubrité du climat; car l'été ne nous incommode pas moins que l'hiver, étant, à sa manière, tout aussi rigoureux; puis les souffrances d'un siège perpétuel, les alarmes causées coup sur coup par les incursions des Isauriens : parlai tant de choses qui conspirent, avec d'autres que j'omets, contre notre santé, nous sommes présentement hors de danger, assez bien rétabli, et nous nous portons passablement. Veuillez donc vous-mêmes nous tenir pareillement au courant, et nous faire savoir que vous allez bien. Nous considérons votre attachement, comme une consolation précieuse, un grand soulagement, un trésor inestimable : et quand nous nous représentons votre sincère amitié, vos sentiments invariables, votre inaltérable tendresse (or nous ne cessons pas de nous les représenter), il nous semble que nous échappons à la tempête de tribulations déchaînée contre nous pour trouver un asile au sein d'un large port.

### LETTRE 147

A ANTHÉMIUS

*Cucuse, 405.*

D'autres vous féliciteront de votre consulat, de votre préfecture : moi, je félicite ces dignités à cause de vous; vous les honorez bien plus qu'elles ne peuvent vous honorer. Telle est, en effet, la nature de la vertu, qu'elle ne puise son lustre qu'en elle-même, et qu'elle donne de l'éclat aux magistratures au lieu d'en recevoir d'elles. Je n'ajoute donc rien à mon amitié pour vous, parce que je ne vois rien de plus en vous. Ce n'est ni le préfet ni le consul que j'aime, mais mon cher Anthémios, cet homme d'une prudence consommée et d'une si haute philosophie. Ainsi je vous félicite, non pas d'être monté au faite des honneurs, mais d'avoir plus d'occasions de faire briller votre sagesse et votre humanité. Je félicite en même temps ceux que l'injustice accable ou menace, car ils trouveront dans votre équité un port excellent pour échapper au naufrage, un encouragement à naviguer encore avec confiance, même après avoir essuyé les tempêtes. Voilà pourquoi je me réjouis de votre élévation. Je sais qu'elle est pour les opprimés et les malheureux une fête publique, et moi je célèbre déjà cette fête, considérant comme un bonheur pour moi-même les belles actions que vous allez faire.

### LETTRE 148

AUX ÉVÈQUES CYRIAQUE, DÉMÉTRIUS, PALIADIU, EULYSIUS

*Cucuse, 405.*

Hommes heureux, trois fois, cent fois heureux de vos nobles sueurs ! des combats, des épreuves, des fatigues, des périls que vous avez affrontés pour l'intérêt de toutes les Eglises du monde ! gloire sur la terre, gloire dans les cieux, telle sera votre récompense. Tous les hommes raisonnables, vous célèbrent, vous tressent des couronnes; tous admirent votre constance, votre courage, votre fermeté, votre persévérance; et le Dieu de bonté qui est assez riche pour rémunérer au centuple la patience, vous récompensera comme il convient à Dieu de récompenser ceux qui ont généreusement combattu pour la paix universelle. Aussi ne cessons-nous point de vous proclamer bienheureux, de nous complaire en votre souvenir, de vous porter constamment dans notre pensée, en dépit de l'intervalle qui nous sépare. Le très-révérend diacre Cyriaque n'a pu s'embarquer cette fois, parce qu'il est accablé de travail. Mais, mes seigneurs, le très-religieux prêtre Jean et le très-révérend diacre Paul, traqués de toutes parts, hors d'état de se fixer en aucun endroit, ni de se cacher, ont jugé nécessaire de se rendre auprès de vos charités, et de partager votre résidence. Veuillez donc les accueillir avec amitié et leur témoigner la bonté qui sied à votre caractère.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 149

A AURÉLIUS, ÉVÊQUE DE CARTHAGE

406.

Ah! la grande chose qu'une âme généreuse, où pullulent les fruits de la religion et de la charité! C'est par là que, malgré la distance qui nous sépare, vous m'avez conquis et gagné, comme si vous étiez ici, auprès de nous. En effet, la chaleur de votre affection, la bonne odeur de votre indépendance et de votre piété se sont répandues jusqu'à nous, aux confins du monde habité. Nous vous rendons mille actions de grâces, nous félicitons votre piété d'avoir bravé tant de fatigues et de sueurs dans l'intérêt de toutes les Eglises, et de vous être assuré là les plus magnifiques couronnes dans le séjour du Dieu de bonté. Nous vous exhortons de plus à persévérer dans ces glorieux combats; car vous savez quel en est le prix. S'il suffit de protéger un homme en butte à l'injustice et à l'oppression pour obtenir de Dieu une ineffable récompense, songez quel sera votre salaire, à vous, si par vos nobles efforts vous arrachez au trouble et au désordre tant d'Eglises agitées, si vous travaillez à les conduire au port après tant d'orages.

### LETTRE 150

A L'ÉVÊQUE MAXIME

Quand je réfléchis aux peines, aux sueurs que vous avez endurées si longtemps, j'y trouve la plus grande consolation des iniquités que j'ai souffertes moi-même; votre affection, si profonde et si vive, votre parfait dévouement, votre activité vigilante à réparer le mal commis, me procurent le plus grand soulagement. En effet, ce n'a pas été pour moi un faible allègement que de songer qu'en dépit de la distance qui nous sépare, sans nous avoir jamais vu, sans nous avoir parlé, inconnu vous-même à nos regards, enfin journellement en butte aux entreprises des factieux, vous avez pu montrer à notre égard la tendresse d'un père pour ses enfants, ou plutôt une affection plus tendre encore que l'amour paternel. Nous remercions donc votre piété, nous l'admirons, nous la félicitons, nous la prions de suivre son propre exemple, et de déployer jusqu'au bout le zèle qu'elle a montré d'abord. Quand bien même vous ne réussiriez point à améliorer l'état des choses, ce ne serait pas pour nous, comme je vous l'ai déjà dit, une mince consolation que d'avoir reçu, de recevoir encore de votre révérence les marques d'une pareille affection.

### LETTRE 151

A L'ÉVÊQUE ASELLUS

406.

Je sais que vous n'avez nul besoin de mes lettres pour vous mettre à l'oeuvre, pour travailler à la guérison des maux qui affligent les Eglises d'Orient; votre conduite le prouve, c'est spontanément que vous avez déployé tant d'activité. Mais puisque nos maux résistent encore à tous les remèdes (tant sont insensés les auteurs de ces attentats), nous avons cru nécessaire d'exhorter votre religion à ne pas se décourager, à ne pas faiblir, à persévérer dans le zèle des premiers jours, et à faire encore tout ce qui est en votre pouvoir. Car plus sont incorrigibles les factieux conjurés contre la paix des Eglises, plus leur châtement sera sévère, plus aussi seront magnifiques votre récompense et vos couronnes, si vous ne vous laissez pas abattre.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 152

#### AUX ÉVÊQUES

*Probablement 406.*

Nous devons des remerciements à chacun de vous en particulier, à vous tous en général; que dis-je ? Non pas nous seulement, mais tous les évêques de l'Orient, et avec eux les clercs de plus d'une ville, des laïques mêmes diversement persécutés, nous vous devons, dis-je, des remerciements, de ce que dans votre charité toute paternelle, vous avez compati à ces maux, vous avez résisté noblement, vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir. Aussi tous vous célèbrent, vous tressent des couronnes, ont à la bouche vos bonnes oeuvres. Or si les hommes vous rendent de pareils honneurs, songez aux dédommagements que vous réserve la bonté divine. En conséquence, mes très-révérands et très-religieux maîtres, quelque incurable que soit l'infirmité de ceux qui agitent les Eglises, ne cessez pas d'y appliquer tous les remèdes dont vous disposez. Plus il y aura d'obstacles et de difficultés, mieux vous serez récompensés. Si celui qui donne de l'eau fraîche, doit recueillir le prix d'un si léger bienfait, songez quelle récompense attend ceux qui auront tant fait et tant souffert pour la paix des Eglises, songez quel salaire est réservé à d'aussi glorieux travaux !

### LETTRE 153

#### AUX MÊMES

*Probablement 406.*

Nous ne cessons pas de nous proclamer vos obligés. Quelles qu'aient été les injustices de nos ennemis, nous avons trouvé en vous un secours énergique, des trésors d'affection, d'attachement véritable, de zèle ardent; et ce n'a pas été pour nous une faible consolation dans le triste exil où nous sommes retenu, et parmi tous les maux qui nous ont accablé. Nous supplions donc vos piétés de continuer à nous témoigner la même affection, le même dévouement. Car ce n'est pas nous seulement qu'atteindront les événements actuels; la totalité des Eglises s'en ressentira. Ce n'est pas une ville, ni deux, ni trois, ce sont des peuples entiers qui sont ébranlés sur toute la face de la terre. Montrez donc le zèle qu'il est naturel de déployer quand on travaille et que l'on combat pour un si grand nombre d'âmes: Vous avez fait bien des efforts, vous avez payé votre tribut; nous ne l'ignorons pas, et ne cessons de vous en remercier; mais, nous vous en conjurons, ne vous arrêtez pas au milieu de votre ouvrage. Votre patience, votre résignation, votre constance sont capables d'apaiser les plus mutins et de guérir les plus malades de la folie qui les possède aujourd'hui. D'ail, leurs, dussent-ils demeurer incurables, rien ne manquera du moins à votre salaire, à votre récompense, à la couronne méritée par vos généreux efforts.

### LETTRE 154

#### AUX MÊMES

*Probablement 406.*

Nous voudrions vous voir avec les yeux du corps : mais cela nous est interdit par l'exil qui nous tient enchaîné; du moins les yeux de l'amitié nous représentent chaque jour votre image; nous ne cessons point de vous serrer dans nos bras, de vous applaudir, de vous admirer, à cause du dévouement et du zèle que vous n'avez pas discontinué de faire voir depuis l'origine, pour les Eglises d'Orient; et nous vous conjurons de terminer votre ouvrage aussi bien que vous l'avez commencé. Si les auteurs du désordre et du trouble général se montrent si remuants, à plus forte raison, vous qui avez pris à tâche de guérir ces maux, devez-vous prodiguer la résignation et la patience qui doivent accompagner une oeuvre pareille. Car si vous voulez augmenter votre salaire et ajouter à votre récompense, il faut tenir

## LETTRES DIVERSES

tête résolument aux plus grands obstacles, et opposer aux difficultés le rempart de votre zèle et de votre vigilance.

### LETTRE 155

#### A CHROMATIUS, ÉVÊQUE D'AQUILÉE

*406.*

Votre vive et profonde amitié a retenti jusqu'à nous comme une trompette sonore : sans que la distance en éteignît le bruit éclatant, elle a résonné jusqu'aux extrémités de la terre. - Aussi bien que ceux qui vous voient, nous connaissons, malgré le long trajet qui nous sépare l'un de l'autre, la vivacité, l'ardeur de votre affection, la sincérité, l'indépendance, la franchise de votre langage, votre fermeté pareille à celle de l'airain. Aussi désirons-nous vivement avoir le plaisir de vous voir. Mais comme les chaînes de l'exil nous l'interdisent, nous avons recours à un très-révérénd et très-religieux prêtre pour contenter notre désir dans la mesure du possible, en vous écrivant, en vous saluant, en vous rendant mille actions de grâces pour le zèle que depuis si longtemps vous ne cessez de nous témoigner avec tant de persévérance. Nous vous prions, en outre, de profiter de son départ, et en son absence des courriers que vous trouverez prêts à se mettre en route vers ce désert, pour nous faire savoir comment vous vous portez. Vous savez quel plaisir ce sera pour nous, que d'être rassurés par de fréquents messages, sur la santé d'amis si dévoués.

### LETTRE 156

#### AUX ÉVÊQUES

*Sans doute 406.*

La voix même des faits ne cesse de proclamer en tous lieux avec un bruit plus éclatant que celui de la trompette, votre noble zèle, votre dévouement à la cause de la vérité. Ni les distances, ni la fuite des jours, ni l'absurde acharnement d'un incurable délire, rien, enfin, n'a pu en étouffer ni en affaiblir le renom. Quant à nous, nous ne cessons pas de vous remercier, nous ne nous lassons point de vous féliciter, en songeant aux couronnes que le bon Dieu vous réserve pour prix de ces glorieux combats. Nous brûlons du désir de vous voir. Mais puisque les entraves de l'exil nous interdisent ce plaisir, nous recourons à un très-révérénd et très-religieux prêtre pour vous faire parvenir une lettre et les salutations qui vous sont dues. Sachez que vous êtes fait un ami de tout l'Orient, que partout vous avez gagné les cœurs, et communiqué à des milliers d'hommes votre juste indignation contre les excès commis. Nous vous conjurons de déployer jusqu'au bout le même zèle. Vous n'ignorez pas combien de couronnes vous dédommageront de ces peines passagères, vous savez quel riche dépôt de récompenses éternelles vous attend au séjour du Dieu de bonté.

### LETTRE 157

#### AUX ÉVÊQUES VENUS D'OCCIDENT

*Probablement 408.*

Nous admirions déjà votre dévouement, votre zèle pour l'amendement des Eglises, votre solide et sincère affection, votre courage, votre inébranlable fermeté, votre infatigable patience. Mais c'est aujourd'hui surtout que nous vous admirons, hommes intrépides, qui avez entrepris une si longue et si pénible traversée pour les intérêts des Eglises. Nous voudrions vous écrire fréquemment, offrir souvent à vos piétés les salutations qui leur sont dues. Mais comme cela nous est impossible, à cause de l'isolement de notre séjour, qu'entoure une

## LETTRES DIVERSES

ceinture de déserts, nous recourons à un très-révérénd et très-religieux prêtre pour vous saluer et vous exhorter à terminer votre oeuvre d'une manière qui réponde au commencement. Vous savez, en effet, quelle est la récompense promise à la résignation, et quels dédommagements le bon Dieu réserve à ceux qui bravent les souffrances pour la paix générale et se font les champions d'une pareille cause.

### LETTRE 158

#### AUX MÊMES

*Probablement 406.*

Vous vous êtes préparé bien des couronnes, et à nous bien des consolations, par votre noble dévouement, vos fatigues, vos sueurs. Aussi, à la distance où nous sommes de vous, nous vous célébrons, nous vous rendons grâces, nous vous tressons des couronnes, nous exaltons votre bonheur. Nous voudrions vous écrire fréquemment : car ce serait pour nous une grande consolation. Mais il nous faudrait trouver des courriers, et cela ne nous est pas facile, relégué que nous sommes aux confins du monde; et, d'autre part, les voyageurs du dehors n'abondent pas ici. Enfin, nous avons mis la main sur un très-révérénd et très-religieux prêtre : nous vous rendons par son entremise, la salutation qui vous est due, et nous exhortons vos piétés, en considération de la grandeur de l'oeuvre, quel que soit le temps écoulé et l'activité croissante des agitateurs, quelque incurable que soit leur démence, à ne pas vous lasser du moins de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour réparer le désordre. Car plus les difficultés seront grandes, plus sera magnifique la récompense dont le bon Dieu rémunérera vos glorieux combats.

### LETTRE 159

#### AUX MÊMES

*Probablement 406.*

Ce n'est point une faible consolation pour nous, au milieu des maux qui affligent ces contrées, que la grandeur de votre dévouement. Sans doute c'était assez déjà de votre conduite passée, de votre vigilance, de votre activité, de votre infatigable sollicitude pour nous procurer un grand soulagement; mais la dernière de vos bonnes œuvres, cette longue traversée entreprise pour l'intérêt des Eglises, voilà de quoi nous faire oublier toutes nos infortunes. Nous nous unissons tous pour vous remercier avec effusion de tant de fatigues, de sueurs, de nobles combats, et nous ne cessons point de vous envier tant de dévouement et de zèle. Aussi avons-nous prié notre maître ce très-révérénd et très-religieux prêtre, de se rendre en toute hâte auprès de vous. Daignez l'accueillir avec la bonté qui sied à votre caractère, et que la fin de votre ouvrage soit digne du commencement. En effet, s'il paraît impossible jusqu'ici de guérir les insensés qui occasionnent aux Eglises tant de guerres et de tempêtes, c'est une raison de les plaindre et de pleurer sur eux; mais vous, il faut vous admirer, vous célébrer, vous, dis-je, qui devant les progrès du mal déployez une activité de plus en plus grande pour y apporter remède.

### LETTRE 160

#### A UN ÉVÊQUE VENU D'OCCIDENT

*Probablement 406.*

Quand je réfléchis aux sueurs que vous avez endurées, et dans votre résidence, et depuis votre embarquement pour une aussi longue traversée, dans le seul intérêt des Eglises, je ne saurais attendre la victoire pour vous tresser des couronnes, je ne me lasse point de vous célébrer, d'exalter votre bonheur. En effet, soit que votre zèle aboutisse à un résultat,

## LETTRES DIVERSES

mon très-révérend maître, soit que les premiers auteurs du désordre persistent dans leur entêtement, et que leur folie demeure incurable, la récompense est assurée à vos bonnes intentions, à vos efforts dont votre pouvoir seul a marqué la limite. Voilà pourquoi nous vous félicitons, nous vous admirons, nous ne discontinuons pas de vous rendre grâces. Nous voudrions aussi vous écrire plus souvent. Mais la solitude où nous sommes retenu nous l'interdit. Aujourd'hui seulement, grâce à un très-révérend et très-religieux prêtre, nous vous écrivons et vous offrons la salutation qui vous est due. De coeur et d'intention, nous vous avons écrit bien souvent : avec la plume et l'encre, c'est la première fois, parce que jusqu'ici nous n'avions trouvé personne qui se rendît aux lieux où vous faites séjour. Daignez donc accueillir notre messenger ainsi qu'il sied à votre caractère, témoignez-lui de l'amitié, et souffrez qu'il jouisse de votre affection. En effet, après tant de fatigues endurées en voyage, ce ne sera pas pour lui un faible allègement que le bienfait de votre faveur. Quant à ce qui concerne le zèle infatigable à montrer pour les intérêts des Eglises, nos avis vous seraient inutiles votre conduite même l'a prouvé.

### LETTRE 161

#### AUX PRÊTRES DE ROME QUI ÉTAIENT VENUS AVEC LES ÉVÊQUES

*Probablement 406.*

Vous avez affronté bien des fatigues, bien des peines en vous embarquant pour une aussi longue traversée : du moins ce n'est pas pour des biens temporels et périssables, mais bien pour l'intérêt des Eglises : aussi serez-vous magnifiquement récompensés de vos épreuves par la bonté divine. Vos efforts, votre zèle ne seront donc pas pour vous ni pour moi une consolation légère : pour vous qui défendez dans ce glorieux combat la paix de tant d'Eglises, et ajoutez par là tant de couronnes à celles qui doivent vous récompenser; pour nous, à qui vous avez prodigué tant de marques d'affection, que tant d'hommes considérables ont honoré de leur sollicitude, et qu'en dépit de notre éloignement, vous vous êtes unis par les chaînes indissolubles du plus parfait attachement. Nous vous en savons un gré infini, et nous ne cessons de proclamer quelle bienveillance vous nous avez témoignée. D'ailleurs la voix des faits crie par elle-même assez haut: néanmoins nous ne vous laissons pas de répéter la même chose de notre propre bouche. Si c'est seulement aujourd'hui que nous vous écrivons, ce n'est point à notre paresse qu'il faut s'en prendre, mais à l'isolement des lieux où nous vivons. Puisque nous venons enfin de mettre la main sur un très-honoré et très-religieux prêtre qui se rend au pays où vous demeurez, nous vous payons le tribut de salutations qui vous est dû; nous vous prions encore d'accueillir notre messenger avec la charité qui vous sied, et lorsqu'il partira, de nous faire savoir comment vous vous portez, sujet habituel de notre sollicitude. Quant à la recommandation de consacrer tout le zèle requis à l'oeuvre pour laquelle vous êtes venus, je ne pense pas que votre piété ait besoin de la recevoir de la bouche d'autrui : c'est ce que prouve le zèle dont vous n'avez cessé de vous montrer animés.

### LETTRE 162

#### A ANYSIUS, ÉVÊQUE DE THESSALONIQUE

*Probablement 406.*

Nous avons mis du temps et de la lenteur à écrire à votre charité; mais ce long silence n'est pas de notre fait : il provient de l'isolement des lieux où nous sommes confiné, et non de la tiédeur à l'égard de votre charité. Aujourd'hui, grâce à l'occasion que me fournit enfin un très-honoré et très-religieux prêtre, je puis m'acquitter envers votre révérence des salutations que je lui dois, en remerciant vivement votre piété de ses efforts et du courage qu'elle a déployé pour l'intérêt des Eglises. Recevez donc mon courrier, mon très-honoré maître, ainsi qu'il vous sied, montrez-lui la bonté qui convient à votre caractère, et ne vous laissez pas, d'autre part, de consacrer tous vos soins à tout ce qui peut contribuer au soulagement commun des Eglises. Vous savez la grandeur d'une telle oeuvre, la foule des Eglises dont vous

## LETTRES DIVERSES

êtes les champions dans ce noble combat, et celle des couronnes réservées dans le séjour du Dieu de bonté à ceux qui auront travaillé pour la paix générale.

### LETTRE 163

A ANYSIUS, NUMÉRIUS, THÉODOSE, EUTROPE, EUSTACHE, MARCELLUS, EUSÈBE, MAXIMILIEN, EUGÈNE, GERONTIUS, THYRSUS, ET A TOUS LES ÉVÊQUES ORTHODOXES DE MACÉDOINE

Vos charités se sont montrées, jusqu'ici, pleines de zèle, et nous vous remercions du courage avec lequel vous avez tenu bon si longtemps, malgré les efforts de ceux qui voulaient vous entraîner dans leurs rangs; nous vous exhortons maintenant à couronner votre ouvrage. Car plus vous aurez de peine, plus votre récompense sera magnifique, mieux vous serez dédommagés par la bonté divine. Nous voudrions voir face à face vos révérences. Mais, puisque les liens de l'exil nous interdisent ce bonheur, et que nous n'avons pas le droit de changer de place, nous vous avons dépêché noire maître, ce très-honoré et très-religieux prêtre, et nous recourons à sa complaisance, tant pour vous offrir la salutation qui vous est due que pour vous informer que nous ne cessons pas de nous dire hautement. l'obligé de vos religions, et de solliciter votre indulgence pour le silence prolongé que nous avons gardé avec vous. Si nous sommes resté muet si longtemps, ce n'est point par insouciance ni par indifférence pour vos personnes; mais c'est aujourd'hui seulement que nous avons trouvé quelqu'un en disposition de se rendre aux lieux où vous habitez, et de vous porter notre lettre : nous vous écrivons donc, en vous faisant savoir où nous en sommes. Quand vous aurez reçu notre envoyé avec bienveillance et bonté, daignez nous donner aussi des nouvelles de votre santé. Une lettre de vous, à ce sujet, nous apporterait de grandes consolations (tans la solitude où nous sommes retenu.

### LETTRE 164

A ALEXANDRE, ÉVÊQUE DE CORINTHE

Vous connaissez l'affection que nous avons témoignée à votre révérence. Vous savez comment, à la suite de quelques entrevues, nous nous sommes lié avec vous d'amitié. Aussi sommes-nous bien étonné que, depuis si longtemps, vous n'ayez pas daigné nous écrire une seule fois. Vous alléguerez, je le sais, le manque de courriers, et l'excuse est spécieuse. En effet, bien qu'il ne manque pas de voyageurs venant de votre pays, il faut du temps pour se transporter de chez vous aux lieux que nous habitons. Mais cela ne suffit pas pour expliquer que nous n'ayons pas reçu une seule lettre. Car nous aurions pu, nous aussi, alléguer ce prétexte: et néanmoins nous n'avons pas gardé le silence; nous avons arraché à son repos un pieux et vénérable prêtre, et nous vous l'avons dépêché, afin qu'il vît votre révérence, qu'il lui portât ces salutations de notre part, et qu'il s'informât de votre santé, dont nous désirons fort avoir des nouvelles. Daignez l'accueillir avec bienveillance, avec charité, avec la bonté qui sied à votre caractère, voyant en lui comme un membre de nous-même, et lorsqu'il se remettra en route, ne refusez point de nous faire connaître l'état de votre santé. Dans l'isolement où nous sommes retenu, vos lettres nous procureront le plus grand soulagement.

### LETTRE 165

AUX ÉVÊQUES VENUS AVEC CEUX D'OCCIDENT

Nous avons déjà pu admirer l'ardeur et le zèle que vous avez déployés pour les intérêts des Eglises. Mais, puisqu'en outre vous avez entrepris un aussi long voyage, puisque, dépouillant toute crainte, vous vous êtes embarqués pour une si longue traversée avec le courage qui sied à votre caractère, cette conduite nous cause un grand surcroît d'admiration, et nous ne cessons de vous rendre grâces, tant par lettres qu'autrement. Et cette admiration, elle est partagée par tout le monde en Orient; tous célèbrent sans relâche votre inflexible fermeté, votre charité brûlante, votre inébranlable constance. La longueur du chemin, les

## LETTRES DIVERSES

périls du voyage, on brave, on oublie tout pour courir contempler le spectacle de vos bonnes oeuvres. Voilà pourquoi mon maître, ce très-honoré et très-religieux prêtre, a résolu, quoique malade, de tout endurer pour se rendre auprès de vous, et jouir de votre aspect, de votre société. Accueillez-le donc avec la charité qu'il vous convient de montrer. Que si les calamités redoublent, nous vous exhortons à les combattre sans relâche, et à finir votre oeuvre aussi bien que vous l'avez commencée. Vous savez quel salaire vous réserve la bonté divine, en dédommagement des peines que vous vous serez imposées pour ramener le calme dans un si grand nombre d'Eglises, et de vos efforts pour les mettre à l'abri dans un port inaccessible à la tempête.

### LETTRE 166

#### AUX ÉVÊQUES VENUS AVEC CEUX D'OCCIDENT

*Probablement 406.*

Vos révérences se sont déjà noblement signalées en manifestant la juste indignation que doivent leur inspirer les malheurs déchaînés sur tant d'Eglises, en y compatissant, en faisant plus, je veux dire en s'acquittant de leurs devoirs. Mais ce qui surpasse tout, c'est ce dernier trait de vos charités : avoir quitté vos demeures, vous être embarqués dans un si long voyage, vivre sur une terre étrangère, braver les fatigues d'une si longue route pour l'intérêt des Eglises. Cela fait que nous ne cessons de vous rendre grâces, de vous admirer, de vous proclamer bienheureux, en songeant aux récompenses que vous réserve la justice du Dieu de bonté. Et puisque l'exil où nous sommes retenu ne nous permet pas aujourd'hui de vous visiter, ni de vous écrire d'une manière suivie, à cause de la rareté des courriers (sans quoi nous vous écririons lettres sur lettres), nous avons encouragé un très-pieux et très-respectable prêtre, qui, de son propre mouvement allait partir, à se rendre auprès de vous, à voir vos religions, afin que vous le chargiez d'une lettre pour nous, et que lui-même ait le plaisir de considérer face à face vos charités. Accueillez-le donc ainsi qu'il vous sied de le faire; puis, dès que vous le pourrez, ne manquez pas de nous faire savoir si vous vous portez bien. Car nous tenons beaucoup à être éclairé sur ce point, et ce sera pour nous une grande consolation dans la solitude où nous sommes retenu.

### LETTRE 167

#### AUX MÊMES

*406.*

Nous vous savons un gré infini de tant de fermeté, de zèle, de sollicitude, ainsi que de vos fatigues, de vos sueurs, et du long voyage que vous avez fait pour les intérêts de l'Eglise. Plus sera terrible la condamnation portée contre les auteurs de tous ces désordres, plus votre récompense sera magnifique, à vous qui déployez tant de zèle et de persévérance pour la guérison des maux causés par autrui. Nous voudrions être auprès de vous, et converser face à face avec vos piétés : mais notre exil nous le défend. Ce n'est que tard et avec peine que nous avons trouvé quelqu'un partant pour se rendre auprès de vous : par l'entremise de ce très-honoré et très-religieux prêtre, nous vous envoyons cette lettre pour vous rendre la salutation qui vous est due, et vous remercier pour le passé, pour le présent, pour toute votre conduite enfin dans la lutte que vous soutenez contre le mal. Quand bien même vous échoueriez, eh bien! vous aurez fait votre devoir. Comptez donc que la bonté divine vous récompensera de votre zèle, de vos efforts constants et continus pour remédier aux désordres.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 168

#### A PROBA, MATRONE ROMAINE

406.

Bien que séparé de vous par une grande distance, nous avons pu faire de votre ardent et sincère attachement une aussi complète expérience que si nous étions là-bas, à même d'observer vos démarches, grâce aux personnes qui sont venues nous donner ici au sujet de votre grâce les renseignements les plus propres à combler nos désirs. Aussi notre reconnaissance est-elle grande et vive à votre égard; aussi tirons-nous honneur et vanité des sentiments de votre noblesse; nous recommandons aussi à votre sagesse, nos bien-aimés, le très-religieux prêtre Jean, et le très-révérénd diacre Paul; en les remettant entre vos mains, nous croyons leur ouvrir un port. Daignez donc les envisager avec les yeux dont il sied de les voir, ma très-honorée et très-noble dame; vous savez quel sera le prix de votre bonté. Et lorsqu'il vous sera possible, donnez-nous de plus fréquentes nouvelles de votre santé, dont nous tenons beaucoup à connaître l'état, car elle nous intéresse vivement.

### LETTRE 169

#### A JULIENNE ET AUX PERSONNES PE SON ENTOURAGE

406.

Plus le jugement sera sévère contre les auteurs de pareils désordres, plus vous serez récompensées magnifiquement, vous qui avez travaillé à y mettre fin, et dépensé pour cette oeuvre tant de peines et d'efforts. Nous n'ignorons pas les bons offices de vos charités, le zèle que vous avez déployé pour parvenir à votre but, ainsi que pour bien accueillir ceux que nous avons envoyés auprès de vous. Nous sommes donc votre obligé, et nous vous conjurons de persévérer dans la même ardeur, de redoubler encore de courage et de fermeté. Vous appréciez la grandeur de l'oeuvre comme la grandeur de la récompense qui vous est réservée, si vous conjurez, autant qu'il est en vous, de si graves désordres, une si redoutable tempête, et si vous contribuez pour votre part à la guérison des maux actuels.

### LETTRE 170

#### A ITALIQUE

406.

En ce qui concerne les affaires du monde, la différence que la nature a mise entre les deux sexes, se retrouve dans leurs démarches, dans leur manière d'agir. L'usage prescrit à la femme de garder la maison, à l'homme de s'appliquer aux affaires de l'État et du dehors. Mais dès qu'il s'agit des combats auxquels Dieu préside et des épreuves à braver pour l'Église, cette différence n'existe plus, et la femme peut même déployer plus d'énergie que l'homme, dans ces épreuves, dans ces combats. C'est ce que Paul fait entendre dans l'épître qu'il adresse aux gens de votre pays. (Rom. fin) – Il fait l'éloge de plusieurs femmes comme ayant pris à coeur l'amendement et la conversion de leurs maris. Mais à quel propos ceci vient-il ? C'est afin que vous ne considériez pas l'oeuvre du zèle comme vous étant étrangère, que vous ne vous croyiez pas dispensées de travailler pour votre part à la guérison de l'Église; c'est afin que, fidèles à votre devoir, vous contribuiez, avec toute l'activité requise, à procurer tant par vous-mêmes que par le ministère de ceux qui pourront vous servir, l'apaisement des troubles et des orages auxquels sont en proie toutes les Eglises d'Orient. En effet, plus la tempête est terrible, plus l'ouragan est affreux, plus aussi vous serez récompensées magnifiquement, vous qui vous serez montrées résolues à tout entreprendre et à tout endurer pour ramener le calme et la paix, et remettre dans l'état normal tout ce qui est actuellement troublé.

## LETTRES DIVERSES

### LETTRE 171

A MONTIUS.

De 404 à 407.

Si notre corps est loin de vous, notre affection comble l'intervalle; nous sommes à vos cités, nous vous serrons chaque jour dans nos bras, en repassant dans notre pensée votre ardente amitié pour nous, votre hospitalité, votre bonté, tant de prévenance et l'empressement que vous n'avez cessé de nous témoigner, cri nous complaisant dans le souvenir de votre noblesse, en célébrant devant tous votre: pure et sincère affection. Aussi désirons-nous recevoir des lettres de votre noblesse et vous prions-nous de nous écrire fréquemment, de nous tranquilliser au sujet de votre santé, car ce sera pour nous une grande consolation que d'apprendre que vous vous portez bien, et nous attachons un grand intérêt à le savoir. Daignez donc ne pas nous priver de cette joie; écrivez-nous toutes les fois qu'il vous sera possible, en nous donnant ces précieux renseignements.

### LETTRE 172

A HELLADIUS

*Cucuse, 403.*

Nous n'avons eu ensemble que peu d'entrevues; néanmoins j'ai fait de reste l'expérience de votre ardente et profonde affection; car il ne faut qu'un instant aux nobles âmes pour conquérir ceux qui les approchent. C'est ce qui vous est arrivé à vous-même, qui, dans un temps si court nous avez inspiré une si vive tendresse pour votre générosité. Nous vous écrivons donc et vous faisons savoir, en ce qui nous concerne, que nous vivons ici dans une paix et une tranquillité profondes, objet des soins, des prévenances, de la bienveillance générale. Maintenant, pour que nous ayons à notre tour le plaisir d'être instruit de ce qui vous concerne, ne manquez pas de nous écrire fréquemment, et de nous mettre en repos au sujet de votre santé; ce sera pour nous un grand sujet de consolation qu'un pareil message venant de votre générosité.

### LETTRE 173

A ÉVÉTHIUS

*Cucuse, 404.*

Bien que séparé corporellement de votre générosité, nous restons uni à vous par l'attachement du cœur, tant vous nous avez donné de gages de votre amitié, tant vous nous avez prodigué là-bas de soins et d'affection. Aussi, en quelque lieu que nous portions nos pas, nous ne cessons de nous proclamer les obligés de votre noblesse. — Maintenant, nous vous prions de nous écrire, vous aussi, fréquemment, et de nous mettre en repos sur le compte de votre santé. Pour nous, à la suite d'un long voyage, accompli sans obstacles et sans périls, nous voici rendus à Cucuse, où la tranquillité des lieux, l'absence de soucis, les égards, la bienveillance générale charment notre existence. — Mais réjouissez-vous à votre tour en nous apprenant que vous vous portez bien; écrivez-nous fréquemment, sans relâche, donnez-nous de bonnes nouvelles de votre santé, de toute votre maison. Nous ne saurions goûter une plus précieuse consolation.